

IAN FLEMING

VIVRE ET LAISSEZ MOURIR



JAMES
BOND
007

PLON

IAN FLEMING

VIVRE ET LAISSER MOURIR

JAMES BOND

Live and Let Die

1954

Traduit par François Thirion



1

Le tapis rouge

Il y a de bons moments dans la vie d'un agent secret. Des moments de vrai luxe, par exemple quand on lui demande de jouer le rôle d'un homme très riche. Il y a aussi des occasions où il se réfugie dans la belle vie pour effacer le souvenir du danger et l'ombre de la mort. Et des fois où, comme c'était le cas présent, il est reçu en invité sur le territoire d'un service secret allié.

A partir de l'instant où l'avion de la B.O.A.C. roula sur la piste de l'aérodrome d'Idlewild, James Bond fut traité avec les égards dus à une personne royale.

Quand il quitta l'appareil en compagnie des autres passagers, il était résigné d'avance à subir le purgatoire bien connu des formalités américaines de santé, d'immigration et de douane. Au moins une heure à tuer, supputait-il, dans des pièces surchauffées, d'un vert triste, qui sentent toujours l'air de l'année dernière, la sueur âcre, la culpabilité et la peur qui rôde autour de toutes les frontières du monde. Peur de ces portes closes marquées « PRIVÉ » qui cachent des hommes attentifs, des dossiers et des télécritpeurs qui transmettent en permanence des messages urgents pour Washington, le Service des Stupéfiants, le Contre-espionnage, le ministère des Finances ou le F.B.I.

Tout en traversant la piste balayée par le vent aigre de janvier, il lui semblait voir son propre nom s'inscrire sur le télécritpeur : BOND, JAMES. PASSEPORT DIPLOMATIQUE BRITANNIQUE 0094567, une brève attente, puis les réponses arrivaient des différents appareils : NÉGATIF, NÉGATIF, NÉGATIF. Alors le F.B.I. émettrait POSITIF. ATTENDEZ CONFIRMATION. Il y aurait quelques échanges fiévreux entre

le F.B.I. et la C.I.A. et enfin l'annonce : F.B.I. À IDLEWILD ; BOND O.K., O.K. L'affable fonctionnaire de service lui tendrait alors son passeport avec un :

« J'espère que vous vous plairez ici, monsieur Bond ! »

Bond haussa les épaules, passa une barrière de barbelés et se dirigea avec les autres passagers vers la porte marquée « SERVICE DE SANTÉ ».

Dans son cas, il ne s'agissait que d'une formalité ennuyeuse sans plus mais Bond n'aimait pas l'idée que son dossier puisse être entre les mains d'une puissance étrangère, quelle qu'elle soit. L'anonymat était l'outil le plus précieux de sa trousse spéciale. Chaque bribe de son identité réelle, transcrise dans un dossier, diminuait sa valeur et pouvait même, en dernier ressort, constituer une menace pour sa vie. Ici, en Amérique, où ils connaissaient tout de lui, il se sentait aussi peu à l'aise dans sa peau qu'un Noir dont le Grand sorcier a volé l'ombre. Une part vitale de lui-même était en gage, aux mains des autres. Mains amies, dans ce cas, bien sûr, mais sait-on jamais...

— Monsieur Bond ?

Un homme en civil, sympathique mais assez indéfinissable, avait surgi de l'ombre du bâtiment du Service de Santé.

— Je m'appelle Halloran. Heureux de vous rencontrer.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— J'espère que votre voyage s'est bien passé ! Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît ?

Il se tourna vers le policier qui gardait la porte.

— Ça va bien, sergent.

— Passez, monsieur Halloran. A tout à l'heure.

Les autres passagers avaient déjà passé la porte. Halloran tourna à gauche, s'éloignant du bâtiment. Un autre policier lui ouvrit une petite porte dans le haut mur de barbelés.

— Bonjour, monsieur Halloran.

— Bonjour. Merci.

Dehors, une Buick noire attendait, moteur au ralenti. Ils montèrent. Les deux légères valises de Bond étaient devant, à côté du chauffeur. Il se demanda par quel miracle on avait réussi à les extraire aussi rapidement des montagnes de bagages

qu'il avait vues, quelques minutes plus tôt, acheminer vers la douane.

— O.K., Grady. En route.

Bond se laissa aller voluptueusement en arrière, tandis que la grosse voiture s'ébranlait.

Il se tourna vers Halloran.

— Voilà certainement un des plus beaux tapis rouges qu'il m'ait été donné de fouler, dit-il. Je m'attendais à perdre au moins une heure à la douane. Qui m'a préparé un accueil aussi somptueux ? Vous savez, je n'ai pas l'habitude d'être traité en V.I.P. En tout cas, merci pour la part que vous y avez prise.

— Vous êtes très attendu, monsieur Bond, dit Halloran en souriant et en lui tendant une cigarette d'un paquet de Lucky tout neuf. Nous voulons rendre votre séjour aussi agréable que possible. Quoi que vous souhaitiez, vous n'avez qu'à parler. Vous avez quelques bons amis à Washington. Je ne sais pas pourquoi vous êtes ici mais il semble que les autorités soient désireuses de vous voir traité en hôte privilégié du gouvernement. C'est à moi de veiller à ce que vous soyez conduit à votre hôtel aussi rapidement et aussi confortablement que possible. Puis nous nous séparerons. Puis-je avoir votre passeport, je vous prie ?

Bond s'exécuta. Halloran ouvrit la mallette qui était sur le siège à côté de lui et en sortit un lourd tampon de métal. Il feuilleta le passeport de Bond jusqu'à la page du visa américain, le tamponna, apposa sa signature au-dessus du cercle bleu sombre émanant du ministère de la justice et rendit le passeport à Bond. Puis il tira de son portefeuille une épaisse enveloppe blanche qu'il lui tendit.

— Vous trouverez mille dollars là-dedans, monsieur Bond.

Il leva la main, au moment où Bond allait parler :

— C'est de l'argent communiste que nous avons saisi dans l'affaire Schmidt-Kinaski. Nous nous en resserrons contre eux et nous vous demandons de collaborer à cette opération en dépensant cette somme comme bon vous semblera pendant votre séjour. Je tiens à vous dire qu'il serait extrêmement inamical de votre part de refuser. Ainsi, n'en parlons plus, ajouta-t-il, tandis que Bond tenait toujours son enveloppe d'un

air hésitant. J'ajoute que cet argent est entre vos mains à la connaissance et avec l'approbation de votre propre chef.

Bond lui jeta un regard aigu, puis sourit. Il rangea l'enveloppe dans son portefeuille.

— Fort bien, dit-il, et merci. J'essayerai de le dépenser là où ça fait le plus mal. Je ne suis pas mécontent d'avoir un capital de travail. Et le fait qu'il me soit fourni par l'opposition n'est pas pour me déplaire.

— Parfait, dit Halloran. Et maintenant si vous voulez bien m'excuser, il faut que je termine mon rapport. Sans oublier une lettre de remerciements aux Services d'Immigration et de Douane pour leur coopération. La routine, quoi.

— Faites, je vous en prie, dit Bond.

Il était heureux de se taire et de jeter son premier regard sur l'Amérique, depuis la guerre. Il n'y avait pas de temps à perdre pour se réhabituer à la langue américaine : se familiariser avec la publicité, les nouvelles voitures, les prix des modèles d'occasion qu'il voyait exposés ; la saveur presque exotique pour un Anglais des panneaux de signalisation ACCOTEMENT NON STABILISÉ. ALLEZ-Y MOU – GARE ! ROUTE ÉTROITE – VIRAGE SEC – CHAUSSÉE GLISSANTE, PENSEZ-Y. Il découvrait la densité de la circulation ; le nombre des femmes au volant promenant un mari docilement assis à côté d'elles ; les vêtements des hommes ; la coiffure des femmes ; les pancartes de la Défense passive : EN CAS D'ATTAQUE ENNEMIE, NE VOUS ARRÊTEZ PAS. QUITTEZ LE PONT ; l'invasion des antennes de télévision sur les toits et des postes de T.V. dans les vitrines des magasins et sur les affiches ; de temps à autre passait un hélicoptère ; il remarquait les placards annonçant les campagnes contre le cancer et la poliomyélite avec des slogans comme « Participez à la marche des centimes »... Toutes ces petites impressions fugitives sont aussi importantes dans son métier que l'écorce brisée ou les brindilles foulées pour l'explorateur dans la jungle.

Le chauffeur franchit le pont de Triborough. Pendant un instant impressionnant ils dominèrent le cœur de Manhattan. New York semblait venir à leur rencontre, se hâter vers eux. Alors ils plongèrent dans le grouillement de la foule, le bruit

assourdissant des klaxons, l'odeur de l'essence, la jungle de l'asphalte.

Bond se tourna vers son compagnon :

— Cela me fait horreur à dire, mais ne croyez-vous pas que nous avons devant les yeux la plus belle cible à bombe atomique du monde ?

— J'en ai bien peur, admit Halloran. Il y a des nuits où cela m'empêche de dormir, rien que d'y penser.

Ils s'arrêtèrent devant le meilleur hôtel de New York, le *Saint Regis*, au coin de la 5^e Avenue et de la 55^e Rue. Un homme d'âge mûr et d'aspect taciturne, vêtu d'un pardessus bleu foncé et d'un chapeau noir, s'avança à leur rencontre, derrière le bagagiste. Halloran présenta :

— Monsieur Bond, voici le capitaine Dexter. (Sa voix était pleine de déférence.) Puis-je le remettre entre vos mains maintenant, capitaine ?

— Bien sûr, bien sûr. On va s'occuper de ses bagages. Chambre 2000. Au dernier étage. Je vais monter avec M. Bond pour m'assurer qu'il ne manque de rien.

Bond se retourna pour dire au revoir à Halloran et le remercier. Pendant une minute Halloran lui tourna le dos pour donner des instructions à l'employé au sujet des valises. Le regard de Bond s'attarda sur la 55^e Rue. Il plissa les yeux. Une conduite intérieure noire Cadillac se faufilait au milieu de l'intense circulation, elle dépassa un taxi qui dut freiner sec. Le conducteur furieux klaxonnait sans discontinuer. La Cadillac imperturbable avançait toujours, elle passa à la limite du feu vert et disparut dans la 5^e Avenue.

Un joli morceau de conduite sportive, mais ce qui avait alerté Bond c'était la Noire qui était au volant, une jolie créature en uniforme de chauffeur aussi noir qu'elle. Par la vitre arrière Bond avait pu apercevoir l'unique passager de cette singulière voiture : un énorme visage d'un gris terreux s'était tourné lentement vers lui et l'avait examiné, Bond en était sûr, tandis que la voiture accélérerait.

Bond secoua Halloran. Mais Dexter lui touchait le coude avec impatience :

— Entrons, disait-il. Les ascenseurs sont à droite, au centre du vestibule. Voulez-vous garder votre chapeau, je vous prie, monsieur Bond ?

Tandis que Bond suivait Dexter et gravissait les marches menant à l'hôtel, il réfléchissait qu'il était presque sûrement déjà trop tard pour ce genre de précautions. Il est déjà fort rare de voir une Noire conduire une voiture mais une Noire en uniforme de chauffeur est plus extraordinaire encore. C'est à peine concevable, même au cœur de Harlem, mais certainement c'était de là que venait la voiture.

Et l'immense silhouette qu'il avait aperçue sur le siège arrière ? Ce visage gris cendre. M. Big, peut-être ? « Hum », se dit Bond, en suivant le dos étroit du capitaine Dexter. L'ascenseur ralentit au vingt et unième étage.

— Nous avons une petite surprise pour vous, monsieur Bond, dit le capitaine Dexter, sans grand enthousiasme, à ce qu'il parut à Bond.

Ils longèrent le couloir jusqu'à la chambre d'angle. Le vent sifflait aux fenêtres du couloir et Bond eut une vision fugitive du sommet des autres gratte-ciel et, au loin, des branches nues des arbres de Central Park. Il se sentit soudain très loin du sol et une étrange sensation de solitude et de vide lui serra le cœur.

Dexter ouvrit la porte du 2000 et la referma sur eux. Ils étaient dans un petit vestibule éclairé. Ils posèrent leurs chapeaux et leurs manteaux sur une chaise et Dexter ouvrit la porte qui leur faisait face et la tint pour laisser passer Bond.

Il pénétra dans un salon agréable, décoré dans un style Empire revu par la 3^e Avenue : chaises confortables, large divan recouvert de soie jaune pâle, une bonne copie de tapis d'Aubusson, murs et plafond d'un gris léger ; sur un buffet ventru trônaient des bouteilles, des verres et un seau à glace en argent. À travers la large fenêtre le soleil d'hiver brillait dans un ciel clair, digne de la Suisse. Le chauffage central était à peine supportable.

La porte de communication de la chambre était ouverte.

— J'étais en train de disposer un bouquet près de votre lit. Cela fait partie du fameux programme de la C.I.A. : « Dites-le avec des fleurs. »

Le jeune homme qui venait de parler était grand et mince. Il s'avançait la main tendue, avec un chaud sourire, vers Bond, figé d'étonnement.

— Felix Leiter ! Que diable faites-vous ici ? dit Bond en prenant cette main dure et en la secouant avec chaleur. Et que diable faites-vous dans ma chambre à coucher, qui plus est ? Je suis bien content de vous voir. Comment se fait-il que vous ne soyez pas à Paris ? Ne me dites pas qu'on vous a mis sur cette affaire !

Leiter examinait l'Anglais avec beaucoup d'affection.

— Vous l'avez dit. C'est exactement ce qu'ils ont fait. Quel soulagement ! Pour moi du moins. La C.I.A. a pensé que nous nous étions bien débrouillés tous les deux dans l'affaire du Casino, c'est pourquoi ils m'ont arraché aux gars de Paris, renvoyé au travail à Washington et me voici. Je suis une sorte d'agent de liaison entre la C.I.A. et nos amis du F.B.I.

Il fit un signe amical au capitaine Dexter qui observait d'un air désabusé ces manifestations si peu professionnelles.

— L'affaire leur revient, bien entendu, tout au moins sa terminaison américaine, mais comme vous le savez, elle a des aspects et des répercussions qui sont du domaine de la C.I.A. Les deux organismes travaillent donc en collaboration. Quant à vous, vous êtes ici pour traiter l'angle jamaïquain de l'affaire, qui dépend des Anglais. Notre équipe est donc au complet. Que pensez-vous de tout ça ? Mais d'abord, asseyez-vous et prenons un verre. J'ai commandé le déjeuner dès que j'ai su que vous étiez en bas, on va l'apporter d'un instant à l'autre.

Il alla au buffet et se mit à préparer un martini.

— Eh bien, je n'en reviens pas, dit Bond. Bien entendu ce vieux renard de « M » ne m'avait rien dit. Des faits, rien que des faits ! Il ne donne jamais les bonnes nouvelles. Il pense sans doute que cela pourrait peser sur la décision des agents de prendre ou de refuser une affaire. En tout cas, c'est magnifique !

Brusquement Bond sentit le silence du capitaine Dexter. Il se tourna vers lui :

— Je serai très heureux d'être sous vos ordres ici, capitaine, dit-il avec tact. D'après ce que je peux comprendre, cette histoire se divise assez nettement en deux moitiés. La première

se passe entièrement sur le territoire américain, votre juridiction. Ensuite il semble qu'il va falloir suivre l'affaire jusqu'aux Caraïbes, à la Jamaïque. Je prendrai donc le relais, une fois dépassé les eaux territoriales des Etats-Unis. Et Felix ici présent assurera la réunion des deux moitiés, autant que votre gouvernement y sera intéressé. Je rendrai compte à Londres par l'intermédiaire de la C.I.A., tant que je serai ici, et directement à Londres en continuant à tenir la C.I.A. au courant, quand je serai aux Caraïbes. Est-ce ainsi que vous voyez les choses ?

Dexter eut un mince sourire :

— C'est tout à fait cela, monsieur Bond. M. Hoover m'a chargé de vous dire combien il était ravi de vous savoir ici... Comme invité. Evidemment les ramifications anglaises de l'affaire ne nous concernent en rien et nous sommes très heureux que la C.I.A. s'en arrange avec vous et vos chefs à Londres. Je suis sûr que tout se passera bien. A notre succès !

Et il leva le cocktail que Leiter lui avait mis dans la main.

Ils burent en connaisseurs l'alcool bien frappé, Leiter avec une nuance critique sur son visage d'oiseau de proie.

On frappa à la porte. Leiter ouvrit. C'était le groom avec les valises de Bond. Il était suivi de deux garçons poussant des tables roulantes chargées de plats couverts d'argenterie et de linge d'un blanc immaculé. Ils se mirent à dresser la table pliante.

— Crabes sauce tartare, hamburgers à point, cuits au charbon de bois, pommes de terre frites, brocolis, salade panachée avec assaisonnement des îles, glace arrosée de caramel fondant et le meilleur Liebfraumilch que vous puissiez boire en Amérique. Cela ira ?

— C'est parfait, dit Bond, avec toutefois une restriction mentale quant au caramel fondant.

Ils s'assirent et dévorèrent consciencieusement l'un après l'autre tous les délicieux produits d'une cuisine américaine parfaite.

Ils parlèrent peu et ce n'est que lorsque le café eut été apporté et la table débarrassée que le capitaine Dexter ôta le cigare à cinquante cents qu'il avait à la bouche et s'éclaircit la gorge d'un air décidé.

— Monsieur Bond, dit-il, peut-être pourriez-vous nous raconter à présent ce que vous savez de cette affaire.

De l'ongle, Bond ouvrit un nouveau paquet de Chesterfield King Size et tandis qu'il s'installait confortablement dans cette pièce chaude et luxueuse, il revenait par la pensée deux semaines en arrière, à ce jour glacé du début du mois de janvier, où il avait quitté son appartement de Chelsea pour le lugubre demi-jour du brouillard londonien.

2

Entrevue avec « M »

La Bentley grise décapotable, une 4 litres et demi à compresseur Amherst-Villiers, avait été sortie du garage quelques minutes plus tôt. Le moteur avait répondu à la première sollicitation. Bond alluma ses phares antibrouillard, conduisit en douceur dans King's Road, puis remonta Sloane Street vers Hyde Park.

Le chef d'état-major de « M » avait appelé à minuit pour dire que « M » souhaitait voir Bond le lendemain à neuf heures du matin.

— C'est un peu tôt, s'était-il excusé, mais « M » a eu l'air de vouloir tout à coup que quelqu'un fasse quelque chose, c'est tombé sur vous. Voilà des semaines qu'il ruminait. Je présume qu'il a fini par se décider.

— Quelles précisions pouvez-vous me donner par téléphone ?

— A comme ananas et C comme Charlie, dit sobrement le chef d'état-major.

Et il raccrocha. Cela voulait dire que l'affaire concernait les Stations A et C, à savoir les branches Amérique et Caraïbes du Service Secret. Bond avait travaillé un certain temps pour la Station A pendant la guerre mais il ne savait pas grand-chose de la Station C et de ses problèmes.

Tout en longeant le trottoir à travers Hyde Park, avec le lent battement de tambour de son échappement pour compagnie, Bond pensait avec excitation à l'entrevue qu'il allait avoir avec « M », l'homme étonnant qui était et qui est encore à la tête du Service Secret. Il n'avait pas plongé le regard dans ses yeux froids et perspicaces depuis la fin de l'été. Ce jour-là « M » était content :

— Prenez du repos, avait-il dit. Beaucoup de repos. Puis vous vous ferez greffer un morceau de peau sur le dos de la main. « Q » vous mettra en rapport avec le meilleur spécialiste et fixera la date. On ne peut pas vous laisser circuler avec cette sale marque de fabrique russe sur la main. Je verrai si je peux vous trouver quelque chose d'intéressant quand vous serez sur pied. Bonne chance.

On lui avait arrangé la main, sans douleur, mais cela avait été long. La fine marque de la lettre russe qui à elle seule remplace nos trois lettres SCH et qui est l'initiale de « Spion », espion, avait disparu de sa peau mais tandis que Bond pensait à l'homme au stylet qui lui avait imprimé sa marque, ses mains se crispaient sur le volant.

Que devenait la remarquable organisation dont l'homme au couteau était l'agent, l'instrument russe de représailles, le SMERSH, abréviation de Smyert Spionam, mort aux espions ? Etait-elle toujours aussi puissante, aussi efficace ? Qui était à sa tête, maintenant que Béria était mort ? Après la grande affaire de jeu à laquelle il avait été mêlé à Royal-les-Eaux, Bond avait juré de rendre au SMERSH la monnaie de sa pièce. C'est d'ailleurs ce qu'il avait dit à « M », lors de leur dernière rencontre. Son rendez-vous avec « M » allait-il lui ouvrir le chemin de la revanche ?

Les yeux de Bond s'étrécirent, et tandis que son regard fouillait le brouillard de Regent's Park, son visage, dans la demi-obscurité, était dur, implacable.

Il conduisit sa voiture jusqu'aux garages, derrière le haut bâtiment, remit la Bentley à l'un des chauffeurs en civil de l'organisation et regagna l'entrée principale. Il prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage, emprunta le couloir, à l'épaisse moquette, qu'il connaissait si bien, jusqu'à la porte voisine de celle de « M ». Le chef d'état-major l'attendait et appela aussitôt « M » à l'interphone :

— 007 est là, monsieur.
— Faites-le entrer.

L'adorable miss Moneypenny, la toute-puissante secrétaire particulière de « M », lui décocha un sourire encourageant, au moment où il franchissait les doubles portes. Immédiatement,

haut dans le mur, une lumière verte s'alluma dans la pièce qu'il venait de quitter. Tant qu'elle brûlerait on ne dérangerait « M » sous aucun prétexte.

Une lampe à l'abat-jour de verre vert jetait une flaque de lumière sur le cuir rouge du large bureau. Le reste de la pièce était assombri par le brouillard du dehors.

— Bonjour, 007. Voyons un peu cette main. Joli travail... Où a-t-on pris la peau pour la greffe ?

— En haut de l'avant-bras, monsieur.

— Hum. Vous aurez un peu plus de poils qu'avant et ils pousseront un peu de travers. Mais on n'y peut rien, n'est-ce pas ? Pour l'instant ça a l'air très bien. Asseyez-vous.

Bond alla jusqu'à l'unique chaise qui faisait face à « M », de l'autre côté du bureau. Les yeux gris le soupesaient, le traversaient.

— Vous vous êtes bien reposé ?

— Oui, merci, monsieur.

— Avez-vous déjà vu ça ? demanda « M » en sortant brusquement quelque chose de la poche de son veston.

Il poussa, à travers la table, vers Bond, l'objet qui tinta doucement sur le cuir rouge, puis s'immobilisa, étincelant. C'était une pièce d'or martelée.

Bond la ramassa, la retourna, la soupesa dans sa main.

— Jamais vu, monsieur. Cela vaut au moins cinq livres, je pense.

— Quinze pour un collectionneur. C'est un Noble à la Rose, datant d'Edouard IV.

A nouveau, « M » plongea dans sa poche et en ressortit d'autres pièces, qu'il disposa devant Bond. A mesure, il les identifiait à haute voix.

— Double Excellente, espagnole, frappée du temps de Ferdinand et Isabelle, 1510. Ecu au Soleil, français, règne de Charles IX, 1574. Double écu d'or, français, Henri IV, 1600. Double ducat espagnol, Philippe II, 1560. Ryder hollandais, Charles d'Egmont, 1538. Quadruple, Gênes, 1617. Double louis à la mèche courte, français, Louis XIV, 1644. Fondu, cela vaudrait déjà assez cher. Mais les collectionneurs en donneraient plus

cher encore. Entre vingt et trente livres chaque. Ces pièces ont-elles un trait commun, à votre avis ?

— Je ne vois pas, monsieur, dit Bond après réflexion.

— Elles ont toutes été frappées avant 1650. Or Bloody Morgan, le pirate, a été gouverneur et commandant en chef de la Jamaïque, de 1675 à 1688. La pièce anglaise est le joker du paquet. Elle a probablement été envoyée pour payer la garnison de la Jamaïque. Mais à part ce détail et les dates, ces pièces pourraient venir d'à peu près n'importe quel trésor rassemblé par les grands pirates : l'Ollonais, Pierre le Grand, Sharp, Sawkins, Blackbeard. Tel qu'il est, la Monnaie et le British Museum s'accordent à penser qu'il provient à peu près certainement du trésor de Bloody Morgan.

« M » se tut pour bourrer sa pipe et l'allumer. Il n'invita pas Bond à fumer et celui-ci se garda bien de prendre une telle liberté sans y être prié.

— Ce doit être un trésor fabuleux. Jusqu'à maintenant près d'un millier de ces pièces ou de semblables ont fait leur apparition aux Etats-Unis dans les derniers mois. Et si le ministère des Finances et le F.B.I. en ont retrouvé mille, combien ont dû disparaître, fondues ou encore dans des collections privées. Et il continue d'en arriver, dans les banques, les magasins spécialisés, les antiquaires et surtout chez les prêteurs sur gages. Le F.B.I. est très embêté. S'ils font figurer ces pièces sur les avis de valeurs volées, ils savent que la source se tarira aussitôt. On les fondera en lingots d'or et on les vendra au marché noir. Ce sera évidemment un sacrifice, vu leur rareté, mais l'or continuera à circuler sous le manteau. Pour le moment quelqu'un utilise les Noirs, porteurs, employés des wagons-lits, conducteurs de camions, pour inonder tous les Etats-Unis de cet or. Des gens tout à fait innocents. Prenons un cas typique.

« M » ouvrit une chemise marron timbrée de l'étoile rouge « Ultra Secret » et en extirpa une seule feuille de papier.

Par transparence, comme « M » la tenait devant lui, Bond put lire l'en-tête du papier : Ministère de la Justice. F.B.I.

« M » se mit à lire :

— Zachary Smith, Trente-cinq ans. Noir, membre du Syndicat des employés de wagons-lits, adresse 90 B West, 126^e

Rue, New York. (« M » releva la tête :) C'est dans Harlem, précisa-t-il. L'individu a été identifié par Arthur Fein des Bijoux Fein Incorporated, 870 Lenox Avenue, pour avoir essayé de vendre le 21 novembre dernier quatre pièces d'or des XVI^e et XVII^e siècles – Voir détails ci-joints. Fein offrit cent dollars, ce qui fut accepté. Interrogé peu après, Smith déclara que les pièces lui avaient été vendues au bar le *Septième Ciel* – endroit bien connu de Harlem –, pour vingt dollars pièce, par un Noir qu'il n'avait jamais vu auparavant ni depuis. Son vendeur lui avait dit qu'elles valaient cinquante dollars pièce chez Tiffany mais que lui voulait du liquide tout de suite et que de toute façon, Tiffany, c'était bien trop loin. Smith en acheta une pour vingt dollars et ayant vu que le prêteur sur gages du coin lui en offrait vingt-cinq, il retourna au bar et acquit les trois autres pour soixante dollars. Le matin suivant il les porta chez Fein. Smith n'a pas de casier judiciaire.

« M » remit le papier dans la chemise marron.

— Un épisode entre cent, dit-il. Plusieurs fois, ils sont remontés jusqu'au maillon suivant, intermédiaire qui avait acheté des pièces un peu meilleur marché et qui les tenait d'un inconnu qui vraisemblablement les avait payées moins cher encore. Les ventes les plus importantes ont eu lieu à Harlem ou en Floride. Chaque fois on remonte jusqu'à un Noir inconnu, décrit dans tous les cas comme un homme d'apparence riche, bien élevé, portant col blanc, qui dit qu'il pense que les pièces proviennent d'un trésor, celui de Blackbeard.

» L'histoire Blackbeard tient assez bien, poursuivit « M », parce qu'on a de bonnes raisons de croire qu'une partie du magot fut récupérée aux environs de la Noël 1928, à un endroit appelé Plum Point. C'est une étroite langue de terre dans le comté de Beaufort, en Caroline du Nord, où un cours d'eau nommé Bath Creek se jette dans la rivière Pamlico. Ne croyez pas que je suis un spécialiste, dit-il en souriant, vous pourrez lire tout cela dans le dossier. Ainsi, en théorie il ne serait pas déraisonnable de penser que d'heureux chasseurs de trésor aient caché leur butin jusqu'à ce que tout le monde oublie l'histoire et aient ensuite ressorti l'or sur le marché. Ils pourraient aussi avoir tout vendu à la fois, à l'époque ou plus

tard, et l'acquéreur aurait pu se décider à rentrer dans son argent. De toute façon c'est une assez bonne couverture, à deux détails près.

« M » s'interrompit pour rallumer sa pipe.

— D'abord Blackbeard a sévi de 1690 à 1710 environ et il est invraisemblable qu'il n'ait possédé aucune pièce frappée après 1650. En plus, comme je vous l'ai dit, il y a bien peu de chances que son trésor ait contenu des Nobles à la Rose d'Edouard IV, puisqu'on n'a pas entendu parler de trésor capturé sur un bateau anglais en route vers la Jamaïque. Les Frères de la Côte ne s'y seraient pas frottés, les bateaux étaient trop bien escortés. Il y avait des butins bien plus faciles dans ce temps-là, quand on naviguait pour « raisons de brigandage », comme ils disaient alors.

» Ensuite, dit « M » en laissant errer son regard au plafond avant de le ramener sur Bond, je sais où est le trésor, enfin je suis à peu près sûr de son emplacement. Et ce n'est pas en Amérique. C'est à la Jamaïque et c'est celui de Bloody Morgan. Je crois aussi que c'est l'un des plus fabuleux de l'histoire.

— Bon sang, dit Bond, comment... Où intervenons-nous dans cette affaire ?

« M » leva l'index.

— Vous trouverez là tous les détails, et il laissa retomber sa main sur la chemise marron. En gros, la Station C a été amenée à s'intéresser à un yacht nommé le *Secatur*, qui, parti d'une petite île du nord de la côte de la Jamaïque, a fait route à travers les Keys de Floride jusqu'au golfe du Mexique, à un endroit appelé Saint Petersburg. Une sorte de ville de plaisir, près de Tampa, sur la côte ouest de la Floride. Avec l'aide du F.B.I. nous avons appris que le propriétaire du bateau et de l'île était un nommé Big, un gangster noir. Il vit à Harlem. En avez-vous déjà entendu parler ?

— Non, dit Bond.

— Et, chose étonnante (la voix de « M » se fit plus lente, plus douce), un billet de vingt dollars qu'un de ces fameux Noirs avait eu en échange d'une pièce d'or et dont il avait noté le numéro pour le « Peaka Peow », le grand jeu des nombres, avait été déboursé par un des lieutenants de M. Big. Et ce billet

(« M » pointa sa pipe vers Bond) avait été donné, pour service rendu, à un agent double du F.B.I. qui est membre du Parti Communiste.

Bond siffla doucement.

— En résumé, poursuivit « M », nous soupçonnons ce trésor jamaïquain de servir à subventionner le contre-espionnage soviétique en Amérique, tout au moins en grande partie. Et notre soupçon se transforme en certitude si je vous dis qui est ce M. Big.

Bond attendait, le regard rivé à celui de « M ».

— M. Big, dit « M » en pesant ses mots, est sans doute le criminel noir le plus puissant du monde. Il est à la tête du culte vaudou de la Veuve Noire et ses fidèles le prennent pour le Baron Samedi lui-même. Vous trouverez de plus amples détails là-dedans, dit-il en martelant la chemise, et cela vous fera passer un frisson dans le dos. Il est aussi un agent russe. Il est enfin, et ce point devrait retenir toute votre attention, Bond, un membre éminent du SMERSH.

— Oui, laissa tomber Bond lentement. Je vois.

— Une affaire très intéressante, dit « M » en lui jetant un regard aigu. Et un homme très intéressant, ce M. Big.

— Je crois que je n'avais jamais entendu parler d'un criminel d'envergure qui soit noir, dit Bond. Des Chinois, oui, parce qu'ils sont derrière le trafic d'opium. Il y a eu aussi quelques Japonais assez coriaces, surtout dans la drogue et dans les perles. Il y a des quantités de Noirs mêlés à des affaires de diamants et d'or en Afrique, mais toujours sur une petite échelle. Ils ne semblent pas faits pour les gros coups. Dans l'ensemble ce sont des citoyens plutôt respectueux de la loi, sauf qu'ils boivent trop.

— Notre homme est un peu une exception, dit « M ». Ce n'est pas un Noir pur. Il est né à Haïti avec une bonne dose de sang français. Il a aussi été entraîné à Moscou comme vous le verrez dans le rapport. Les races noires commencent d'ailleurs à donner des génies dans tous les domaines ; les sciences, la médecine, la littérature. Il était temps qu'ils nous donnent un grand criminel. Après tout, ils sont deux cent cinquante millions dans le monde. Presque un tiers de la population blanche. Ils

sont intelligents, capables et courageux. Si Moscou en prend un en main...

— J'aimerais le rencontrer, dit Bond. D'ailleurs, corrigea-t-il d'une voix suave, j'aimerais rencontrer n'importe quel membre du SMERSH.

— Eh bien parfait, Bond. Emportez ça. (« M » lui tendit l'épaisse chemise.) Parlez-en avec Plender et Damon et soyez prêt à commencer dans une semaine. Le F.B.I. et la C.I.A. travaillent sur cette affaire. Pour l'amour du ciel, ne marchez pas sur les plates-bandes du F.B.I. Vous vous en mordriez les doigts. Bonne chance !

Bond était allé tout droit rendre visite au commandant Damon, le chef de la Station A, un Canadien énergique chargé des contacts avec la C.I.A., le service secret américain.

De son bureau, Damon leva la tête :

— Je vois que vous êtes acheteur, dit-il en regardant la chemise marron. Je m'en doutais, d'ailleurs. Asseyez-vous.

Il lui indiqua un fauteuil près du radiateur électrique.

— Quand vous aurez absorbé tout le dossier, je remplirai les blancs qui pourraient rester.

3

Carte de visite

A présent, dix jours plus tard, l'entretien avec Dexter et Leiter n'avait pas apporté grand-chose de plus, se disait Bond en s'éveillant paresseusement et voluptueusement dans sa chambre du *Saint Regis*, le lendemain de son arrivée à New York.

Dexter lui avait donné des quantités de détails sur M. Big mais aucun ne jetait de lumière nouvelle sur l'affaire. M. Big avait quarante-cinq ans, était né à Haïti, était à demi noir et à demi français. En raison des initiales de son curieux nom, Buonaparte Ignace Gallia, à cause aussi de son poids énorme et de sa corpulence, très jeune on l'avait surnommé Big Boy et Big tout court. Plus tard, il était devenu le « Big man » ou « monsieur Big » et on ne trouvait plus ses noms de baptême que sur un registre paroissial d'Haïti et dans le dossier du F.B.I. Il n'avait pas de vices connus, à part les femmes dont il faisait grande consommation. Il ne buvait ni ne fumait et son talon d'Achille était une maladie de cœur chronique qui, depuis quelques années, avait plombé son teint, lui donnant un aspect grisâtre.

M. Big avait été initié au culte vaudou encore tout enfant, ensuite il avait gagné sa vie comme chauffeur de camion à Port-au-Prince, puis il avait émigré en Amérique et travaillé avec succès dans une équipe de bootleggers, cela pour le compte du gang de Legs Diamond. Après l'ère de la Prohibition, il s'était installé à Harlem, avait acheté la moitié des parts d'un petit night-club et un réseau de call-girls de couleur. Son associé avait été retrouvé dans un tonneau de ciment, au fond de la rivière de Harlem en 1938 et M. Big était devenu automatiquement l'unique propriétaire de l'affaire. Il fut

mobilisé en 1943 et son excellente connaissance du français attira l'attention du Bureau des Services Stratégiques, le service secret américain du temps de guerre. Par ses soins il fut entraîné très soigneusement et envoyé à Marseille en tant qu'agent secret, contre les collaborateurs pétainistes. Il ne trancha pas au milieu des dockers noirs, travailla remarquablement, obtenant pour la marine des renseignements précieux. Il opérait en étroite collaboration avec un espion russe qui faisait le même travail pour les Soviets. A la fin de la guerre, il fut démobilisé en France (et décoré à la fois par les Français et les Américains), puis il disparut pendant cinq ans, vraisemblablement à Moscou. Il rentra à Harlem en 1950 et fut bientôt repéré par le F.B.I. comme un agent russe probable. Mais jamais on ne put en faire la preuve et il ne tomba dans aucun des pièges tendus par le F.B.I. Il acheta trois boîtes de nuit à Harlem et une chaîne prospère de maisons closes pour Noirs. Il semblait disposer de fonds illimités et payait tous ses lieutenants au tarif invariable et coquet de vingt mille dollars par an. En conséquence, ayant éliminé dans le sang ceux qui le gênaient, il était obéi avec rigueur et efficacité. Il était connu pour avoir été à l'origine de la création à Harlem d'un temple souterrain vaudou, qui était devenu une filiale du culte principal d'Haïti. On s'était mis à murmurer qu'il était le zombi ou même le corps vivant du Baron Samedi lui-même, le redoutable Prince des Ténèbres. Il accrédita si bien l'histoire qu'elle était maintenant acceptée par toute la couche la moins évoluée du monde noir. En conséquence, il inspirait une peur réelle encore renforcée par la mort soudaine et souvent mystérieuse de toute personne qui lui déplaisait ou qui désobéissait à ses ordres.

Bond avait interrogé scrupuleusement Dexter et Leiter quant aux preuves de l'appartenance de l'immense Noir au SMERSH. Elle ne faisait aucun doute.

En 1951, grâce à la promesse d'un million de dollars en or et d'un refuge sûr après six mois de services rendus, le F.B.I. avait réussi à convaincre un agent russe du M.V.D. de travailler aussi pour l'Amérique. Tout avait marché à merveille pendant un mois et les résultats avaient passé les espérances les plus optimistes. L'espion russe avait rang d'expert économique de la

Délégation soviétique auprès des Nations unies. Un samedi, il voulut prendre le métro à Pennsylvania Station pour regagner le camp de repos russe de Glen Cove, dans l'ancienne propriété Morgan de Long Island.

Un immense nègre formellement reconnu d'après les photographies comme étant M. Big, se tenait sur le quai derrière lui au moment où la rame entra en gare. On le vit ensuite gagner la sortie, avant même que le premier wagon ait pu s'arrêter et qu'on ait dégagé les restes sanglants du Russe. Personne ne vit l'homme pousser le Russe sous le train mais étant donné l'affluence, il n'aurait pas eu grand mal à le faire. En tout cas les témoins dirent qu'il ne s'agissait pas d'un suicide. L'homme poussa un cri horrible en tombant. Il avait encore (détail touchant !) un sac de clubs de golf sur l'épaule. Comme on pouvait s'y attendre, M. Big avait, lui, un alibi solide comme Fort Knox. Il fut arrêté, interrogé et bientôt tiré d'affaire par le meilleur avocat de Harlem.

Pour Bond, la cause était entendue. M. Big était bien l'homme du SMERSH, il en avait l'expérience, l'entraînement. Il était devenu dans leurs mains une arme de peur et de mort. Et quelle idée astucieuse, que de se servir du menu fretin du monde noir comme informateurs. C'était un réseau rêvé, tenu par la crainte des pratiques vaudoues et du surnaturel, qui sont profondément ancrés dans le subconscient des Noirs. Génial aussi de contrôler tout le réseau de transports américain grâce aux cheminots, aux porteurs, aux conducteurs de camions, aux débardeurs. M. Big avait sous la main une armée d'hommes clés, qui ne se doutaient pas que les questions auxquelles ils répondaient étaient posées par la Russie. C'étaient des hommes de métier sans grande envergure qui, lorsqu'il leur arrivait de penser, imaginaient tout au plus que les renseignements qu'ils fournissaient sur les marchandises et les horaires leur étaient achetés par une entreprise de transports rivale.

Une fois de plus Bond eut froid dans le dos en pensant à l'extraordinaire efficacité de la machine soviétique, à la peur, à la torture et à la mort qui la faisaient marcher, et dont le dernier ressort était le SMERSH, l'horrible SMERSH.

Dans sa chambre du *Saint Regis*, Bond s'efforça de chasser ces pensées et sauta du lit avec impatience. Enfin il allait tenir un de ces hommes, l'heure de la revanche allait sonner. A Royalles-Eaux, il n'avait pu qu'apercevoir son homme. Cette fois ils seraient face à face. M. Big ? Eh bien, ce serait un choc de titans, une lutte à mort.

Bond alla à la fenêtre et repoussa les rideaux. Sa chambre donnait au nord, vers Harlem. Un moment il scruta l'horizon, imaginant un autre homme endormi à moins qu'il ne fût déjà éveillé, pensant à lui, Bond, qu'il avait aperçu avec Dexter sur les marches de l'hôtel. Une belle journée se préparait et il sourit. Aucun homme, pas même M. Big, n'aurait aimé l'expression de son visage.

Il haussa les épaules et se dirigea d'un pas vif vers le téléphone.

— *Saint Regis Hotel*. Bonjour monsieur, dit une voix mélodieuse.

— Je voudrais commander le petit déjeuner, dit Bond. Une carafe de jus d'orange, trois œufs au bacon légèrement brouillés, un grand café expresso avec de la crème, des toasts, de la confiture d'orange. Vous avez noté ?

On lui répéta fidèlement sa commande. Il alla dans l'entrée prendre une énorme pile de journaux qu'on lui avait déposée au début de la matinée. Il y avait aussi plusieurs paquets qu'il dédaigna.

L'après-midi précédent il lui avait fallu se soumettre à une séance « d'américanisation » entre les mains du F.B.I. Un tailleur avait pris ses mesures pour deux costumes droits, bleu foncé, poids plume (Bond avait fermement refusé quoi que ce soit de plus voyant), un chemisier était venu livrer de légères chemises de nylon blanc à col pointu. Il lui avait fallu accepter une demi-douzaine de cravates à rameges, en foulard, des chaussettes sombres mais à baguette fantaisie, deux ou trois pochettes dites « amusantes » pour son veston, des sous-vêtements de nylon, un confortable manteau poil de chameau aux épaules un peu trop rembourrées pour son goût, un chapeau gris à fin ruban noir, deux paires de gants piqûres sellier et une paire de mocassins très confortables. Il était

maintenant l'heureux possesseur d'une épingle de cravate en forme de fouet, d'un portefeuille de crocodile de chez Mark Cross, d'un briquet Zippo, d'une pochette plastique contenant rasoir, brosse à cheveux et brosse à dents, d'une paire de lunettes à monture d'écaille à verres non corrigés, de différents autres gadgets et d'une valise ultra-légère de chez Hartmann pour contenir tous ces trésors.

On lui avait permis de garder son cher Beretta .25, avec son holster de cuir fin et son étui en peau de chamois, mais tous ses autres effets lui avaient été enlevés et expédiés à la Jamaïque où ils l'attendraient.

On lui avait fait une coupe de cheveux militaire et on l'avait informé qu'il était désormais un Bostonien de la Nouvelle-Angleterre en vacances, qui travaillait d'habitude à Londres dans une compagnie d'assurances.

On lui avait rappelé qu'il ne devait pas employer d'expressions anglaises, qu'il devrait demander un « cab » et non un taxi, la « note » et pas d'addition et (cette dernière recommandation venait de Leiter) éviter à tout prix les mots de plus de deux syllabes. « Vous pouvez parfaitement, lui avait affirmé Leiter, tenir une conversation américaine avec trois mots : "Ouais... Non... et sûr". » Il y avait un mot à proscrire en toutes circonstances : « Nonobstant. » Bond avait juré que l'expression ne faisait pas partie de son vocabulaire.

Il regarda avec un demi-sourire la pile de paquets qui contenaient sa nouvelle identité, enleva son pyjama pour la dernière fois (« en Amérique nous dormons tout nus, monsieur Bond ») et s'octroya une bonne douche froide. En se rasant, il examinait son visage dans la glace. On avait atténué le grain de beauté qu'il avait au-dessus du sourcil droit et il avait les cheveux presque rasés aux tempes. Malheureusement on n'avait rien pu faire pour la fine cicatrice verticale qui lui barrait la joue droite, bien que le F.B.I. ait essayé le *covermark*, un nouveau produit, ni pour la flamme inquiétante qui brûlait au fond de ses yeux gris-bleu. Heureusement il y avait eu assez de mélanges de sang en Amérique pour rendre plausibles ses cheveux noirs et ses hautes pommettes, et Bond pensait qu'il pourrait s'en tirer, sauf peut-être avec les femmes.

Entièrement nu, Bond retourna dans l'entrée ouvrir quelques-uns des paquets. Quelques minutes plus tard, en chemise blanche et en pantalon bleu sombre il passa dans le salon, tira une chaise près du bureau à côté de la fenêtre et ouvrit *L'Arbre du voyageur* de Patrick Leigh Fermor.

Cet extraordinaire ouvrage lui avait été recommandé par « M » :

« C'est un garçon qui sait de quoi il parle, lui avait-il dit simplement. N'oubliez pas qu'il a écrit ce livre lors des événements qui se sont déroulés à Haïti en 1950. Ce n'est pas de la magie noire qui date du Moyen Age. Elle est pratiquée tous les jours. »

Bond se mit à lire.

... Les dieux du Mal qu'on invoque dans le culte vaudou sont Don Pedro, Kitta, Mondongue, Bakalou et Zandor. Ils sont d'origine congolaise et on les dit capables de transformer les gens en zombis afin de les réduire à l'état d'esclaves, de lancer des sorts maléfiques et de détruire ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis. Les effets des sorts qu'ils jettent, sur leurs victimes, grâce à une simple effigie, un cercueil en miniature ou un crapaud, sont fréquemment renforcés en outre par l'usage du poison. Père Cosme table sur les superstitions qui prétendent que des hommes revêtus de certains pouvoirs sont capables de se changer eux-mêmes en serpent. On croit aux loups-garous qui sortent la nuit sous la forme d'un vampire, pour sucer le sang des enfants. On croit que des hommes peuvent rapetisser pour prendre des proportions minuscules et sillonnaient ensuite le pays en citrouille. Il y a beaucoup plus terrible encore : les sociétés secrètes, mystiques et criminelles, et les sorciers pullulent. Ils ont des noms de cauchemars : les Mackandal qui ont pris le nom du héros haïtien qui prêcha le poison, les Zobop, qui sont aussi voleurs, les Mazanxa, les Caporelata et les Vlinbindingue. Ces derniers sont une secte mystérieuse à laquelle leurs dieux demandent, à la place d'un coq, d'un pigeon, d'une chèvre, d'un chien ou d'un cochon comme dans les autres rites vaudous, le

sacrifice d'un « cabri sans cornes ». Ce cabri sans cornes, bien sûr, c'est un être humain.

Bond tournait les pages et peu à peu se formait dans son esprit le tableau extraordinaire d'une religion sinistre aux rites terribles.

... Dans le tumulte et la fumée, lentement les tambours se mirent à battre, sourdement d'abord, puis de plus en plus fort à un rythme obsédant.

Les danseurs pêle-mêle ondulaient d'avant en arrière et à chaque pas leur menton se relevait, leur croupe se secouait, leurs épaules se haussaient. Leurs yeux étaient à demi fermés et de leurs lèvres montaient inlassablement les mêmes mots incompréhensibles, la même courte incantation, répétée chaque fois une demi-octave plus bas. Le rythme des tambours changea, les corps des danseurs se redressèrent, ils lancèrent leurs bras en l'air tandis que leurs yeux roulaient follement...

*... Ayant dépassé la foule, nous arrivâmes à une petite hutte à peine plus grande qu'une niche de chien : « Le Caye Zombi. » Le rayon d'une torche nous montra une croix noire à l'intérieur, quelques haillons, des chaînes, des fouets et des fers. Ces objets servent aux cérémonies ghédé que les ethnologues d'Haïti assimilent aux rites de rajeunissement d'Osiris tels qu'on les trouve décrits dans le *Livre des Morts*. Un feu brûlait, dans lequel étaient deux sabres et une grosse paire de pinces dont les extrémités étaient rougies par le feu. C'est le « feu Marinette », consacré à une déesse qui est la face maléfique de Maîtresse Erzulie Freda Dahomin, la captivante déesse de l'Amour.*

Plus loin, sur un socle de pierre, on voyait une grande croix de bois noire, une tête de mort blanche était peinte à sa base. Sur la croix elle-même on avait jeté les manches d'une très vieille robe de chambre, on voyait aussi la coiffe d'un chapeau mou hors d'âge, d'où émergeait le sommet de la croix. Ce totem, on le trouve devant chaque péristyle, et ce n'est pas un épouvantail à moineau ni une satire de la religion chrétienne. Il représente le dieu des cimetières, le Chef de la Légion des

Morts, Baron Samedi. Le Baron est souverain au-delà de la tombe. Il est à la fois Cerbère, Charon, Eaqué, Rhadamanthe et Pluton.

... *Le rythme des tambours changea encore et le Houngenikon¹ parut. Il dansait tenant une urne remplie d'un liquide brûlant qui jetait des flammes jaunes et bleues. Il fit le tour du « poteau-mitan » et par trois fois répandit des libations. Soudain il chancela. Il recula en titubant et avec les mêmes signes de délire qu'il avait déjà montrés, jeta par terre le vase en feu. Un hounci² l'attrapa, il vacillait ; il lui ôta ses sandales, roula son pantalon tandis que le mouchoir qu'il avait sur la tête tombait, révélant son jeune crâne crépu. Les autres houncis s'agenouillèrent pour plonger les mains dans la boue brûlante et la répandre sur leurs coudes, leurs bras, leurs visages. La clochette et l'acon du Houngan³ résonnèrent et le jeune prêtre fut laissé à lui-même. Il se roulait, se cognait au poteau-mitan, s'agitait sur le sol, heurtant les tambours. Ses yeux étaient fermés, son front plissé, son menton pendait. Puis soudain, comme si un poing invisible lui avait asséné un coup violent, il tomba à la renverse, la tête en arrière, le visage crispé dans un rictus d'angoisse, les tendons de son cou et de ses épaules saillants comme des racines. Derrière son dos, sa main tenait le coude de son autre bras comme s'il essayait de casser son propre bras. Son corps tout entier ruisselait de sueur, tremblait et frissonnait comme celui d'un chien qui rêve. Bien qu'ils fussent grands ouverts on ne lui voyait que le blanc des yeux, les pupilles avaient disparu sous les paupières. De l'écume sortait de ses lèvres...*

... *Le Houngan dansant avec lenteur et brandissant un coutelas s'avança. Il lança l'arme en l'air à plusieurs reprises, la rattrapant par le manche. Au bout de quelques minutes il tenait l'arme par le plat de la lame. Dansant lentement à sa rencontre, le Houngenikon tendit la main et agrippa le manche du coutelas. Le prêtre se retira et le jeune homme, sautant, bondissant, tournoya d'un bout à l'autre de la « tonnelle »⁴. Le*

¹Assistant du prêtre vaudou.

²Initié.

³Prêtre vaudou.

⁴En français dans le texte.

cercle des spectateurs recula tandis qu'il fonçait sur eux, faisant tournoyer la lame au-dessus de sa tête. Les trous entre ses dents donnaient à son visage un aspect plus sauvage encore. Pendant quelques secondes une terreur sans mélange régna sous la tonnelle. Les chants faisaient place à un hurlement général et les joueurs de tambours qui se déchaînaient sur leurs instruments étaient perdus dans la clamour.

Rejetant la tête en arrière, le novice enfonça la pointe émoussée du coutelas dans son estomac. Ses genoux fléchirent et sa tête retomba...

On frappait à la porte. Un garçon entra avec le petit déjeuner. Bond fut heureux d'abandonner cet effroyable récit et de revenir dans le monde de tous les jours. Mais il lui fallut plusieurs minutes pour oublier l'atmosphère chargée de terreur et de mystère qui l'avait enveloppé, pendant qu'il lisait.

Avec le petit déjeuner arriva un paquet carré de trente centimètres environ, dans un emballage luxueux. Bond dit au garçon de le poser sur le buffet. Probablement une dernière attention de Leiter, songeait-il. Il dévora son petit déjeuner avec plaisir. Son regard errait vers la fenêtre, entre les bouchées, et il réfléchissait à ce qu'il venait de lire.

Ce fut seulement lorsqu'il eut avalé sa dernière gorgée de café et allumé la première cigarette de la journée qu'il distingua soudain un faible bruit derrière lui.

C'était un tic-tac doux, étouffé, lent et métallique. Et il venait de la direction du buffet.

Tic-tac... tic-tac... tic-tac.

Sans une seconde d'hésitation, au risque de passer pour un imbécile, il plongea vers le sol, derrière son fauteuil, et s'accroupit, tous les sens concentrés sur le bruit qui provenait du paquet carré.

« Doucement, du calme, se disait-il, ne sois pas stupide. Ce n'est qu'un réveil. » Mais pourquoi un réveil ? Pourquoi lui donnerait-on un réveil ? Et qui ?

Tic-tac... tic-tac... tic-tac.

Dans le silence de la pièce, le bruit était devenu énorme. Il semblait battre au rythme même du cœur de Bond.

« Ne sois pas ridicule. Les histoires vaudoues de Leigh Fermor t'ont mis les nerfs à vif. Ces tambours... Tic-tac... tic-tac... tic-tac... »

Et soudain la sonnerie se déclencha en un appel profond, mélodieux, impératif.

— Dingdingdingdingding...

Les muscles de Bond se détendirent. Sa cigarette était en train de faire un trou dans le tapis. Il la ramassa et la porta à sa bouche. Les bombes dans les réveille-matin explosent lorsque la sonnerie se déclenche. A ce moment une épingle perce le détonateur qui enflamme l'explosif et tout saute.

Bond leva la tête et regarda le paquet.

— Dingdingdingding...

La sonnerie dura une demi-minute puis ralentit.

Ding... ding... ding... ding... Crac !

Cela ne fit pas plus de bruit qu'une cartouche de calibre 12, mais dans cet espace réduit ce fut une belle explosion. Impressionnante.

Le paquet, en lambeaux, était tombé sur le sol. Les bouteilles et les verres sur le buffet avaient été pulvérisés et il y avait sur le mur gris une grosse tache de fumée noire. Des débris de verre gisaient sur le sol. Une lourde odeur de poudre flottait dans la pièce.

Lentement Bond se mit debout. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit. Puis il forma le numéro de Dexter. Il parlait d'une voix égale.

— Ananas⁵... Non, un petit seulement... Rien que du verre brisé... O.K., merci... Bien sûr, non... Salut.

Il contourna le verre cassé, marcha jusqu'à l'entrée, ouvrit la porte donnant sur le couloir et accrocha la pancarte : « Prière de ne pas déranger. » Ensuite il ferma la porte à clef et rentra dans sa chambre.

Quand il eut fini de s'habiller, on frappa à la porte.

— Qui est là ?

— Ouvrez, c'est Dexter.

⁵Ananas : grenade explosive dans le langage militaire.

Dexter entra en toute hâte, suivi d'un jeune homme blafard qui tenait une boîte noire sous le bras.

— Je vous présente Trippe, du service Sabotage, dit Dexter.

Ils se serrèrent la main puis, sans perdre de temps, le jeune homme s'agenouilla près des débris carbonisés du paquet.

Il ouvrit sa trousse, en tira une paire de gants de caoutchouc et une poignée de daviers de dentiste. A l'aide de ses outils il se mit à extraire soigneusement les petits fragments de métal et de verre qui truffaient les restes du paquet. A mesure, il les disposait sur l'épaisse feuille de papier buvard du bureau.

Tout en travaillant, il questionnait Bond sur ce qui était arrivé.

— Une sonnerie d'une demi-minute environ, dites-vous, je vois. Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

Avec délicatesse il dégagea une petite enveloppe d'aluminium comme celles qu'on utilise pour conserver du film. Il la mit de côté.

Au bout de quelques minutes, il se redressa.

— Capsule d'acide de trente secondes, dit-il. Elle a été brisée par le déclenchement de la sonnerie. L'acide a rongé un fin fil de cuivre. Au bout de trente secondes, le fil a cédé, libérant un piston qui est venu frapper l'amorce de ceci.

Il montrait la base d'une cartouche.

— C'est un calibre 4, pour la chasse à l'éléphant. Poudre noire. Heureusement que ce n'était pas une grenade. Il y avait la place dans le paquet et on ne vous aurait pas retrouvé entier. Maintenant voyons ceci.

Il saisit le cylindre d'aluminium, le dévissa et en sortit un petit rouleau de papier qu'il déplia à l'aide d'une pince.

Il le mit à plat avec précautions, en maintenant les quatre coins du papier avec quatre pinces. Le papier contenait trois phrases tapées à la machine. Bond et Dexter se penchèrent ensemble :

LE CŒUR DE CE RÉVEIL A CESSÉ DE BATTRE, lurent-ils.
LES BATTEMENTS DU VÔTRE SONT COMPTÉS. J'EN SAIS
LE NOMBRE ET J'AI COMMENCÉ À COMPTER.

Le message était signé « 1234567... »

Ils se redressèrent.

— Hum, dit Bond. C'est de l'intoxication psychologique.

— Mais comment diable savait-il que vous étiez là ? demanda Dexter.

Alors Bond lui parla de la conduite intérieure noire de la 55^e Rue.

— La véritable question, dit Bond, est : comment savait-il pourquoi j'étais ici ? Cela montre qu'il a des accointances à Washington. Il y a une fuite d'importance quelque part.

— Mais pourquoi à Washington ? demanda Dexter avec humeur. N'importe, ajouta-t-il avec un rire forcé. Bon sang de bonsoir, il va falloir que je fasse un rapport au quartier général sur cette affaire. Eh bien, au revoir, monsieur Bond. Je suis content qu'il ne vous soit rien arrivé.

— Merci, dit Bond. Ce n'était qu'une carte de visite. Il faudra que je rende la politesse.

4

La table d'écoute

Quand Dexter et son collègue furent partis, emportant avec eux les restes de la bombe, Bond alla chercher une serviette humide et essuya les traces de fumée sur le mur. Il sonna le garçon et, sans explication, lui dit de mettre les dégâts sur sa note et de débarrasser le plateau du petit déjeuner. Puis il prit son chapeau, son manteau et sortit.

Il passa la matinée dans la 5^e Avenue et dans Broadway à se promener sans but, en regardant les vitrines des magasins et en observant les passants. Peu à peu il adoptait l'allure et les manières du touriste qui n'est pas de New York. Quand il mit son personnage à l'épreuve, en entrant dans quelques magasins et en demandant plusieurs fois son chemin, il vit avec plaisir que personne ne l'avait regardé deux fois.

Il prit un repas typiquement américain dans un restaurant de Lexington Avenue nommé *Gloryfried Ham-N-Eggs* (« les œufs que nous servirons demain sont encore dans le ventre des poules »), puis il sauta dans un taxi pour aller au quartier général de la police, où il avait rendez-vous avec Leiter et Dexter à deux heures et demie.

Un certain lieutenant Binswanger du Bureau des Homicides, personnage bourru et soupçonneux ayant dépassé la quarantaine, leur déclara que le commissaire Monahan avait dit qu'ils pouvaient compter sur la totale coopération de la police. Que pouvait-on faire pour eux ? Ils examinèrent la fiche de police de M. Big, qui recoupait plus ou moins les renseignements de Dexter et on leur montra les dossiers et les photographies de la plupart de ses associés connus.

Ils parcoururent les rapports des gardes-côtes américains sur les allées et venues du yacht *Secatur* et étudièrent les

commentaires du Service des Douanes U.S. qui avait surveillé étroitement le bateau, chaque fois qu'il avait mouillé à Saint Petersburg.

Tout confirmait que le yacht était entré au port à des intervalles irréguliers au cours des six derniers mois et que, chaque fois, il avait jeté l'ancre au quai de la Compagnie Ourobouros, « Vers et appâts ». Il s'agissait d'une entreprise apparemment innocente, dont la principale activité consistait à vendre des appâts vivants aux clubs de pêche de toute la Floride, du golfe du Mexique et plus loin encore, même. Elle faisait également commerce de coquillages, de corail pour la décoration intérieure et accessoirement de poissons tropicaux pour aquarium, surtout les espèces venimeuses particulièrement rares et très recherchées par les laboratoires de chimie et d'études médicales.

A en croire le propriétaire, un pêcheur d'éponges grec de Tarpon Springs, le *Secatur* travaillait sur une grande échelle avec sa compagnie. Il lui apportait de pleins chargements d'écailles, de coquillages de la Jamaïque et aussi de poissons tropicaux de valeur. Ourobouros Inc. achetait le tout, stockait dans son entrepôt et revendait en importantes quantités aux détaillants et aux grossistes de toute la côte. Le Grec s'appelait Papagos. Il n'avait pas de casier judiciaire.

Le F.B.I., avec l'aide du Service Secret de la Marine, avait essayé d'écouter les messages radio du *Secatur*. Mais il émettait fort peu, seulement de brefs messages, quand il quittait Cuba ou la Jamaïque. La radio transmettait en clair, malheureusement dans une langue inconnue et parfaitement indéchiffrable. La conclusion du dossier était que l'opérateur employait « la Langue », un dialecte vaudou secret connu uniquement de quelques initiés. On allait faire l'impossible pour s'assurer les services d'un expert d'Haïti, avant le prochain voyage du *Secatur*.

— De nouvelles pièces d'or ont fait leur apparition sur le marché, annonça le lieutenant Binswanger, tandis qu'ils retournaient à son bureau. Une centaine de pièces dans la semaine, rien qu'à Harlem et à New York. Est-ce que vous voulez que nous fassions quelque chose ? Si vos conclusions

sont justes et si ce sont des fonds communistes, ils les font entrer en masse pendant que nous restons sur nos fesses à ne rien faire.

— Le chef a dit de laisser courir, fit Dexter. Mais je pense que nous ne tarderons pas à passer à l'action.

— Après tout l'affaire vous regarde, grommela Binswanger. Mais sûr que le commissaire aime pas beaucoup que ce salaud vienne faire à sa propre porte, pendant que M. Hoover est tranquillement assis à Washington, bien à l'abri des mauvaises odeurs. Pourquoi ne pas coincer ce gars pour fraude fiscale ou infraction aux règlements de l'Administration des Postes ou stationnement devant une bouche d'incendie ou un truc bidon quelconque ? On n'aura plus qu'à le confier aux spécialistes du sous-sol. Et si les Fédés ne veulent pas se charger du travail, on sera contents de vous dépanner.

— Vous voulez soulever une émeute raciale ou quoi ? dit aigrement Dexter. Il n'y a rien contre lui, vous le savez et nous le savons. S'il n'était pas libéré au bout d'une demi-heure par son avocat, les tambours vaudous se mettraient à battre d'ici jusqu'au fin fond du Sud. Et quand les Noirs sont remontés, nous savons tous ce qui se passe. Rappelez-vous 35 et 43. Il a fallu que vous fassiez appel à la Milice. Dieu sait que c'était une sale affaire. Le Président nous en a chargé, c'est nous qui l'avons eue sur les reins.

Ils étaient dans le triste bureau de Binswanger. Ils prirent leurs chapeaux et leurs manteaux.

— En tout cas, merci de votre aide, lieutenant, dit Dexter avec une cordialité forcée, en prenant congé. Elle nous a été extrêmement précieuse.

— Vous êtes les bienvenus, rétorqua Binswanger glacial. L'ascenseur est à droite en sortant.

Et il ferma la porte sur eux... sans douceur.

Leiter cligna de l'œil à Bond, derrière le dos de Dexter. En silence ils regagnèrent l'entrée principale de Centre Street. Sur le trottoir, Dexter se tourna vers eux.

— J'ai reçu des instructions de Washington ce matin, dit-il d'un air impassible. Il en ressort que je m'occupe de l'affaire à Harlem et que vous deux partez pour Saint Petersburg demain.

A Leiter de voir ce qu'il pourra faire là-bas, puis il partira pour la Jamaïque avec vous, monsieur Bond. Si toutefois, ajouta-t-il, vous voulez de lui là-bas. C'est votre territoire.

— Cela ne fait pas de question, dit Bond. J'allais lui demander de venir, de toute façon.

— Parfait, dit Dexter. Je peux donc annoncer à Washington que tout est réglé. Puis-je faire autre chose pour vous ? Tous les contacts avec le F.B.I. à Washington, cela va de soi. Leiter a les noms de nos hommes en Floride, connaît le code pour les transmissions, etc.

— Si cela intéresse Leiter et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Bond, j'aimerais beaucoup aller faire un tour à Harlem ce soir. Il ne serait peut-être pas inutile d'aller jeter un coup d'œil dans le jardin secret de M. Big.

Dexter réfléchissait.

— D'accord, dit-il enfin. Cela ne peut pas faire de mal sans doute. Mais ne vous montrez pas trop et attention à ne pas attraper un mauvais coup. Il n'y a personne pour vous aider là-bas. Tâchez de ne pas nous attirer d'ennuis. Cette affaire n'est pas encore mûre. Jusque-là, notre politique avec M. Big est « vivons et laissons vivre ».

Bond regarda le capitaine Dexter d'un air railleur.

— Dans mon métier, dit-il, quand j'affronte un homme comme celui-là, j'ai un autre slogan, c'est « vivons et laissons mourir ».

— Peut-être, dit Dexter en haussant les épaules, mais vous êtes sous mes ordres ici, monsieur Bond et j'aimerais que vous ne l'oubliez pas.

— Naturellement, dit Bond, et merci pour votre aide. J'espère que la chance sera avec vous dans votre secteur.

Dexter fit signe à un taxi et ils se serrèrent la main.

— Au revoir, les gars, dit Dexter brièvement. Et arrangez-vous pour rester en vie !

Le taxi se glissa dans le flot de la circulation. Bond et Leiter échangèrent un sourire.

— Un garçon capable, dirais-je, fit Bond.

— Ils sont tous sur ce modèle-là, dit Leiter, avec un petit côté prétentieux. Très susceptibles sur leurs droits et toujours en

bisbille avec nous ou avec la police. Mais je suppose que vous devez avoir à peu près les mêmes problèmes en Angleterre.

— Vous pouvez le dire, reconnut Bond. Nous prenons toujours le MI5 à rebrousse-poil. Et eux sont tout le temps en train de piétiner les plates-bandes de la Branche Spéciale, c'est-à-dire Scotland Yard. Eh bien, que pensez-vous d'aller à Harlem cette nuit ?

— Ça me va, dit Leiter. Je vous dépose au *Saint Regis* et je reviens vous prendre vers six heures et demie. Rendez-vous au bar *King Cole*, au rez-de-chaussée. Je me doute que vous ayez envie de voir M. Big de plus près, ajouta-t-il avec un sourire narquois. Et il se trouve que moi aussi, mais il valait mieux ne pas le dire à Dexter.

Il héra un taxi jaune.

— A l'hôtel *Saint Regis*. Au coin de la 5^e Avenue et de la 55^e Rue.

Ils grimpèrent dans la voiture surchauffée où traînait une odeur tenace de vieux cigare. Leiter baissa la vitre.

— Qu'est-ce que c'est que vous voulez faire ? demanda le conducteur par-dessus son épaule. Me faire attraper une pneumonie ou quoi ?

— Tout juste, dit Leiter, si ça peut nous éviter cette chambre à gaz.

— Vous êtes un malin, vous, pas vrai ? dit le chauffeur en malmenant bruyamment sa boîte de vitesses. (Il ôta un bout de cigarette mâché de derrière son oreille et le brandit :) Vingt-cinq cents les trois, dit-il d'une voix blessée.

— C'est vingt-quatre cents de trop, laissa tomber Leiter impitoyable.

Le reste de la course se passa dans le silence.

Ils se séparèrent à l'hôtel et Bond monta à sa chambre. Il était quatre heures. Il demanda par téléphone qu'on l'appelle à six heures. Pendant un moment il resta immobile près de la fenêtre de sa chambre. A sa gauche, le soleil se couchait dans un dernier feu d'artifice. Les lumières s'allumaient dans les gratte-ciel, transformant la ville entière en une gigantesque ruche dorée. Au loin, plus bas, les rues semblaient des rivières de néon, pourpre, bleu, vert. Dehors le vent gémissait lugubrement

dans le crépuscule. Sa chambre lui en parut plus chaude, plus sûre, plus luxueuse. Il tira les rideaux et alluma les lampes de chevet au-dessus de son lit. Puis il se déshabilla et se glissa entre les draps de toile fine. Il songeait au froid coupant des rues de Londres, à la chaleur avare de son radiateur au gaz au bureau du quartier général, au menu affiché à la craie du bistrot où il avait pris son dernier repas londonien. « Escalope géante. Deux légumes. »

Il s'étira voluptueusement. Quelques minutes plus tard il dormait.

Dans Harlem, au standard, « le Murmure » était en train de somnoler sur le journal des courses. Toutes les lignes étaient calmes. Soudain une lumière s'alluma sur la droite du tableau, une lumière importante.

— Oui, patron, dit-il doucement dans son casque.

Il n'aurait pas pu parler plus fort, même s'il avait voulu. Il avait vu le jour dans un pâté de maisons, au coin de la 7^e Avenue et de la 142^e Rue, qu'on surnomme « le Bloc des tubards », parce que la mortalité par la tuberculose y est deux fois plus élevée que partout ailleurs à New York. On ne lui avait laissé qu'un morceau d'un seul poumon.

— Préviens tous les « Yeux », dit une voix lente et profonde, d'être en alerte à partir de maintenant. Trois hommes.

Suivit une brève description de Leiter, Bond et Dexter.

— Ils peuvent venir ce soir ou demain. Dis aux Yeux de surveiller particulièrement le croisement de la Première et de la 8^e Avenue. Toutes les avenues, d'ailleurs. Qu'ils surveillent aussi les boîtes de nuit, au cas où ces hommes ne seraient pas filtrés dès leur arrivée. Qu'on ne leur fasse pas de mal. Préviens-moi, dès que tu sauras quelque chose de sûr. Compris ?

— Oui, monsieur Patron, dit « le Murmure » en respirant bruyamment.

La voix se tut. Alors « le Murmure » prit une pleine poignée de fiches et bientôt le tableau du standard, constellé de points lumineux, revint à la vie. Doucement, d'une voix basse et pressante « le Murmure » chuchotait dans le soir.

A six heures, Bond fut réveillé par le doux bourdonnement du téléphone. Il prit une douche froide et s'habilla avec soin. Il choisit une cravate généreusement rayée et fit bouffer une pochette voyante. Il glissa son holster par-dessus sa chemise, de façon à ce que l'étui se trouve à sept centimètres de son aisselle gauche. Il fit tomber les huit balles du Beretta sur le lit, les remit une à une dans le magasin, chargea le pistolet, mit le cran de sûreté et rangea l'arme dans son étui.

Il prit une paire de mocassins, examina leur bout et les soupesa dans sa main. Alors il sortit de sous le lit une paire de ses propres chaussures qu'il s'était bien gardé de mettre dans la valise d'affaires à lui que le F.B.I. avait emportée le matin même. Il les enfila et se sentit mieux équipé pour la soirée qui se préparait.

Sous le cuir, les pointes des souliers étaient renforcées d'acier.

A six heures vingt-cinq il entrait au *King Cole Bar*, choisissait une table près de l'entrée, le dos au mur. Quelques minutes plus tard, Félix Leiter parut. Bond eut du mal à le reconnaître. Ses cheveux couleur de paille étaient d'un noir d'encre. Il portait un costume bleu électrique, une chemise blanche et une cravate à pois noirs et blancs.

Leiter s'assit, avec un large sourire.

— Tout d'un coup, expliqua-t-il, j'ai décidé de prendre ces gens au sérieux. Ce n'est qu'un rinçage qui partira demain matin. Du moins je l'espère.

Leiter commanda des Martini avec une tranche de citron. Il précisa en outre qu'il voulait du gin « House of Lords » et du Martini Rossi. Le gin américain, plus fort que le gin anglais, parut âpre à Bond. Il se dit qu'il faudrait qu'il fasse attention à ce qu'il boirait dans la soirée.

— Il faudra regarder où nous mettons les pieds, ce soir, dit Leiter en écho à ses pensées. Harlem est devenu un peu une jungle. Les gens n'y vont plus comme autrefois. Avant la guerre, pour finir une soirée, on allait à Harlem, comme on va à Montmartre. Les Noirs étaient contents de se faire de l'argent.

On allait regarder les danseurs sur la piste du *Savoy*. Parfois on ramassait une mauvaise maladie. Maintenant tout a changé. Harlem n'a plus envie qu'on le regarde vivre. Beaucoup d'endroits ont fermé et ceux qui sont ouverts vous tolèrent tout juste. Souvent vous vous faites éjecter simplement parce que vous êtes blanc. Et il ne faut attendre aucune sympathie de la police non plus.

Leiter sortit la tranche de citron de son Martini et se mit à la mâcher d'un air pensif. Le bar était plein. Il y régnait une atmosphère chaude et agréable, très éloignée, songeait Leiter, du climat électrique et inamical qu'ils rencontreraient dans les boîtes noires où ils iraient boire.

— Heureusement, continua Leiter, j'aime les Noirs et ils le sentent, je ne sais comment. Dans le temps j'étais un vrai *aficionado* de Harlem. J'ai écrit des articles sur le jazz Dixieland pour les *Amsterdam News*, une feuille locale. J'ai également fait une série de papiers sur le théâtre noir pour la *North American Newspaper Alliance*, à l'époque où Orson Welles montrait son *Macbeth* au « Lafayette » avec une troupe composée uniquement de Noirs. C'est pourquoi j'en connais un bout sur Harlem. J'admire aussi beaucoup la manière dont ils progressent dans le monde, mais Dieu seul sait comment cela finira.

Ils finirent leur verre et Leiter appela le serveur pour payer.

— Bien sûr il y a quelques brebis galeuses, comme partout. Harlem est la capitale du monde noir. Chaque fois que l'on rassemble un demi-million de personnes de n'importe quelle race, il y a du déchet. L'ennui avec notre ami M. Big, c'est qu'il est un technicien de première force, grâce à son entraînement russe. Et il doit être admirablement organisé dans son fief.

Leiter paya. Il haussa les épaules.

— Allons-y, dit-il. On va s'amuser et essayer de rentrer en un seul morceau. Après tout c'est pour ça qu'on nous paye. Nous prendrons un autobus dans la 5^e Avenue. On aurait du mal à trouver un taxi qui veuille bien nous emmener là-bas après la tombée de la nuit.

Ils quittèrent la chaleur de l'hôtel et firent les quelques pas qui les séparaient de l'arrêt d'autobus. Il pleuvait. Bond releva le

col de son manteau et contempla l'avenue à sa droite vers Central Park, vers la sombre citadelle qui abritait M. Big.

Ses narines palpitaient légèrement. Il lui tardait d'arriver jusqu'à lui. Il se sentait fort, dur et confiant. La soirée qui l'attendait allait s'ouvrir comme un livre qu'on lit page à page, mot après mot. Devant ses yeux la pluie tombait par traits obliques comme une écriture en italique, rayant la couverture noire encore fermée qui gardait le secret des prochaines heures.

5

Paradis noir

A l'arrêt d'autobus du coin de la 5^e Avenue et de Cathedral Parkway, trois Noirs attendaient tranquillement, debout sous un réverbère. Ils avaient l'air trempés et dégoûtés. Ils l'étaient. Ils surveillaient les allées et venues dans la 5^e Avenue, depuis que l'appel avait été lancé, à quatre heures et demie.

— C'est ton tour, Gros, dit l'un d'eux, au moment où l'autobus émergeait de la pluie et s'arrêtait dans un soupir de freins.

— J'suis crevé, dit un homme lourd, en imperméable. Néanmoins, il rabattit son chapeau sur ses yeux, grimpa dans l'autobus, mit ses pièces dans le distributeur et descendit la travée centrale, observant les passagers. Il cilla quand il vit les deux hommes blancs, poursuivit son chemin et vint s'asseoir juste derrière eux.

Il examina leurs nuques, leurs manteaux, leurs chapeaux et leurs profils. Bond était assis à côté de la fenêtre. Le Noir vit le reflet de sa cicatrice dans la vitre sombre.

Il se leva et gagna l'avant de l'autobus sans se retourner. A l'arrêt suivant il descendit et alla droit au drugstore le plus proche. Il s'enferma dans la cabine.

« Le Murmure » l'interrogea d'une voix pressante puis coupa la communication. Il introduisit une fiche sur la droite du standard.

— Oui, dit la voix profonde.

— Patron, il y a l'Angliche qui vient de monter à l'arrêt de la Cinquième. Le gars à la cicatrice. Il a un ami avec lui mais il ne ressemble à aucun des deux autres. (Et « le Murmure » communiqua le signalement précis de Leiter.) Ils arrivent tous les deux.

Il donna le numéro de l'autobus et son horaire probable.

— Parfait, dit la voix lente. Appelle tous les Yeux des autres avenues. Avertis les boîtes qu'un des hommes va arriver et préviens Ti-Hi Johnson, McThing, Foley-le-bavard, Sam Miami et Flanelle...

La voix donna ses instructions pendant cinq minutes.

— Tu as compris ? Répète.

— Oui, monsieur Patron, dit « le Murmure ».

Il jeta un coup d'œil à son bloc de sténo et répéta exactement et sans s'arrêter, dans l'écouteur.

— Bien.

On avait raccroché.

Les yeux brillants, « le Murmure » s'empara d'une poignée de fiches et se mit à parler à la ville.

A partir du moment où Bond et Leiter passèrent sous le dais de *Chez Sugar Ray*, au coin de la 7^e Avenue et de la 13^e Rue, une équipe d'hommes et de femmes les observa ou s'apprêta à les observer, tout en parlant doucement au « Murmure », qui, du grand standard de Riverside Exchange, les aiguillait peu à peu vers le rendez-vous. Dans un monde où ils étaient naturellement le point de mire, ni Leiter ni Bond ne sentirent le mécanisme de la machine cachée ni la tension qui les entourait.

Dans cette boîte célèbre les tabourets le long du bar étaient tous occupés, mais il restait un petit box libre, contre le mur, et Bond et Leiter se glissèrent sur les sièges, séparés seulement par une étroite table.

Ils commandèrent des whiskies-soda, en précisant Haig and Haig. Bond regarda la foule autour d'eux. Il n'y avait pratiquement que des hommes. On voyait deux ou trois Blancs, amateurs de boxe ou journalistes sportifs, décida Bond. Ici, l'atmosphère était chaude et plus bruyante. Les murs étaient couverts de photos de boxe représentant principalement Sugar Ray Robinson et les scènes de ses grands combats. C'était un endroit gai et animé où l'on devait faire d'excellentes affaires.

— Il est malin, Sugar Ray, dit Leiter. Espérons que nous saurons tous les deux nous arrêter le moment venu. Il a mis pas

mal d'argent de côté et il continue à arrondir sa pelote en faisant du music-hall. Il a un gros pourcentage dans cette boîte et il possède plusieurs immeubles dans le coin. Il travaille toujours dur mais ce n'est pas le genre de travail à vous rendre aveugle ou à vous donner une hémorragie cérébrale. Il s'est retiré du ring pendant qu'il était encore en vie.

— Il financera sans doute un show à Broadway un de ces jours et reperdra tout, dit Bond. Si je prenais ma retraite aujourd'hui et que je me décide à aller cultiver les arbres fruitiers dans le Kent, je tomberais vraisemblablement sur le pire temps qu'on ait vu depuis l'année où la Tamise a gelé. Et je serais liquidé vite fait, bien fait. On ne peut pas tout prévoir.

— On peut essayer, dit Leiter. Mais je comprends ce que vous voulez dire. Il ne faut pas tomber dans la flamme pour échapper à la fumée. Ce n'est pas une si triste vie quand elle consiste à s'asseoir dans un bar confortable en buvant un bon whisky. Comment trouvez-vous ce coin de jungle ? (Il se pencha en avant.) Ecoutez un peu le couple qui est derrière nous. D'après ce que j'ai entendu, il sort tout droit du *Paradis des Noirs*.

Bond jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Dans le compartiment derrière eux se trouvait un jeune Noir de belle allure vêtu d'un coûteux costume fauve, aux épaules exagérément rembourrées. Il s'appuyait nonchalamment au mur, un pied posé sur le banc à côté de lui. Il se taillait les ongles de la main gauche à l'aide d'un petit couteau d'argent, laissant planer de temps à autre un regard excédé sur l'animation du bar. Sa tête s'appuyait à la cloison du box, juste derrière Bond, qui sentit une bouffée d'une luxueuse lotion à défriser les cheveux. Bond remarqua la raie tracée au rasoir, à travers la chevelure presque lisse que son voisin devait à une mère aimante qui lui avait passé un peigne chaud tous les soirs depuis sa plus tendre enfance. La cravate de soie noire unie et la chemise blanche étaient de bon goût.

En face, penchée vers lui avec un air d'inquiétude sur son joli visage, se tenait une ravissante petite Noire qui devait avoir un peu de sang blanc dans les veines. Des cheveux d'un noir de jais, aussi lisses qu'après la meilleure permanente du meilleur coiffeur, encadraient un doux visage en forme d'amande, aux

yeux obliques, sous des sourcils finement dessinés. Sur la peau bronzée, le rouge profond de ses lèvres sensuelles et entrouvertes était irrésistible. Tout ce que Bond pouvait voir de ses vêtements était le haut d'une robe du soir de satin noir qui moulait ses petits seins fermes. Elle portait une chaîne d'or massif autour du cou et un anneau d'or massif également à chacun de ses fins poignets.

Elle parlait avec anxiété et ne prêta pas la moindre attention au rapide regard de Bond.

— Ecoutez et voyez ce que vous pouvez saisir, dit Leiter. C'est du pur Harlem, un mélange du parler du Sud et d'accent de New York.

Bond prit le menu et se renfonça contre la cloison, en étudiant le menu spécial, avec poulet frit, à trois dollars soixante-quinze.

— 'Coute, chéri, disait la fille d'un ton enjôleur, comment ça se fait que t'as l'air si vanné ce soir ?

— Faut croire que j'me fatigue rien que de t'entendre, dit l'homme languissant. Pourquoi tu peux pas la boucler et me laisser m'amuser tranquille.

— Tu ne voudrais pas que je m'en aille, tout de même, chéri ?

— Fais comme tu voudras, beauté.

— Oh ! chéri, protesta la fille, fais pas le méchant avec moi. Moi je voulais te sortir ce soir. P't'être t'emmener au *Small Paradise*. Tu sais, Birdie Johnson, le patron, y m'a promis des bonnes places quand je voudrais.

Soudain la voix de l'homme se fit aiguë.

— Qu'est-ce qu'il est pour toi, ce Birdie Johnson, hein ? demanda-t-il d'un air soupçonneux. Qu'est-ce que tu trafiques au juste avec ce sale nègre minable ? Tu couches avec lui, peut-être bien. Faut que j'm'occupe de cette situation entre toi et Birdie Johnson. Peut-être que je vais me chercher une aut'fille. Y en a plus d'une qui m'tourne autour et qui serait trop contente. Comme j'te le dis. Va falloir que je m'occupe de c'te situation. (Il s'arrêta, menaçant.) Tu n'y couperas pas, conclut-il.

— Dis chéri, dit la fille angoissée, pourquoi tu fais toujours le méchant. J'ai rien fait pour ça moi, c'est vrai. J'croyais qu'ça t'amuserait d'aller au *Paradise*, au lieu de rester là à raconter

tes ennuis. Voyons, chéri, tu sais bien que j'en pince pas pour Birdie Johnson. Non, monsieur, parole. Il n'est rien pour moi. J'm'en fous complètement, que le diabl'me morde si j'mens. Il m'propose les meilleures places chez lui. Qu'est-ce que je fais ? J'dis allons-y pour avoir du bon temps, pas plus. Allez viens, chéri, sortons d'ici. T'es si chic que je voudrais que mes amis nous voient tous les deux ensemble.

— T'es pas mal non plus, chérie, dit l'homme radouci par l'hommage rendu à son élégance. C'est vrai, ça. Mais je te l'dis tout de suite, tu resteras à côté de moi et tu regarderas pas c'tte espèce de vieux cochon. Et j'te préviens, fit-il d'une voix chargée de menaces, si je te prends à faire de l'œil à ce salaud, je te flanke une dégelée dont ton joli petit cul se souviendra.

— M'dis pas ça, fit la fille tout excitée.

Bond entendit le pied de l'homme repousser son siège.

— Allez, viens, Baby, on y va !

Bond reposa le menu.

— Je crois avoir saisi l'essentiel, dit-il. Il semble qu'ils s'intéressent à peu près aux mêmes choses que tout le monde : le sexe, les distractions et essayer d'épater leurs voisins de palier. Grâce à Dieu, ils ne font pas de manières.

— Il y en a qui en font, fit Leiter. Tasses de thé, orchidées et bla-bla-bla. Les méthodistes sont leur secte la plus puissante. Harlem est bourré de préjugés sociaux, comme les autres grandes villes, mais avec toutes les nuances de couleur en plus. Venez, proposa-t-il. Sortons et allons manger quelque chose.

Ils vidèrent leur verre et Bond demanda l'addition.

— Ce soir, c'est moi qui régale, dit-il. J'ai à me débarrasser de pas mal d'argent. J'ai trois cents dollars pour la soirée.

— Ça me va, dit Leiter qui était au courant des mille dollars de Bond.

Comme le serveur ramassait la monnaie, Leiter dit brusquement :

— Savez-vous où on peut trouver M. Big, ce soir ?

Le garçon roula des yeux blancs. Il se pencha et essuya la table avec sa serviette.

— J'ai une femme et des gosses, patron, chuchota-t-il du coin des lèvres.

Il entassa les verres sur le plateau et retourna au bar.

— M. Big est entouré de la meilleure protection qui soit, dit Leiter : la peur.

Ils sortirent dans la 7^e Avenue. La pluie avait cessé, mais « Hawkins », le vent glacé du nord que les Noirs accueillent avec un respectueux « Hawkins est là », s'était levé, vidant les rues de leur foule habituelle. Leiter et Bond se retrouvèrent sur le trottoir au milieu de rares passants. Les regards qu'on leur jetait étaient pour la plupart méprisants ou franchement hostiles. Un ou deux hommes crachèrent dans le caniveau sur leur passage.

Bond reconnut la force de ce que Leiter lui avait dit. Ils étaient là en fraude. Ils étaient entrés sans autorisation et on ne voulait pas d'eux. Bond éprouvait le malaise qu'il avait si bien connu pendant la guerre, lorsqu'il avait travaillé derrière les lignes ennemis. Il se secoua.

— Allons chez *Ma Frazier*, un peu plus haut dans l'avenue, dit Leiter. C'est là qu'on mange le mieux à Harlem, si ça n'a pas changé.

Tout en marchant, Bond regardait les vitrines des magasins. Il fut frappé par le nombre de salons de coiffure et de soins de beauté. Tous vantaient différents traitements pour défriser les cheveux : « Apex Glossatina, à utiliser avec le peigne chaud », « Silky Strate. Ne laisse ni rougeurs ni brûlures », et faisaient la réclame pour des onguents qui blanchissent la peau. Tout de suite après, dans l'ordre venaient les magasins de chemiserie, les boutiques de vêtements avec d'extraordinaires chaussures pour hommes, en peau de serpent, des chemises parsemées de petits avions, des pantalons à la hussarde, des bretelles larges d'au moins deux doigts et des costumes zazous dans lesquels on ne devait pas passer inaperçu.

Toutes les librairies regorgeaient de littérature éducative — « comment apprendre ceci », « comment faire cela » — et de revues de bandes dessinées. Il y avait plusieurs boutiques spécialisées dans les porte-bonheur et les ouvrages de sciences occultes. *Les Sept Clés du Pouvoir*, « le livre le plus étrange qui ait jamais été écrit. Dans ses principaux chapitres vous apprendrez à : chasser et faire disparaître votre mauvaise

humeur, chanter vos désirs dans la Langue du Silence, jeter un sort sur qui que ce soit, où que ce soit, vous faire aimer de qui vous voudrez ».

Parmi les charmes, il y avait quelques spécialités prometteuses : « La racine de High John, le Conquérant », « L'huile qui fait venir l'argent », « La poudre en sachets. Un mélange qui vous mettra de bonne humeur », « L'encens, détruit les mauvais sorts », « La main de la Chance et des Charmes. Protège contre le Mal. Confond et met les Ennemis en déroute ».

Bond se disait qu'il n'était pas étonnant que M. Big trouve dans le vaudouisme une arme aussi puissante sur des esprits qu'une plume de poulet blanche ou des bâtons croisés sur la route terrorisaient. Et cela au beau milieu de la scintillante capitale du monde occidental.

— Je suis content que nous soyons venus, dit Bond. Je commence à comprendre M. Big. C'est impossible à imaginer dans un pays comme l'Angleterre. Nous avons aussi un tas de superstitions là-bas, surtout chez les Celtes. Mais ici on entend presque battre les tambours.

— Je ne serais pas fâché d'être dans mon lit, grogna Leiter. Mais nous avons besoin de prendre la mesure de ce type pour l'avoir, un de ces jours.

Ma Frazier contrastait agréablement avec les rues si peu hospitalières. Ils firent un dîner succulent de palourdes et poulet frit Maryland, accompagné de bacon et de maïs.

— Nous ne pouvons pas faire autrement, dit Leiter ; c'est le plat national.

Il faisait bon et le restaurant était accueillant. Le garçon avait l'air content de les voir et leur montra différentes célébrités. Mais quand Leiter risqua une question sur M. Big, le garçon fit semblant de ne pas entendre. Et il se garda bien de revenir près d'eux avant l'addition. Leiter répéta sa question.

— Désolé, m'sieur, dit le serveur d'une voix brève. J'me rappelle personne de ce nom-là.

Quand ils quittèrent le restaurant il était dix heures et demie et l'avenue était presque déserte. Ils prirent un taxi jusqu'au

dancing du *Savoy* et commandèrent un whisky-soda en regardant les danseurs.

— La plupart des danses modernes ont été inventées ici, dit Leiter. C'est formidable. Le Lindy Hop, le Truckin', le Susie Q, le Shag sont nés sur cette piste. Toutes les grandes formations américaines que vous avez pu entendre ont joué ici : Duke Ellington, Louis Armstrong, Cab Calloway, Noble Sissle, Fletcher Henderson. C'est La Mecque du jazz.

Ils avaient une table tout contre la balustrade, non loin de la vaste piste. Bond était sous le charme. Il trouvait beaucoup de filles très belles. La musique le faisait vibrer au point qu'il en oubliait presque pourquoi il était venu.

— Ça vous prend aux tripes, non ? dit enfin Leiter. Je pourrais rester là toute la nuit, mais il vaut mieux partir. Nous n'irons pas voir le spectacle de *Small Paradise*. Cela ressemble beaucoup à ça mais sans tout à fait la même classe. Je crois que je vous emmènerai plutôt au *Yeah Man*, dans la 7^e Avenue. Après, il faudra aller dans une des boîtes de M. Big. L'ennui c'est qu'elles n'ouvrent jamais avant minuit. J'irai aux toilettes pendant que vous demanderez l'addition. Je vais tâcher de savoir où nous avons une chance de trouver notre homme ce soir. J'aimerais autant que nous ne soyons pas obligés de faire toutes ses boîtes les unes après les autres...

Bond paya et retrouva Leiter en bas dans le hall étroit. Ils sortirent ensemble, à la recherche d'un taxi.

— Ça m'a coûté dix billets, dit Leiter, mais on m'a dit qu'il serait au *Boneyard*. C'est une petite boîte dans Lenox Avenue, pas loin de son quartier général. Le strip-tease le plus sexy de la ville avec une fille qui s'appelle G. G. Sumatra. Nous prendrons un verre au *Yeah Man*, rien que pour le plaisir d'entendre le pianiste, et nous partirons vers minuit et demi.

Le standard téléphonique, à quelques blocs de là, était presque calme. Les deux hommes avaient été signalés chez Sugar Ray, puis chez *Ma Frazier* et au *Savoy*. Minuit les vit entrer au *Yeah Man*. A minuit et demi retentit le dernier appel et le standard redevint silencieux.

M. Big parla dans le téléphone intérieur. D'abord au maître d'hôtel :

— Deux hommes blancs vont entrer dans cinq minutes. Donnez-leur la table Z.

— Oui, monsieur Patron, dit le maître d'hôtel.

Il traversa la piste de danse et se hâta vers une table complètement à droite et cachée de la salle par un large pilier. Elle était à côté de l'entrée du service mais on voyait très bien la piste et l'orchestre qui étaient en face.

La table était présentement occupée par quatre personnes, deux hommes et deux femmes.

— Désolé, mes amis, dit le maître d'hôtel. Il y a eu une petite erreur. Cette table est réservée. Des journalistes de la ville.

Un des hommes commença à discuter.

— Allez en route, mon pote, dit le maître d'hôtel d'un ton sans appel. Lofty, conduis ces messieurs-dames à la table F. Les consommations sont pour la maison. Sam (il fit signe à un autre garçon), débarrasse la table. Deux couverts.

Le petit groupe céda la place docilement, rasséréné par la certitude d'avoir bu au compte de l'établissement. Le maître d'hôtel plaça un carton « Réservé » sur la table Z et la surveilla de son poste, un haut bureau près de l'entrée.

Pendant ce temps, M. Big avait appelé deux autres personnes par le téléphone intérieur... Le premier appel était destiné au présentateur du spectacle.

— Vous éteindrez toutes les lumières après le numéro de G. G.

— Bien, monsieur Patron, dit l'intéressé avec empressement.

Le second appel parvint à quatre hommes qui jouaient au craps au sous-sol. Ce fut un coup de téléphone long et très détaillé.

6

La table Z

A une heure moins le quart Bond et Leiter avaient réglé la course de leur taxi et franchissaient la porte surmontée d'une enseigne de néon vert et violet où on lisait *Boneyard*.

Le rythme sourd et l'odeur de sueur âcre les cueillirent dès qu'ils eurent franchi les lourdes tentures, après la porte à tambour. Les yeux des demoiselles du vestiaire brillaient, engageants.

— Avez-vous réservé une table, monsieur ? s'enquit le maître d'hôtel.

— Non, dit Leiter, mais cela nous est égal de nous mettre au bar.

Le maître d'hôtel consulta son plan de salle. Il semblait hésiter. Il finit par poser la pointe de son crayon à une extrémité du plan.

— Il y a des personnes qui ne sont pas arrivées. Je ne veux pas garder leur table toute la nuit. Par ici, messieurs, s'il vous plaît.

Il les guida à travers la petite piste de danse surpeuplée. Il tira une des deux chaises et enleva l'étiquette « Réservé ».

— Sam, fit-il à un serveur, voyez la commande de ces messieurs.

Ils demandèrent des whiskies-soda et des sandwiches au poulet.

Bond renifla.

— Marihuana, laissa-t-il tomber.

— La majorité des fans du jazz fume, expliqua Leiter. Mais ce n'est pas toléré dans la plupart des endroits.

Bond regarda autour de lui. La musique avait cessé. Le quartet, clarinette, contrebasse, guitare électrique et batterie, se

retirait dans le coin opposé. Une douzaine de couples qui dansaient regagnèrent leur table et la lumière rouge sang s'éteignit. Elle fut remplacée par des minces rayons tombant du plafond qui éclairèrent des boules de verre suspendues de place en place au mur. Les boules, plus grosses que des ballons de football, étaient de différentes couleurs, dorées, bleues, vertes, violettes, rouges. Quand les rayons lumineux les frappaient, elles chatoyaient comme des soleils. Les murs vernis de noir réfléchissaient leur éclat, tout comme la sueur sur le visage d'ébène des hommes. Parfois un homme assis entre deux lumières avait les joues de couleur différentes, l'une verte et l'autre rouge. L'éclairage ne permettait pas de distinguer les traits des gens, à moins d'être très près. Certaines lumières faisaient tourner au noir le rouge à lèvres des femmes, d'autres auréolaient tout leur visage d'un chaud éclat sur une face et donnaient à l'autre profil la pâleur des noyés.

Toute la scène baignait dans une lumière macabre et blafarde, et évoquait un cimetière au clair de lune, dans une ville en feu, peint par le Greco dans un mauvais jour.

La salle n'était pas grande. Elle pouvait avoir vingt mètres de large. Il y avait près de cinquante tables et les clients étaient tassés comme des olives noires dans un bocal. Il faisait chaud et l'air était lourd de fumée, de sueur et du parfum animal de deux cents corps noirs. Le bruit était énorme. C'était le babil et les cris de Noirs s'amusant sans contrainte, ponctués d'éclats de voix aigus, de rires et de gloussements et on s'interpellait à voix haute d'un bout à l'autre de la salle.

- Doux Jésus, regarde qui je vois ?
 - Alors, baby, où c'est que tu te cachais ?
 - Bon Dieu, c'est Pinkus. Hé, Pinkus !
 - Viens donc ici...
 - Laisse donc... Laisse... Je te raconterai... (un bruit de claqué).
 - Où est G. G. ? Eh ! arrive G. G... A toi !
- De temps à autre, un homme ou une femme jaillissait sur la piste et commençait une danse échevelée. Les amis frappaient dans leurs mains, marquant le rythme. On chahutait et on sifflait dans tous les coins. Si c'était une fille on criait :

- Un strip... un strip... un strip...
- Chauffe, baby, chauffe !
- Allez balance ! Vas-y !

L'animateur s'avançait, vidait les danseurs au milieu des grognements et des cris ironiques.

La sueur commençait à perler au front de Bond. Leiter se pencha, les mains en porte-voix :

— Trois sorties. Devant. Le service, derrière nous. Et derrière l'orchestre.

Bond inclina la tête. A cet instant précis cela lui paraissait sans importance. Pour Leiter rien n'était nouveau, mais pour Bond c'était un concentré de la matière brute sur laquelle travaillait M. Big, la glaise qu'il pétrissait. Peu à peu les dossiers qu'il avait lus à Londres et à New York avaient pris corps et chair au cours de la soirée. Si elle devait finir maintenant sans qu'il leur soit donné d'approcher M. Big lui-même, Bond avait le sentiment qu'il saurait malgré cela presque tout de l'affaire. Il but une longue gorgée de whisky. Des applaudissements éclatèrent : l'animateur venait de s'avancer sur la piste de danse. C'était un grand Noir en habit impeccable, portant œillet rouge à la boutonnière. Immobile il leva les mains. Un unique projecteur blanc s'alluma sur lui. Le reste de la salle était dans l'obscurité.

Le silence se fit.

— Mes amis, annonça le présentateur en découvrant largement ses dents en or, nous y voici !

Un murmure d'excitation parcourut la salle. Alors il se tourna vers la gauche de la piste, à l'opposé de Leiter et de Bond. Il leva la main droite. Un nouveau projecteur s'alluma.

— Voici Jungles Japhet et ses rythmes !

Applaudissements, hurlements, sifflets.

Quatre Noirs grimaçants en chemises rouges et étroits pantalons blancs apparaissent, chevauchant quatre tambours de différentes tailles, recouverts de peau brute.

Les Noirs étaient tous très maigres. Celui qui était assis à califourchon sur la basse se dressa et agita ses deux mains serrées vers les spectateurs.

— Ce sont des batteurs vaudous d'Haïti, murmura Leiter.

Le silence s'était fait. Avec la pointe de leurs doigts les musiciens commencèrent à rythmer une rumba lente, douce, envoûtante.

— Et maintenant mes amis, annonça le présentateur, voici G. G... SUMATRA !

Ce dernier mot fut un véritable cri. Il donna le signal des applaudissements. Dans la salle c'était de la frénésie. On applaudissait à tout rompre. La porte qui était derrière les tambours s'ouvrit brusquement et deux énormes Noirs tout nus à part un pagne doré surgirent, tenant à bout de bras une minuscule silhouette entièrement dissimulée sous des plumes d'autruche noires et portant un domino noir sur les yeux.

Ils la déposèrent au milieu de la scène. Ils s'inclinèrent jusqu'à ce que leurs fronts touchent le sol. Alors elle avança de deux pas. Les projecteurs abandonnèrent les Noirs qui se fondirent dans l'ombre.

Le présentateur avait disparu. A part le roulement doux des tambours le silence était total.

La fille porta la main à sa gorge et dégraça lentement le manteau de plumes noires qui l'enveloppait. Il tomba et se déploya comme un immense éventail. Elle le fit onduler lentement derrière elle, jusqu'à ce qu'il se dresse comme la roue d'un paon. Elle était nue, sauf un minuscule triangle de dentelle noire, une étoile de sequin noir sur chaque sein et le mince domino noir qui lui cachait les yeux. Son corps était fin, dur, bronzé, magnifique. Il était légèrement huilé et luisait sous la lumière blanche.

L'auditoire était muet. Les tambours se mirent à battre plus vite. La basse vibrait lentement, comme un pouls humain.

L'estomac nu de la fille se mit tout doucement à tourner en suivant le rythme. Elle fit danser les plumes noires derrière elle et ses hanches marquèrent la cadence. Le haut de son corps était parfaitement immobile. Les plumes tourbillonnaient encore. Ses pieds et ses épaules bougeaient. Les tambours battirent plus fort. Chaque partie de son corps semblait vibrer à un tempo différent. Ses lèvres étaient entrouvertes sur des dents blanches. Ses narines se mirent à palpiter. Sous le masque, ses

yeux étincelaient. Elle avait un visage de petit pékinois sensuel. « Chienne »⁶ était le seul mot qui vînt à l'esprit de Bond.

Les tambours battaient de plus en plus vite, les rythmes s'entrelaçaient. La fille jeta ses plumes noires sur le sol et leva les bras au-dessus de sa tête. Son corps tout entier commença à frissonner. Le ventre tournait de plus en plus rapidement. Elle écarta les jambes et ses hanches se mirent à décrire des cercles qui allaien s'élargissant. Tout à coup, elle arracha l'étoile qui voilait la pointe de son sein droit et la jeta dans la salle. Les spectateurs grondèrent mais le silence revint. Elle enleva la seconde étoile. De nouveau l'assistance gronda puis se tut. Les tambours se déchaînaient. Les batteurs ruissaient de sueur. Leurs yeux roulaient, ailleurs, ils avaient la tête légèrement penchée comme s'ils écoutaient on ne sait quoi. Ils regardaient à peine la fille. Les spectateurs haletaient doucement. Leurs yeux roulaient et leur sortaient de la tête.

La fille était couverte de sueur. Ses seins et son estomac luisaient. Elle était parcourue de longs frissons. Sa bouche s'ouvrit dans un cri rauque. Ses mains labourèrent ses flancs et brusquement elle arracha le triangle de dentelle. Elle le lança dans la salle. Elle n'avait plus maintenant qu'un simple lien noir en forme de G. Les tambours battaient follement, à un rythme sexuel. A nouveau elle poussa un faible cri et elle étendit ses bras devant elle comme un balancier et courba son corps vers le sol. De plus en plus bas. De plus en plus vite. Elle se redressait, plongeait, recommençait. Bond entendait la salle haleter sourdement. Il sentait ses propres mains qui agrippaient la nappe. Sa bouche était sèche.

Les spectateurs hurlaient :

- Vas-y ! G. G... Enlève ça, baby... A poil...
- Allez... balance, G. G...

Elle tomba à genoux et tandis que la musique mourait lentement, elle était secouée des derniers sursauts puis s'effondrait. Les tambours n'étaient plus qu'un souffle. La salle grondait de désir. Des obscénités partaient de tous les coins.

⁶En français dans le texte.

Le présentateur parut sur la scène. Un projecteur s'alluma sur lui.

— O.K., les amis, O. K...

La sueur lui coulait le long du menton. Il étendit les bras en signe de soumission.

— G. G. est d'accord, les gars. Elle accepte...

Un hurlement de plaisir jaillit de l'assistance. Elle allait être vraiment nue devant eux.

— Enlève, G. G., enlève... Fais voir poupée, dis fais voir...

Les tambours reprirent leur battement lourd.

— Seulement, mes amis, s'époumona l'animateur, elle ne le fera que dans le NOIR !

Il y eut un grondement déçu et toute la salle fut plongée dans l'obscurité.

Ce doit être un gag maison, se dit Bond.

Soudain tous ses sens furent en alerte. Le grondement de la foule s'estompait rapidement. En même temps il sentait de l'air froid qui fouettait son visage. Il avait l'impression de sombrer.

— Hé ! hurla Leiter.

Sa voix était toute proche mais elle sonnait creux.

Bon Dieu ! pensa Bond.

Quelque chose se rabattit au-dessus de sa tête. Il tâta de la main derrière lui. Il sentit un mur mobile à quelque trente centimètres de son dos.

— Lumières ! dit une voix paisible.

Au même instant ses deux bras furent immobilisés et on le rejeta en arrière sur sa chaise.

En face de lui, toujours à table, était assis Leiter, un immense Noir cramponné à ses coudes. Ils étaient dans une petite cellule carrée. A gauche et à droite, se trouvaient deux autres Noirs en civil, revolver à la main.

On entendit le siffllement aigu d'un ascenseur hydraulique de garage et la table toucha le sol en douceur. Bond leva la tête. Il aperçut le joint d'une large trappe au-dessus d'eux. Aucun son ne passait à travers.

Un des Noirs eut un sourire en forme de grimace.

— Alors, les gars, vous avez aimé la petite promenade ?

Leiter lâcha un gros mot percutant. Un seul. Bond détendit ses muscles, attendant la suite.

— Lequel c'est l'Angliche ? demanda le Noir qui avait parlé.

C'était lui qui avait l'air de commander. Le revolver qu'il braquait négligemment en direction du cœur de Bond était assez étonnant. Il était incrusté de perles fines et son long canon octogonal était artistement ciselé.

— Ça doit être celui-là, je crois, dit le Noir qui tenait Bond. Il a la marque sur la joue.

Il lui serrait les bras d'une poigne de fer et Bond avait l'impression d'être maintenu par deux tourniquets au-dessus des coudes. Ses mains commençaient à s'engourdir.

L'homme au revolver fantaisie s'approcha du coin de la table. Il pointa le museau de son arme droit dans l'estomac de Bond et leva le cran de sûreté.

— A cette distance vous ne devriez pas me manquer... dit Bond.

— La ferme ! fit le Noir.

De la main gauche il tâta ses vêtements en expert : jambes, flancs, cuisses, dos. Il saisit le pistolet de Bond et le tendit à son camarade.

— Donne ça au Patron, Ti-Hi, dit-il. Emmène l'Angliche là-haut et ne le perds pas de l'œil. L'autre reste là avec moi.

— D'accord ! dit l'homme nommé Ti-Hi, un Noir bedonnant qui portait une chemise chocolat et d'étroits pantalons lavande.

Il fit signe à Bond de se lever. Celui-ci avait un pied calé autour d'un des pieds de la table. Il tira à lui d'un coup sec. Il y eut un bruit de verre brisé et d'argenterie bousculée. Au même moment Leiter donna un coup de pied pour renverser sa chaise et se débarrasser de son gardien. Son talon heurta le tibia de l'homme avec un craquement du meilleur augure. Bond l'imita mais manqua son coup. Il y eut un moment de flottement mais aucun des deux gardiens ne relâcha sa prise. Celui de Leiter le souleva de sa chaise aussi facilement que si ça avait été un enfant, le posa en face du mur et le projeta contre la paroi. Le nez de Leiter faillit éclater. Le gardien le fit retourner. Le sang coulait le long de sa bouche. Les deux revolvers étaient toujours pointés sur eux. Leur effort avait été vain mais pendant une

fraction de seconde ils avaient repris l'initiative et effacé l'humiliation de la capture.

— Perds pas ton temps et ton souffle, dit le Noir qui avait donné des ordres, et emmène Plum-pudding. M. Big attend.

Il se tourna vers Leiter :

— Tu peux dire au revoir à ton copain, fit-il. Y a pas beaucoup de chances que vous vous revoyiez un jour.

Bond sourit à Leiter :

— Heureusement, dit-il, que nous avons rendez-vous avec la police ici à deux heures. Je vous reverrai tout à l'heure quand on aura arrêté tous ces messieurs.

Leiter lui rendit son sourire. Ses dents étaient rouges de sang.

— Le commissaire Monahan va être drôlement content de sa prise. A tout à l'heure.

— Foutaises ! dit le Noir avec conviction. Allez, on y va !

Le gardien de Bond le poussa avec son arme contre une partie du mur. Celui-ci s'ouvrit en pivotant, révélant un long couloir nu. L'homme nommé Ti-Hi passa devant eux, montrant le chemin.

Lentement la porte se referma sur eux.

7

Monsieur Big

Leurs pas sonnaient dans le couloir dallé. Au bout se trouvait une porte. Ils la franchirent et pénétrèrent dans un second couloir qui n'était éclairé que par quelques rares ampoules nues. Une autre porte encore et ils se trouvèrent dans un vaste entrepôt. Caisses et ballots s'y entassaient, soigneusement rangés. Il y avait des ponts roulants pour grues à chariot. D'après les inscriptions sur les caisses, ce devait être un entrepôt à alcool. Ils suivirent un passage jusqu'à une porte de fer. L'homme nommé Ti-Hi sonna. Le silence était complet. Bond calcula qu'ils devaient être maintenant au moins à un bloc de maisons du night-club.

Il y eut un bruit de verrous et la porte s'ouvrit. Un Noir en habit de soirée, revolver au poing, s'écarta pour les laisser entrer.

— Tu peux y aller, Ti-Hi, dit l'homme en tenue de soirée.

Ti-Hi frappa à la porte en face, l'ouvrit et fit passer son prisonnier.

Dans un fauteuil à haut dossier, derrière un bureau de prix, M. Big, assis, les regardait tranquillement.

— Bonjour, monsieur James Bond, dit la voix douce et profonde. Asseyez-vous.

Le gardien de Bond lui fit traverser un épais tapis jusqu'à un fauteuil de cuir et de tubes métalliques. Il lâcha les bras de Bond qui s'assit et fit face à M. Big, de l'autre côté du bureau.

Il était très soulagé d'être débarrassé des deux mains qui l'avaient serré comme un étau. Ses avant-bras étaient tout engourdis. Il les laissa pendre, de chaque côté du fauteuil, en bénissant la douleur sourde qu'il ressentait, tandis que le sang se remettait à circuler.

Sa grosse tête appuyée au dossier de la chaise, M. Big considérait Bond sans rien dire.

Tout de suite Bond se rendit compte que les photographies ne lui avaient rien restitué de cet homme, rien de la force et de l'intelligence qui semblaient émaner de lui, rien de la dimension des traits.

Sa tête évoquait irrésistiblement un ballon de football. Elle était deux fois plus grosse que la moyenne et presque parfaitement ronde. La peau était d'un gris-noir terreux ; tendue et luisante comme le visage d'un noyé d'une semaine. Le crâne était chauve, excepté quelques duvets gris-brun au-dessus des oreilles. Il n'avait ni cils ni sourcils et les yeux étaient extraordinairement écartés, si bien qu'on ne pouvait pas les fixer tous les deux en même temps. Leur expression était ferme et pénétrante. Quand ils s'arrêtaient sur quelque chose, ils semblaient le dévorer, l'envelopper tout entier. Les yeux étaient légèrement saillants, avec des iris dorés et des pupilles noires largement dilatées. C'étaient les yeux d'un animal plutôt que d'un homme, et ils lançaient des flammes. Le nez était large sans être spécialement négroïde.

Les narines n'étaient pas épatées. Les lèvres à peine retroussées mais épaisses et sombres ne s'ouvraient que lorsque l'homme parlait. Alors elles s'ouvraient largement révélant les dents et les gencives rose pâle.

Il y avait peu de rides et de plis sur le visage, seulement deux profonds sillons au-dessus du nez, signe de concentration. Le front était bombé et bosselait avant de se confondre avec le crâne lisse et poli.

Paradoxalement, il n'y avait rien de disproportionné dans cette tête monstrueuse. Elle reposait sur un cou large et court soutenu par des épaules de géant. Bond savait d'après le dossier que l'homme mesurait 1,98 m et pesait 130 kilos, presque tout en muscles. Il faisait peur, il terrifiait même et Bond comprenait sans peine qu'un monstre aussi effrayant ait voulu dès l'enfance se venger du destin et du monde qui le haïssait parce qu'il lui faisait peur.

M. Big était en smoking. Les diamants qui étincelaient à sa chemise et à ses manchettes révélaient une vanité certaine. Ses

énormes mains plates reposaient, à demi courbées sur la table devant lui. Il n'y avait pas de mégots dans le cendrier et aucune odeur particulière dans la pièce. Aucun objet sur le bureau à part un grand inter téléphonique avec près de vingt boutons et, insolite, une petite cravache à manche d'ivoire terminée par une longue et fine lanière blanche.

M. Big observait Bond avec une silencieuse et profonde concentration. Après lui avoir rendu la politesse, Bond examina la pièce où ils se trouvaient.

Elle était pleine de livres, spacieuse, reposante et calme comme la bibliothèque d'un milliardaire. Il y avait une seule haute fenêtre au-dessus de la tête de M. Big. Le reste des murs était couvert de rayonnages. Bond se retourna sur sa chaise : des livres, encore des livres. On ne voyait de portes nulle part, mais elles pouvaient aisément être dissimulées dans les bibliothèques. Les deux Noirs qui l'avaient conduit se tenaient contre le mur derrière lui, d'un air plutôt gêné. Ils roulaient des yeux blancs. Ils ne regardaient pas M. Big mais une curieuse effigie sur une table bien en évidence, à droite et un peu en retrait de M. Big.

Malgré ses faibles connaissances vaudoues, Bond la reconnut immédiatement, d'après la description de Leigh Fermor.

Une croix de bois blanc d'un mètre cinquante se dressait sur un piédestal blanc aussi. Les bras de la croix étaient cachés par les manches d'une redingote noire et poussiéreuse dont les pans tombaient presque jusqu'au sol. Au-dessus de l'encolure bâillait un vieux chapeau mou, la coiffe percée par la barre verticale de la croix. Quelques centimètres plus bas, sur la barre transversale même, reposait un col de clercyman raide d'amidon.

Au pied du socle, sur la table était placée une vieille paire de gants jaune citron. Une canne de jonc noir à pommeau d'or dont le bout reposait sur les gants, se dressait contre l'épaule gauche de l'effigie. Sur la table, il y avait aussi un vieux chapeau haut de forme noir.

L'épouvantail du mal qui dominait toute la pièce, le Dieu des Cimetières, le Chef de la Légion des Morts, c'était Baron Samedi. Même pour Bond il semblait lourd de menaces.

Il reporta son regard sur le visage gris terne qui lui faisait face.

M. Big ouvrit la bouche :

— J'ai besoin de toi, Ti-Hi.

Ses yeux se déplacèrent et il ajouta :

— Tu peux aller, Miami.

— Oui, monsieur Patron, dirent les deux hommes en chœur.

Bond entendit une porte s'ouvrir et se refermer, puis le silence retomba. Au début, les yeux de M. Big avaient fixé Bond avec acuité. Ils l'avaient examiné minutieusement. A présent, Bond remarqua que bien qu'ils fussent toujours sur lui, les yeux étaient devenus légèrement vitreux. Ils regardaient Bond sans le voir et il avait l'impression que le cerveau était occupé ailleurs.

Bond était décidé à ne pas se laisser désarçonner. Il sentait de nouveau ses mains et remua pour prendre ses cigarettes et son briquet.

M. Big ouvrit la bouche :

— Vous pouvez fumer, monsieur Bond. Au cas où vous auriez d'autres intentions, donnez-vous la peine de vous pencher et d'examiner le trou de la serrure du tiroir de ce bureau, qui est juste en face de votre fauteuil. Je suis à vous dans un instant.

Bond se pencha. Pour un trou de serrure, c'était un beau trou de serrure. Il ne devait pas avoir loin de 4,5 cm de diamètre. Une commande au pied sous le bureau devait déclencher le feu, probablement. Cet homme avait plus d'un tour dans son sac. Puéril, soit, mais à ne pas sous-estimer. Jusqu'à présent tous ses tours — la bombe, la table qui disparaît — avaient réussi sans bavure. Ce n'était pas seulement des hochets creux, destinés à impressionner l'adversaire. Une fois de plus, ce revolver n'avait rien d'absurde. Un peu alambiqué comme idée, certes, mais techniquement on ne peut plus valable.

Il alluma une cigarette et avala goulûment la fumée. Il n'était pas spécialement inquiet et ne voulait pas croire qu'il puisse lui arriver malheur. Il aurait été maladroit de le faire disparaître deux jours après son arrivée d'Angleterre, à moins d'imaginer un accident tout à fait convaincant. En outre, il faudrait se débarrasser de Leiter en même temps. Ce serait beaucoup à la fois pour leurs deux services et M. Big ne devait pas l'ignorer.

Cependant il ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour Leiter, aux mains de ces tueurs noirs.

Les lèvres de M. Big se retroussèrent.

— Il y a bien des années, monsieur Bond, que je n'avais pas vu un membre des Services Secrets. Depuis la guerre, en fait. Votre Service a fait un travail remarquable, pendant la guerre. Vous avez quelques garçons capables. Mes amis m'ont appris que vous étiez vous-même extrêmement apprécié dans votre partie. Vous portez un numéro 00, je crois... 007, si mes souvenirs sont exacts. Ce matricule signifie, m'a-t-on dit, que vous avez dû tuer au moins un homme au cours de vos missions. Il ne doit pas y avoir beaucoup de 00 dans un service qui, si je ne m'abuse, ne glorifie pas l'assassinat. Vous avez été envoyé ici pour tuer qui, au juste, monsieur Bond ? Ce ne serait pas moi, par hasard ?

La voix était douce et même sans expression. On y percevait un léger mélange d'accent américain et français mais les expressions étaient de l'anglais le plus pur, un anglais presque pédant, sans la moindre trace d'argot.

Bond continuait à se taire. Il supposait que c'était Moscou qui avait si bien renseigné M. Big sur lui.

— Il est indispensable que vous répondiez, monsieur Bond. Le destin de votre ami et le vôtre en dépendent. J'ai confiance dans mes sources d'informations. J'en sais beaucoup plus que je n'en ai dit et je verrai immédiatement si vous mentez.

De cela Bond était sûr. Il se rangea à une version des faits plausibles, qui collait avec ce que savait M. Big :

— Il y a des pièces d'or anglaises qui circulent actuellement en Amérique. Des Nobles à la Rose d'Edouard IV, pour être précis. Certaines ont été négociées à Harlem. Le ministère des Finances américain nous a demandé du renfort, puisque les pièces proviennent d'une source britannique. Je suis venu à Harlem pour voir par moi-même ce qu'il en était, accompagné d'un représentant du Trésor américain. En passant, j'espère qu'il est maintenant sain et sauf et qu'on l'a ramené à son hôtel.

— M. Leiter appartient à la C.I.A. et non au Trésor, dit M. Big sans émotion. Sa situation en ce moment même est extrêmement précaire, dirons-nous...

Il s'arrêta et sembla réfléchir. Il regardait derrière Bond :

— Ti-Hi ! appela-t-il.

— Oui, monsieur Patron ?

— Attache M. Bond à sa chaise.

Bond se dressa à demi sur ses pieds.

— Ne bougez pas, monsieur Bond, dit la voix avec douceur.

Vous avez une infime chance de survie si vous restez où vous êtes.

Bond regarda M. Big et plongea dans les yeux dorés et impassibles.

Il se rassit. On lui passa une corde épaisse autour du corps et il fut ligoté étroitement. Deux courtes cordelettes lui liaient les poignets, qui furent eux-mêmes attachés aux bras métalliques du fauteuil. On fit de même pour ses chevilles. Il pouvait se jeter lui et son fauteuil sur le sol, mais, à part cela, il était entièrement impuissant.

M. Big appuya sur l'un des boutons de l'interphone :

— Envoyez-moi Mlle Solitaire, dit-il.

Le silence régnait dans la pièce. Soudain une partie de la bibliothèque à droite du bureau s'ouvrit.

Une des plus belles femmes que Bond ait jamais vues entra lentement et referma la porte derrière elle. Elle resta là, debout, regardant Bond, l'examinant scrupuleusement de la tête aux pieds. Quand cette inspection fut terminée elle se tourna vers M. Big.

— Oui ? demanda-t-elle sans expression.

M. Big n'avait pas bougé la tête. Il s'adressa à Bond.

— Voici une femme extraordinaire, monsieur Bond, dit-il de la même voix douce. Je vais l'épouser car elle est unique. Je l'ai rencontrée dans un cabaret à Haïti, d'où elle est originaire. Elle y faisait un numéro de télépathie que je n'ai pas pu comprendre. Quand j'y resonge, je ne comprends toujours pas. En fait il n'y a rien à comprendre. C'était de la télépathie.

M. Big s'arrêta un instant, puis reprit :

— Je vous dis ceci pour vous mettre en garde. Elle est mon Grand Inquisiteur. La torture est absurde et ne mène à rien. Les gens disent n'importe quoi pour arrêter la douleur. Avec cette jeune fille, il n'est pas nécessaire de recourir à des méthodes

aussi inélégantes. Elle est capable de deviner qui dit vrai. C'est pourquoi elle sera ma femme. Elle est trop précieuse pour demeurer en liberté et, ajouta-t-il d'une voix suave, il sera intéressant de voir les enfants que nous aurons ensemble.

M. Big se tourna vers elle et la considéra d'un œil impassible.

— Pour l'instant, elle est un peu difficile. Elle ne doit avoir aucun commerce avec les hommes. C'est pourquoi à Haïti on la nommait « Solitaire ». Prenez une chaise, dit-il doucement, et dites-moi si cet homme ment. Attention, restez hors du champ du revolver.

La jeune fille ne dit rien mais prit une chaise semblable à celle de Bond, et l'approcha. Elle s'assit si près de lui qu'elle touchait presque son genou droit. Elle le regardait dans les yeux.

Son visage était pâle, de la pâleur des familles blanches qui ont vécu longtemps sous les tropiques. Mais il ne montrait aucune trace de l'affadissement que les tropiques provoquent généralement à la longue. Les yeux étaient bleus, clairs et dédaigneux. Mais on y lisait une nuance d'humour et Bond se rendit soudain compte que ces yeux avaient un message pour lui. Cela ne dura qu'une fraction de seconde et du regard il répondit aussitôt. Les cheveux de la jeune fille étaient d'un noir bleuté et tombaient lourdement sur ses épaules. Elle avait les pommettes hautes et une bouche large et sensuelle, un peu cruelle. La ligne de sa mâchoire était délicate et bien dessinée. Elle indiquait de la décision et une volonté de fer, que confirmait le nez droit et fin. La beauté de ce visage résidait en partie dans son absence de compromission. C'était un visage né pour commander, le visage de la fille d'un planteur français qui avait jadis possédé des esclaves.

Elle était vêtue d'une robe du soir de lourde soie blanc mat, de ligne très classique. Un drapé à la grecque révélait sa gorge superbe. Elle portait des boucles d'oreilles de diamant et un fin bracelet de diamant au poignet gauche. Elle n'avait aucune bague. Ses ongles étaient courts et non vernis.

La jeune fille observait les yeux de Bond posés sur elle. Nonchalamment elle serra les avant-bras contre elle révélant ainsi une poitrine des plus prometteuses.

Il n'y avait pas à se tromper à ce message et, en réponse, la chaleur monta au visage las et froid de Bond. M. Big non plus ne s'y trompa pas. Il prit le petit fouet à manche d'ivoire qui était sur le bureau et la cingla. La lanière siffla dans l'air et mordit cruellement les épaules de la jeune fille.

Bond accusa le coup encore plus qu'elle ne le fit. Pendant un instant les yeux de Solitaire flamboyèrent, puis ils redevinrent inexpressifs.

— Redressez-vous, dit M. Big doucement. Vous vous oubliez.

Elle obéit lentement. Elle avait un jeu de cartes à la main et se mit à les battre. Puis, par bravade peut-être, elle envoya à Bond un autre message, un message complice, et même plus que complice.

Entre ses doigts elle montra le valet de cœur, puis la dame de pique. Elle sépara les deux moitiés du paquet, pour que les deux cartes soient face à face. Alors elle rassembla le paquet, et les deux cartes se trouvèrent l'une contre l'autre. Ensuite elle les battit à nouveau.

A aucun moment de cette démonstration muette elle ne leva les yeux sur Bond, et d'ailleurs ce fut fait en quelques fractions de seconde. Mais Bond sentit son pouls s'accélérer et l'excitation l'envahir. Il avait une amie dans le camp ennemi.

— Etes-vous prête, Solitaire ? demanda M. Big.

— Oui, les cartes sont prêtes, dit la jeune fille d'une voix basse et fraîche.

— Monsieur Bond, voulez-vous regarder cette jeune fille dans les yeux et répéter la raison de votre présence ici, telle que vous venez de me la donner.

Bond plongea dans les yeux bleus. Il n'y lut rien, car les yeux ne fixaient pas les siens. Ils regardaient à travers lui.

Il répéta ce qu'il avait dit.

Dans le silence qui suivit il se sentit parcouru d'un frémissement d'inquiétude. Cette fille pouvait-elle dire la vérité ? Et si elle le pouvait, allait-elle parler pour lui, ou contre lui ?

Il y avait dans la pièce un silence de mort. Bond essayait d'avoir l'air indifférent et détaché. Il regarda le plafond, puis de nouveau la jeune fille.

Les yeux de celle-ci se fixèrent à nouveau. Elle se détourna et regarda M. Big :

— Il a dit la vérité, déclara-t-elle froidement.

8

Le sens de l'humour

M. Big s'absorba dans une profonde réflexion. Il parut prendre une décision et appuya sur une des touches de l'interphone.

— C'est toi, La Pie ?

— Oui, monsieur Patron.

— C'est toi qui gardes l'Américain Leiter ?

— Oui, monsieur Patron.

— Je veux que tu lui fasses très mal, qu'ensuite tu prennes la voiture jusqu'à l'hôpital Bellevue et que tu le déposes dans les parages. Tu as compris ?

— Oui, monsieur Patron.

— Arrange-toi pour ne pas être vu.

— Bien, monsieur Patron !

M. Big lâcha le bouton de l'interphone.

— Salaud ! jura Bond. Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! La C.I.A. vous le fera payer cher.

— Erreur, monsieur Bond. Le service secret américain n'a aucun pouvoir sur le territoire américain. Il n'existe juridiquement qu'à l'étranger. Et quant au F.B.I. qui, lui, pourrait me poursuivre, il n'est pas, que je sache, dans les meilleurs termes avec la C.I.A. Ti-Hi, viens ici !

— Oui, monsieur Patron.

Ti-Hi s'avança et s'arrêta près du bureau. M. Big regarda Bond :

— Quel est le doigt dont vous vous servez le moins, monsieur Bond ?

Bond ne s'attendait certainement pas à cette question. Son esprit travaillait à toute allure.

— A la réflexion, reprit la voix douce de M. Big, je suppose que vous direz : le petit doigt de la main gauche. Ti-Hi, casse le petit doigt de la main gauche de M. Bond.

— Ti-Hi ! Ti-Hi ! gloussa le Noir d'une voix suraiguë, justifiant par là son surnom.

Il se dirigea négligemment vers le prisonnier. Bond serrait les deux bras de son fauteuil de toutes ses forces. La sueur commençait à lui perler au front. Il essayait d'imaginer et de prévoir la souffrance pour pouvoir la dominer.

Lentement, le Noir agrippa le petit doigt de la main gauche de Bond, dont les mains étaient toujours cramponnées au fauteuil. Puis calmement il se mit à le tordre en arrière, sans cesser de glousser bêtement. Bond se débattait, essayant de renverser la chaise, mais Ti-Hi avait mis son autre main sur le dossier du fauteuil, et le tenait fermement. La sueur ruisselait sur tout le visage de Bond. Il eut un rictus involontaire. La douleur était de plus en plus insoutenable. Il ne voyait plus qu'une chose : les yeux de la jeune fille qui étaient fixés sur lui, ses lèvres rouges légèrement écartées.

Ti-Hi continuait à tordre le doigt vers le poignet. Soudain l'os céda. Il y eut un craquement aigu :

— Cela ira, dit M. Big.

Ti-Hi lâcha à regret le doigt mutilé.

Bond gémit faiblement et s'évanouit.

— Ce gars-là n'a aucun sens de l'humour, dit Ti-Hi.

Solitaire se laissa aller mollement sur sa chaise et ferma les yeux.

— Avait-il un revolver ? demanda M. Big.

— Oui, monsieur Patron.

Ti-Hi sortit le Beretta de Bond de sa poche et le posa sur le bureau. M. Big le ramassa et le considéra d'un œil expert. Il le soupea, tâta la détente. Puis il sortit les cartouches, vérifia qu'il avait bien vidé le magasin de l'arme et repoussa le revolver vers Bond.

— Réveille-le, dit-il en regardant sa montre qui marquait trois heures.

Ti-Hi se plaça derrière la chaise de Bond et lui enfonça les ongles dans le lobe des oreilles. Bond grogna et releva la tête. Ses yeux se fixèrent sur M. Big. Il proféra un chapelet d'injures.

— Vous devriez être reconnaissant de n'être pas mort, dit M. Big impassible. N'importe quelle souffrance est préférable à la mort. Voici votre revolver. J'ai enlevé les cartouches. Ti-Hi, rends-le-lui !

Ti-Hi obéit et glissa l'arme dans l'étui de Bond.

— Je vais vous expliquer brièvement, dit M. Big, comment il se fait que vous ne soyez pas mort. Pourquoi j'ai permis que vous éprouviez la joie de la souffrance, au lieu de vous envoyer grossir la pourriture de la rivière de Harlem.

Il fit une courte pause puis reprit :

— Voyez-vous, monsieur Bond, je souffre de l'ennui. Je suis mûr pour ce que les premiers chrétiens appelaient « accidie », une léthargie mortelle, qui enveloppe ceux qui sont rassasiés de tout et qui n'ont plus de désirs. Je suis absolument sans rival dans la profession que j'ai choisie, j'ai la confiance absolue de ceux qui, à l'occasion, emploient mes petits talents, je suis craint et immédiatement obéi des hommes que j'emploie moi-même. Je n'ai littéralement plus aucun monde à conquérir dans mon orbite. Hélas, il est trop tard pour changer d'orbite. Je ne suis plus assez jeune. D'ailleurs le pouvoir est le but de toute ambition, et il est improbable que je puisse acquérir dans une autre sphère une puissance supérieure à celle que je possède déjà.

Bond n'écoutait qu'à moitié. Une partie de son esprit était déjà en train de faire des plans. Il était conscient de la présence de Solitaire mais ne voulait pas la regarder. Ses yeux étaient fixés sur le visage gris terne, aux yeux dorés qui ne cillaient pas.

La voix douce continuait :

— Monsieur Bond, je ne prends plaisir, maintenant, que dans l'art, le poli et la finesse que je puis donner à mes opérations. C'est presque devenu une manie chez moi que de mettre une rigueur absolue et une élégance parfaite dans l'exécution de mes affaires. Chaque jour, monsieur Bond, j'essaye d'être plus difficile avec moi-même, d'apporter une

subtilité plus grande et un raffinement technique plus parfait à chacune de mes entreprises pour en faire des œuvres d'art, portant ma signature aussi nettement que les créations, disons, d'un Benvenuto Cellini. Je suis content, pour l'heure, d'être mon seul juge, mais je crois sincèrement, monsieur Bond, que la quasi-perfection que j'ai atteinte sera plus tard reconnue et prendra place dans l'histoire de notre temps.

M. Big s'arrêta. Ses grands yeux jaunes étaient écarquillés comme ceux d'un visionnaire.

« C'est un mégalomane absolu, pensa Bond, et il n'en est que plus dangereux. Ce qui perd la plupart des esprits criminels, c'est qu'ils ne sont guidés que par la cupidité. Un esprit qui agit pour le plaisir est tout à fait autre chose. Cet homme n'est pas un gangster, c'est une menace. »

Bond était à la fois fasciné et effrayé.

— J'accepte l'anonymat pour deux raisons, reprit la voix basse. Parce que la nature de mes occupations l'exige, et parce que j'admire la négation de soi de l'artiste anonyme. Si vous me permettez la comparaison, je me considère moi-même quelquefois comme l'un de ces grands peintres égyptiens en fresques qui ont consacré leur vie à orner de chefs-d'œuvre les tombes des pharaons tout en sachant qu'aucun œil vivant ne les verrait jamais.

Un instant les grands yeux se fermèrent.

— Quoi qu'il en soit, revenons à l'affaire qui nous occupe. La raison pour laquelle je ne vous ai pas tué, monsieur Bond, est que je n'éprouvais aucun plaisir esthétique à vous faire un trou dans l'estomac. Avec ce petit appareil (et il indiqua le trou de la serrure du bureau qui cachait le revolver braqué sur Bond) j'ai déjà fait beaucoup de trous dans beaucoup d'estomacs. Et je suis tout à fait satisfait que mon petit jouet soit une perfection technique dans son genre. En outre, comme vous l'avez naturellement deviné, il serait ennuyeux pour moi d'avoir une quantité de gêneurs qui viennent me poser des questions sur votre disparition et celle de votre ami Leiter. Ce serait ennuyeux, pas davantage. Mais, pour différentes raisons, je désire actuellement consacrer le meilleur de moi-même à d'autres activités. C'est pourquoi... (M. Big regarda sa montre)...

j'ai décidé de laisser ma carte de visite sur chacun de vous deux et de vous donner un dernier et solennel avertissement. Vous quitterez le pays aujourd'hui et M. Leiter s'occupera d'une autre affaire. J'ai trop de soucis en ce moment pour laisser des agents étrangers fouiner dans mes affaires, alors que j'ai déjà à compter avec la police américaine. Ce sera tout. Si jamais je vous revois, vous mourrez d'une manière aussi appropriée et aussi ingénieuse que je pourrai l'imaginer ce jour-là. Ti-Hi, emmène M. Bond au garage, dis à deux hommes de le conduire à Central Park et de le jeter dans le grand bassin. S'il résiste, blessez-le mais ne le tuez pas. Compris ?

— Oui, monsieur Patron, dit Ti-Hi avec un gloussement niais.

Il défit les liens des chevilles de Bond, détacha ses poignets. Il prit la main blessée de Bond et la tordit dans son dos puis, avec son autre main, il défit le lien qui lui entourait la ceinture.

— Debout ! dit Ti-Hi.

Une fois encore Bond regarda l'énorme visage gris cendre.

— Ceux qui méritent de mourir, meurent de la mort qu'ils ont méritée. Notez ça quelque part, ajouta-t-il. C'est une pensée, comme qui dirait, originale.

Puis il regarda Solitaire. Les yeux de la jeune fille étaient obstinément baissés. Elle ne releva pas la tête.

— Allez, on y va ! dit Ti-Hi.

Il fit faire à Bond demi-tour vers le mur et le poussa en avant. Il tordait le poignet de Bond avec une telle force que son avant-bras était presque disloqué. Le prisonnier poussa un grognement réaliste du plus bel effet et vacilla. Il voulait que Ti-Hi croie qu'il était lâche et docile, et qu'il desserre rien qu'un tout petit peu sa prise sur son bras gauche. Le Noir le serrait si fort que tout mouvement soudain n'aurait abouti qu'à se faire casser le bras.

Par-dessus l'épaule de Bond, Ti-Hi appuya sur un des livres des bibliothèques, déclenchant le mécanisme de la porte. Il poussa puis referma. A voir l'épaisseur de la porte, Bond se dit qu'elle devait être blindée et insonorisée. Ils étaient maintenant dans un étroit couloir qui finissait par quelques marches qui descendaient. Bond gémit :

— Vous me cassez le bras ! Attention, je vais m'évanouir !

A nouveau il trébucha, tout en essayant de repérer exactement la position du Noir derrière lui. Il se rappelait les conseils de Leiter : « Tibia, aine, estomac, gorge. Il ne faut pas frapper ailleurs, sinon vous vous casserez la main. »

— La ferme ! dit le Noir.

Mais il relâcha légèrement la pression sur le bras du prisonnier.

C'est tout ce que Bond demandait.

Ils avaient parcouru la moitié du couloir et n'avaient plus que quelques mètres pour atteindre les marches. A nouveau Bond trébucha, si bien que le corps du Noir heurta le sien. C'était exactement ce qu'il voulait.

Il se pencha un peu et, du tranchant de la main droite, de toutes ses forces frappa l'homme au bas-ventre. Il sentit que le coup avait porté. Le Noir poussa un cri aigu, comme un lapin blessé, et lâcha le bras gauche de Bond. Celui-ci pivota et prit le revolver vide dans la main droite. Le Noir était plié en deux, les mains entre les jambes et il poussait des petits cris de douleur. Bond abattit la crosse du revolver sur le crâne crépu. Il eut l'impression d'avoir donné un coup de marteau sur une porte. Le Noir grogna et tomba sur les genoux les mains en avant. Bond passa derrière lui et, avec toute l'énergie qui lui restait, donna avec la pointe d'acier de sa chaussure un violent coup dans le postérieur couleur de lavande de Ti-Hi.

L'homme poussa encore un cri, tandis qu'il roulait jusqu'aux marches. Sa tête heurta la rampe de fer et il bascula dans le vide, jambes et bras mêlés. Il dut rencontrer un obstacle, car on entendit un bruit mat, et un instant plus tard, son corps heurta le sol avec un craquement sinistre. Le silence retomba.

Bond essuya la sueur dont il était couvert. Il écoutait intensément. Il mit sa main blessée dans la poche de son veston. Elle le faisait beaucoup souffrir et avait presque doublé de volume. Le revolver dans la main droite, il alla jusqu'au pied des marches et descendit lentement sur la pointe des pieds.

Un étage le séparait du corps désarticulé qui gisait en bas. Quand il atteignit le palier il s'arrêta à nouveau et écouta. Tout près, il entendit le bruit aigu et caractéristique d'un poste

émetteur. Cela venait d'une des deux portes du palier. Il devait être près du central de M. Big. Il n'aurait pas été fâché d'y faire une petite visite. Mais son revolver était vide et il ne savait pas combien d'hommes il trouverait derrière la porte. Seuls les écouteurs avaient dû empêcher les opérateurs d'entendre le bruit de la chute de Ti-Hi. Il poursuivit son chemin.

Ti-Hi était mort ou mourant. Il gisait les bras en croix sur le dos et sa cravate rayée lui barrait la figure. Bond n'éprouvait aucun remords. Il fouilla le corps pour trouver une arme et en découvrit une dans la ceinture du pantalon lavande qui était maintenant maculé de sang. C'était un Colt .38 Spécial à canon scié. Il était chargé et il ne manquait pas une balle. Bond glissa le Beretta désormais inutile dans son étui. Puis il nicha le gros revolver dans sa paume, et eut un sourire sauvage.

Il y avait une petite porte en face de lui, fermée de son côté par deux verrous. Bond y colla son oreille. Il entendit le bruit étouffé d'un moteur. Ce devait être le garage. Mais pourquoi un moteur en marche à cette heure du matin ? Bond serra les dents. Naturellement, M. Big avait dû prévenir par l'interphone que Ti-Hi amenait le prisonnier, et les hommes se demandaient sans doute pourquoi il tardait. Peut-être étaient-ils en train de regarder la porte, s'attendant à voir entrer le Noir. Bond avait l'avantage de la surprise. Pourvu que les gonds de la porte soient bien huilés !

Il ne pouvait pratiquement pas se servir de sa main gauche. Le Colt dans la main droite, il tâta le premier verrou du bout de sa main abîmée. Il glissa facilement. Le second également. Il n'y avait plus que la poignée à tourner. Il tira doucement la porte vers lui.

C'était une lourde porte, mais le bruit du moteur couvrit le craquement qu'elle fit en s'ouvrant. La voiture devait être dehors juste à côté. Maintenant le moindre mouvement pouvait le trahir. Il se mit à l'abri de la porte ouverte, de profil, de façon à offrir la plus petite cible possible, et défit le cran de sûreté de son arme.

A quelques mètres de lui il vit une conduite intérieure noire dont le moteur tournait. Elle était face aux doubles portes ouvertes du garage. De puissantes lampes à arc éclairaient les

carrosseries luisantes de plusieurs autres voitures. Un gros Noir était au volant de la conduite intérieure et un autre se tenait près de lui, penché contre la portière. Il n'y avait personne d'autre en vue.

Quand ils virent Bond, les Noirs en restèrent bouche ouverte de saisissement. L'homme qui était au volant laissa tomber sa cigarette. Puis tous les deux essayèrent de sortir leur revolver.

Instinctivement Bond tira d'abord sur l'homme qui était debout, sûr qu'il serait le premier à sortir son arme. Le lourd revolver aboya bruyamment dans le garage.

Le Noir serra son ventre à deux mains, fit deux pas vers Bond, et tomba contre terre. Son revolver claqua sur le ciment.

L'homme au volant hurla au moment où l'arme de Bond partait. Gêné par le volant il n'avait pas encore dégainé. Bond tira dans la bouche ouverte et la tête de l'homme s'écrasa contre la vitre.

Bond fit le tour de la voiture en courant et ouvrit la portière. Le Noir était répandu d'une manière horrible à voir. Bond jeta son revolver sur la banquette avant et le cadavre sur le plancher. Il se mit au volant en essayant d'éviter le sang du mort. Il bénit le moteur en marche et le changement de vitesse automatique. Il claqua la portière, mit sa main blessée sur le haut du volant et accéléra. Le frein à main était mis. Il dut se baisser sous le volant pour l'enlever de la main droite.

Ce fut un temps d'arrêt dangereux. Tandis que la lourde voiture franchissait la porte ouverte, un coup de revolver claqua et une balle vint s'écraser dans la carrosserie. Il braqua violemment à droite et le second coup le manqua. De l'autre côté de la rue il y eut un fracas de vitres brisées. Les coups avaient été tirés presque du niveau du sol et Bond en conclut que le premier Noir blessé avait eu assez de force pour tirer.

Il n'y eut pas d'autre coup. Nul bruit ne venait des façades des maisons qu'il laissait derrière lui. Tandis qu'il accélérerait, il ne vit plus dans le rétroviseur que la large barre lumineuse du garage qui brillait dans la rue sombre et déserte.

Bond ne savait ni où il était ni où il allait. Il se trouvait dans une large rue sans caractère qui ne lui rappelait rien. Il s'aperçut soudain qu'il conduisait à gauche et se rabattit précipitamment

sur la droite. Sa main le faisait terriblement souffrir mais le pouce et l'index l'aidaient un peu à tenir le volant. Il essayait de se faire tout petit pour ne pas se tacher avec le sang qui maculait le côté gauche du siège et la portière. Cette rue sans fin n'était peuplée que de petits fantômes de fumée qui sortaient au ras du sol, de place en place, des grilles d'aération du chauffage de la ville. Le vilain capot noir de la voiture les dissipait l'un après l'autre, mais dans le rétroviseur Bond les voyait se dresser à nouveau derrière lui, comme des spectres blancs et gesticulants.

Il maintenait la voiture à quatre-vingts. Il arriva à un feu rouge et le brûla. Il dépassa plusieurs pâtés de maisons obscurs et se retrouva dans une avenue éclairée. Il y avait de la circulation et il s'arrêta, attendant que les feux passent au vert. Il tourna à gauche et fut récompensé par une série de feux verts qui, peu à peu, l'éloignaient de l'ennemi. Il s'arrêta à un croisement pour lire les plaques. Il était à l'intersection de Park Avenue et de la 116^e Rue. Il ralentit à la rue suivante. C'était la 115^e. Il était dans la bonne direction. Il avait bel et bien laissé Harlem derrière lui et regagnait le centre de la ville. Il tourna à la 60^e Rue. Elle était déserte. Il arrêta le moteur et laissa la voiture en face d'une bouche d'incendie. Il prit le revolver sur le siège et le glissa à sa ceinture. Puis il marcha vers Park Avenue.

Quelques minutes plus tard il héla un taxi en maraude et se retrouva en quelques instants sur les marches du *Saint Regis*.

— Il y a un message pour vous, monsieur Bond, dit le portier de nuit.

Bond s'efforça de ne pas lui présenter son profil gauche. Il ouvrit la lettre avec la main droite. Elle était de Felix Leiter et datait de quatre heures du matin. « Appeler-moi immédiatement », disait-elle.

Bond prit l'ascenseur jusqu'à son étage, entra au 2100 et pénétra dans le salon.

Ainsi ils étaient tous les deux en vie. Il s'affala dans une chaise à côté du téléphone.

— Dieu soit loué ! dit Bond du fond du cœur. Ouf !

9

Vrai ou faux ?

Bond regarda le téléphone, puis se leva et alla jusqu'au buffet. Il mit une poignée de glaçons dans un grand verre, se versa trois doigts de Haig and Haig et agita le verre pour le rafraîchir. Il en vida la moitié d'un seul trait. Il reposa le verre et ôta son veston. Sa main gauche était si enflée qu'il eut du mal à passer la manche. Son petit doigt était toujours tordu à l'envers et il retint une grimace de douleur quand le doigt frotta contre l'étoffe. Le petit doigt était presque noir. Il défit sa cravate et le premier bouton de sa chemise, puis il reprit son verre, avala une autre rasade et retourna au téléphone.

Leiter répondit immédiatement.

— C'est vous, Dieu merci ! dit-il vraiment ému. Quels sont les dégâts chez vous ?

— Doigt cassé, dit Bond sobrement. Et vous ?

— J'ai été roué de coups et assommé. Rien de sérieux. Au début ils ont eu toutes sortes d'idées ingénieuses. Ils voulaient me brancher sur la pompe à air comprimé du garage. Heureusement ça a tourné autrement. Comme M. Big ne leur donnait aucune instruction, ils se sont fatigués et j'ai commencé à parler jazz avec la Pie, vous savez, celui qui avait le revolver fantaisie. On en est venu à Duke Ellington et nous sommes tombés d'accord pour dire que nous préférions les chefs d'orchestre qui jouent d'un instrument à percussion et pas d'un instrument à vent. Il pensait comme moi que le piano ou la batterie soude un orchestre mieux qu'aucun autre instrument de solo, exemple Jelly-Roll Morton. A propos du Duke, je lui ai raconté la blague sur la clarinette : « instrument à vent malade que personne ne peut guérir ». Ça l'a fait rire aux larmes et nous sommes devenus amis. L'autre type, Flanelle, comme ils

l'appelaient, en a eu marre et la Pie lui a dit qu'il pouvait aller se coucher et que lui se chargeait de me surveiller. Peu après M. Big a appelé...

— J'étais là, dit Bond. Ça m'a fait froid dans le dos.

— La Pie était très embêté. Il marchait en rond dans la pièce en parlant tout seul. Brusquement il m'a donné un coup de trique très fort et je suis tombé dans les pommes. Après ça, je me suis réveillé en voiture et j'ai vu que nous étions à côté de l'hôpital Bellevue. Il était à peu près trois heures et demie. La Pie m'a fait ses excuses. Il a dit qu'il n'avait pas pu faire moins. Et je l'ai cru. Il m'a supplié de ne pas le « donner », il allait dire qu'il m'avait laissé à moitié mort. Bien entendu je lui ai promis de confirmer l'histoire. Nous nous sommes séparés dans les meilleurs termes. Je me suis fait soigner au service des urgences et je suis rentré. Je me faisais un sang d'encre pour vous mais au bout d'un moment le téléphone a commencé à sonner. C'était la police et le F.B.I. M. Big s'était plaint, apparemment, qu'un Anglais soit devenu fou furieux à son night-club, aux premières heures du jour, ait abattu trois de ses hommes (deux chauffeurs et un serveur, s'il vous plaît), volé une de ses voitures et se soit enfui en laissant son manteau et son chapeau au vestiaire. M. Big demandait des sanctions. Naturellement j'ai affranchi les flics et le F.B.I. mais ils sont furieux et il faut que nous quittions la ville tout de suite. Cela n'a pas encore été diffusé dans les nouvelles de ce matin, mais cet après-midi la presse, la radio et la télévision vont s'emparer de l'affaire. En plus, M. Big va nous pourchasser comme un essaim de frelons. Ça ne fait rien, j'ai déjà mes plans. Et maintenant racontez-moi comment ça s'est passé. Mais bon sang ! ce que je peux être content d'entendre votre voix.

Bond lui fit un récit détaillé des événements. Il n'oublia rien. Quand il eut fini, Leiter siffla entre ses dents :

— Eh bien ! mon garçon, dit-il avec admiration, je vous tire mon chapeau ! Le Big Man doit être fou. Mais vous avez eu de la chance. Cette dame Solitaire vous a certainement sauvé la peau. Pensez-vous que nous pourrions l'utiliser ?

— Peut-être, si on peut l'approcher, dit Bond. Mais je pense qu'il la garde sous cloche. Et bien.

— On en reparlera un autre jour, dit Leiter. Nous avons mieux à faire pour le moment. Je vais raccrocher et je vous rappellerai dans quelques minutes. D'abord je vous envoie le médecin de la police tout de suite. Il sera là dans un quart d'heure environ. Ensuite je parlerai moi-même au commissaire de l'affaire, sous l'angle policier. Ils vont sûrement râler un peu quand ils découvriront la voiture. Il faudra que le F.B.I. affranchisse la radio et les journalistes, pour qu'au moins votre nom ne soit pas prononcé et l'Angleterre mise en cause. Sinon on va tirer l'ambassadeur britannique du lit et l'Association Nationale pour la Promotion du Peuple Noir lui demandera des comptes, et Dieu sait encore quoi.

Leiter gloussa dans le téléphone.

— Il vaudrait mieux, dit-il, que vous avertissiez votre chef à Londres. Là-bas, il est à peu près dix heures et demie. C'est décent et je crois que vous n'aurez pas trop de sa protection. La C.I.A. je peux m'en charger, mais pour le F.B.I. c'est une autre affaire. Vous aurez une rude matinée... Ah ! j'y pense. Il va falloir d'autres vêtements. Je m'occupe de ça. Restez debout. Nous dormirons quand nous serons morts. Je vous rappelle.

Et il raccrocha. Bond sourit tout seul. Avoir entendu la voix optimiste de Leiter et savoir qu'il s'occupait de tout avait chassé sa fatigue et ses souvenirs sombres.

Il décrocha le téléphone et demanda Londres.

— Dix minutes d'attente, dit la standardiste.

Il passa dans sa chambre et se déshabilla, tant bien que mal. Il prit une douche brûlante, puis glacée. Il se rasa et passa comme il le put une chemise et un pantalon propres. Il chargea le Beretta, enveloppa le Colt dans sa chemise sale et le mit dans sa valise. Il avait presque fini ses bagages quand le téléphone sonna.

Il entendit un grésillement sur la ligne, le lointain bavardage des standardistes, des bribes de morse provenant des avions et des bateaux en mer, puis plus rien. Il imaginait le grand immeuble gris de Regent's Park, le standard en pleine activité, des tasses de thé un peu partout et une voix féminine disant : « Oui, ici l'Universal Export. » C'était l'adresse que Bond avait demandée et l'une des couvertures employées par les agents à

l'étranger, quand ils utilisent une ligne publique, dans les cas d'urgence. Elle appellerait le Surveillant qui prendrait l'appel.

— Vous avez Londres, demandeur, parlez, dit la standardiste.

— Allô, Londres, on vous parle de New York !

Bond entendit la tranquille voix anglaise dire :

— Universal Export, j'écoute. Qui est à l'appareil ?

— Je voudrais parler au Directeur, dit Bond. C'est son neveu James qui l'appelle de New York.

— Un instant, je vous prie.

On allait transmettre l'appel à miss Moneypenny. Il la voyait déjà presser le bouton de l'interphone : « C'est New York, monsieur, disait-elle. Je pense que c'est 007. » « Passez-moi la communication », dirait « M ».

— Oui, dit la voix froide que Bond aimait et respectait.

— C'est James, monsieur, dit Bond. Je vais peut-être avoir besoin d'aide pour une expédition délicate.

— Continuez, dit « M ».

— Je suis allé en ville pour voir notre plus gros client, la nuit dernière. Trois de ses employés sont brusquement tombés malades pendant que j'étais là.

— Très malades ? demanda la voix.

— Aussi malades qu'on peut l'être. Il y a une sale épidémie de grippe en ce moment.

— J'espère que vous n'avez rien attrapé.

— Seulement un tout petit rhume, dit Bond, mais ce n'est rien. Je vais vous écrire aujourd'hui. L'ennui avec toute cette épidémie, c'est que le Syndicat Fédéré pense que je ferais mieux de quitter la ville. (Bond rit sous cape en imaginant la grimace de « M ») alors je pars avec Félicie.

— Avec qui ? demanda « M ».

— Félicie, épela Bond, ma nouvelle secrétaire de Washington.

— Ah, je vois.

— Je crois que j'irai à cette fabrique que vous m'aviez conseillé de voir à San Pedro.

— Excellente idée.

— Mais le Syndicat Fédéré aura peut-être d'autres idées et j'aimerais avoir votre aval.

— Je comprends, dit « M ». Et comment vont les affaires ?

— Très prometteuses, monsieur. Mais le démarrage est dur. Félicie tapera mon rapport complet aujourd’hui.

— Bien, dit « M ». Y a-t-il autre chose ?

— Non, c'est tout, monsieur. Et merci de votre appui.

— Ne me remerciez pas, et surtout restez en forme. Au revoir.

— Au revoir, monsieur.

Bond reposa le téléphone et sourit. « M » devait déjà être en train d'appeler le chef d'état-major pour lui annoncer :

« 007 s'est déjà accroché avec le F.B.I. Ce sacré idiot est allé à Harlem la nuit dernière et a descendu trois des hommes de M. Big. Il a été blessé lui-même mais apparemment ce n'est pas grave. Il est obligé de quitter la ville avec Leiter, l'homme de la C.I.A. Ils vont à Saint Petersburg. Prévenez « A » et « C ». Nous allons avoir Washington sur le dos avant que la journée soit finie. Dites à « A » de déclarer que je suis absolument désolé, mais que 007 a toute ma confiance et que je suis sûr qu'il a agi en état de légitime défense. Que cela ne se reproduira pas, etc. Vous voyez le genre. »

Bond sourit à nouveau en imaginant l'exaspération de Damon à l'idée de devoir passer de la pommade à Washington, alors qu'il avait probablement des quantités d'autres différends anglo-américains à régler.

Le téléphone sonna. C'était Leiter une fois de plus.

— Ecoutez bien, dit-il. Tout le monde est en train de se calmer. Il semble que vous ayez descendu un trio de gros vilains. Ti-Hi Johnson, Sam Miami et un nommé McThing. Tous recherchés pour différentes affaires. Le F.B.I. vous couvre. A regret, bien entendu, et la police continue à râler. Une huile du F.B.I. a déjà demandé à mon chef qu'on vous renvoie dans vos foyers. Il l'a tiré du lit pour ça, s'il vous plaît. C'était de la pure jalouse, si vous voulez mon avis, et nous avons pu arranger les choses. Mais il faut que nous quittions la ville tous les deux. C'est réglé aussi. Nous ne pouvons pas partir ensemble, alors vous prendrez le train et moi l'avion. Notez ça.

Bond coinça le téléphone contre son épaule et prit un papier et un crayon.

— Continuez, dit-il.

— Gare de Pennsylvania. Voie 14. 10 h 30 ce matin. Train « Le Fantôme d'Argent ». Direction Saint Petersburg, via Washington, Jacksonville et Tampa. J'ai un compartiment réservé pour vous. Le grand luxe. Voiture 245, compartiment H. Le contrôleur aura votre billet. Au nom de Bryce. Vous irez à la porte 14 et vous monterez dans le train. Allez droit à votre compartiment et enfermez-vous jusqu'au départ du train. Je prends l'avion dans une heure, donc vous serez seul à partir de maintenant. Si vous avez des ennuis, appelez Dexter, mais ne vous étonnez pas s'il n'est pas chaud. Vous arriverez aux environs de midi demain. Prenez un taxi et faites-vous conduire à Everglades Cabanas, Boulevard du Golfe, sur Sunset Beach. C'est à un endroit appelé Treasure Island, où sont tous les hôtels de la plage. L'île est reliée à Saint Petersburg par une jetée. Le taxi saura. Je vous attendrai. Vous avez tout noté ? Et pour l'amour du ciel, ouvrez l'œil surtout. C'est sérieux. M. Big vous aura si vous lui laissez la moindre chance. Si on fait escorter le train par la police, on ne réussira qu'à attirer l'attention sur vous. Prenez un taxi et ne vous faites pas voir. Je vous envoie un autre chapeau et un imperméable brun. La note sera réglée au *Saint Regis*. Je crois que je n'ai rien oublié. Des questions ?

— Ça a l'air parfait, dit Bond. J'ai parlé à « M » et il calmera Washington si ça se gâte. Faites attention vous aussi. Vous êtes le deuxième sur la liste après moi. A demain. Au revoir.

— J'ouvrirai l'œil, dit Leiter. A demain.

Il était six heures et demie et Bond tira les rideaux du salon et regarda l'aube se lever sur la ville. En bas il faisait sombre encore mais les sommets des grandes stalagmites de béton et de ciment rosissaient. Le soleil illuminait les fenêtres, étage par étage, comme si les buildings étaient parcourus de haut en bas par une armée d'allumeurs fantômes. Le chirurgien de la police arriva, fit passer à Bond un pénible quart d'heure et repartit.

— Fracture ouverte, avait-il diagnostiqué. Il faudra plusieurs jours pour que cela guérisse. Comment vous êtes-vous fait ça ?

— Je me suis pris le doigt dans une porte, dit Bond.

— Eh bien ! méfiez-vous des portes ! répliqua le médecin impassible. Ce sont des choses dangereuses, vous savez. Elles

devraient être interdites par la loi. Heureusement que ce n'est pas votre cou que vous avez pris dans cette porte-là.

Quand il fut parti, Bond termina ses bagages. Il se demandait s'il était encore trop tôt pour commander son breakfast quand le téléphone sonna. Il s'attendait à entendre une voix désagréable soit de la police, soit du F.B.I. Au lieu de cela une voix de femme, basse et pressante, demanda monsieur Bond.

— De la part de qui ? s'enquit-il pour gagner du temps.

Il connaissait déjà la réponse.

— Je sais que c'est vous, dit la voix, et Bond comprit qu'elle parlait tout contre l'écouteur. Solitaire, à l'appareil.

Le nom fut à peine murmuré. Bond attendait, sens en alerte pour essayer de deviner la scène qui se déroulait à l'autre bout du fil. Etait-elle seule ? Parlait-elle comme une sotte dans un des appareils de la maison alors que d'autres oreilles ne perdaient pas un mot de la conversation ? Ou était-elle dans une pièce, avec seulement les yeux de M. Big braqués sur elle, un crayon et un bloc à côté de lui pour pouvoir dicter la question suivante ?

— Ecoutez, dit la voix. Je dois faire vite. Il faut que vous me croyiez. Je suis dans un drugstore mais je suis obligée de rentrer tout de suite. Je vous en prie, ayez confiance en moi.

Bond sortit son mouchoir et parla à travers l'étoffe.

— Si je peux joindre M. Bond, que dois-je lui dire ?

— Allez au diable, dit la jeune fille avec un accent de panique qui sonnait juste. Je vous jure par ma mère, par mes enfants à naître, que c'est vrai. Il faut que je me sauve. Et vous aussi. Emmenez-moi avec vous. Je vous aiderai. Je sais beaucoup de ses secrets. Mais faites vite. En ce moment je risque ma vie à vous parler.

Elle eut un sanglot d'exaspération et d'affolement.

— Pour l'amour de Dieu, croyez-moi ! Vous devez me croire, il le faut !

Bond se taisait, son cerveau travaillait à toute allure.

— Ecoutez, reprit-elle faiblement et presque sans espoir, si vous ne m'emmenez pas, je me tuerai. C'est ce que vous voulez ? Vous aurez un meurtre sur la conscience.

Si elle jouait la comédie, elle était extraordinaire. C'était un pari qui ne pardonnerait pas mais la décision de Bond était prise. Il parla directement dans l'écouteur, à voix basse.

— Si vous jouez double jeu, Solitaire, je vous aurai et je vous tuerai, même si c'est la dernière chose que je dois faire. Avez-vous du papier et un crayon sur vous ?

— Attendez, dit la jeune fille tout excitée. Oui, oui.

Si c'était un piège, se dit Bond, elle aurait ce qu'il fallait sous la main, de toute façon.

— Soyez à la gare de Pennsylvania à 10 h 20 exactement. « Le Fantôme d'Argent » pour... (il hésita)... pour Washington. Voiture 245. Compartiment H. Dites que vous êtes Mme Bryce. Le contrôleur a le billet, si je ne suis pas encore arrivé. Allez droit au compartiment et attendez-moi. Vous avez compris ?

— Oui, dit la jeune fille. Et merci. Merci !

— Ne vous faites pas voir, ajouta Bond. Portez un voile ou quelque chose comme ça.

— Naturellement, dit-elle. Je vous le promets, je vous le promets. Il faut que je rentre.

Elle raccrocha.

Bond regarda l'écouteur muet et le reposa.

— Eh bien, dit-il tout haut, ça c'est le bouquet !

Il se leva et s'étira. Il alla à la fenêtre et regarda sans voir. Les pensées tourbillonnaient dans sa tête. Enfin, il haussa les épaules et retourna au téléphone. Il consulta sa montre. Il était sept heures et demie.

— Bonjour, monsieur, vous désirez ? dit une voix d'or.

— Le petit déjeuner, s'il vous plaît. Un jus d'ananas double. Des cornflakes et de la crème. Des œufs cuits au four, au bacon, une double ration de café expresso. Des toasts et de la confiture d'orange.

— Bien, monsieur. On vous monte cela tout de suite, dit-elle après avoir répété l'énumération.

— Merci beaucoup.

— De rien. C'est un plaisir.

Bond fit une grimace narquoise.

— Le condamné prit un plantureux breakfast, murmura-t-il.

Puis il s'assit près de la fenêtre et scruta le ciel clair pour essayer d'y lire l'avenir.

Dans Harlem, au grand standard, « le Murmure » était déjà à l'œuvre. Il chuchotait le signalement de Bond à tous les « Yeux ». « Toutes les gares, tous les aéroports... Surveillez l'entrée du *Saint Regis*, au coin de la 5^e Avenue et de la 55^e Rue. M. Big a dit qu'il y avait une chance aussi qu'il soit sur les routes. Faites circuler... Toutes les gares, tous les aéroports... »

10

Le fantôme d'argent

Bond, le col de son nouvel imperméable relevé jusqu'aux oreilles, ne fut pas repéré quand il sortit du drugstore du *Saint Regis*, par la porte qui communique avec l'hôtel du même nom.

Il attendit dans l'entrée et bondit dans un taxi qui passait. Il maintint la portière ouverte avec le pouce de sa main blessée et jeta sa légère valise à l'intérieur. C'est à peine si le taxi s'arrêta. Le Noir qui quêtait pour les vétérans de couleur combattant en Corée, et son acolyte qui fourrageait dans le capot de sa voiture en panne ne virent rien et restèrent à leur poste jusqu'à ce que, beaucoup plus tard, ils soient relevés par un conducteur qui, en passant, donna deux coups brefs et un coup long avec son avertisseur.

Mais Bond fut reconnu dès qu'il descendit du taxi à la gare de Pennsylvania. Un Noir qui passait, un panier en osier sous le bras, se dirigea rapidement vers une cabine téléphonique. Il était dix heures quinze.

Il n'y avait plus qu'un quart d'heure avant le départ du train, et pourtant, ce fut le moment que choisit un des serveurs de la voiture-restaurant pour se faire porter malade. Il fut remplacé en toute hâte par un homme qui venait d'avoir une conversation longue et détaillée au téléphone. Le chef jura qu'il y avait quelque chose de louche là-dessous mais le nouveau lui dit deux ou trois mots. Le chef roula des yeux blancs et s'en fut sans rien dire, en touchant à la dérobée le haricot porte-bonheur qui pendait à son cou, au bout d'un cordon.

Bond avait traversé très vite le grand hall de gare vitré et passé la porte 14 pour gagner son train.

Il était là, trois cent cinquante mètres de voitures argentées attendaient tranquillement dans la demi-obscurité de la gare

souterraine. Au bout du quai, les générateurs auxiliaires des deux moteurs diesels de quatre mille chevaux bourdonnaient déjà. Sous les ampoules électriques nues, les bandes horizontales pourpres et or, couleurs de la Compagnie de Chemin de Fer du Littoral, flamboyaient majestueusement sur la locomotive aux lignes aérodynamiques. Dans leur cabine d'aluminium impeccable, à trois mètres cinquante au-dessus des rails, le mécanicien et le chauffeur, qui conduiraient le long train pendant les quatre cents premiers kilomètres de sa descente vers le sud, contrôlaient la pression et l'ampèremètre, prêts à partir.

Tout était calme dans la grande caverne de ciment et de béton sous la ville, et chaque bruit se répercutait sous la voûte. Les passagers n'étaient pas nombreux. Il en monterait davantage à Newark, Philadelphie, Baltimore et Washington. Les pieds sonnant sur l'asphalte, Bond fit une centaine de mètres avant de trouver la voiture 245, à l'arrière du train. Un employé de pullman se tenait à la porte. Il portait des lunettes. Son visage noir était las mais amical. Sous les glaces de la voiture en épaisses lettres brunes et or était inscrit : « Richmond, Fredericksburg, Potomac », et au-dessous « Bellesylvania », le nom de la voiture de pullman. Un filet de vapeur montait du chauffage central, près de la portière.

— Compartiment H, dit Bond.

— Monsieur Bryce ? Mme Bryce vient d'arriver. Si vous voulez vous donner la peine.

Bond monta et suivit le couloir vert olive. Cela sentait le vieux cigare, comme dans tous les trains d'Amérique. Le tapis était épais. Une affiche disait : « Désirez-vous un second oreiller ? Le préposé du pullman est là pour satisfaire vos désirs. Son nom est : (là était glissée une carte de visite) Samuel D. Baldwin. »

Le compartiment H était presque au bout de la voiture. Il y avait un couple d'Américains d'aspect respectable dans le compartiment F. Les autres compartiments étaient inoccupés. La porte du H était fermée. Il tourna la poignée. C'était verrouillé.

— Qui est là ? demanda une voix de femme anxieuse.

— C'est moi, dit Bond.

La porte s'ouvrit. Bond entra, posa sa valise et remit le verrou.

Elle portait un tailleur noir et un petit chapeau de paille noire à voilette. Elle avait une main gantée sur sa gorge et à travers la voilette Bond vit que son visage était pâle et ses yeux agrandis par la frayeur. Elle avait l'air d'une Française. Elle était très belle.

— Dieu soit loué, dit-elle.

Bond parcourut l'espace du regard. Il ouvrit la porte des toilettes et passa la tête. Il n'y avait personne.

Une voix sur le quai cria : « En voiture ». Il y eut un claquement au moment où l'employé repliait le marchepied et fermait la portière, puis le train se mit à rouler doucement. Une sonnerie monocorde retentit tandis qu'il franchissait les signaux automatiques, les roues résonnèrent légèrement au passage d'un aiguillage, et le train se mit à prendre de la vitesse. Ils étaient partis, pour le meilleur ou pour le pire.

— Quel siège préférez-vous ? demanda Bond.

— Cela m'est égal, dit-elle d'une voix inquiète. Choisissez.

Bond eut un petit mouvement des épaules et s'assit dans le sens contraire à la marche.

Elle se laissa tomber nerveusement en face de lui. Ils étaient toujours dans le long tunnel qu'empruntent, pour sortir de la ville, les lignes à destination de Philadelphie.

Elle ôta son chapeau, défit l'épingle qui retenait la voilette et posa le tout à côté d'elle. Elle retira quelques épingles à cheveux de sa nuque et secoua la tête. Son épaisse chevelure lui tomba sur les épaules. Il y avait des cernes bleus sous ses yeux et Bond se dit qu'elle non plus n'avait pas dû dormir la nuit dernière.

Une table les séparait. Soudain elle fit un mouvement et lui prit la main droite. Elle la serra entre les siennes, se pencha et la baisa. Bond fronça les sourcils et voulut se dégager, mais pendant un instant elle retint sa main prisonnière entre les siennes.

Elle releva la tête et ses grands yeux bleus plongèrent candidement dans les siens.

— Merci, dit-elle. Merci de m'avoir crue. Cela vous était difficile.

Elle lâcha la main de Bond et se rejeta en arrière.

— Je suis heureux de l'avoir fait, dit Bond.

Son esprit essayait de saisir le mystère de cette femme. Il chercha son briquet et ses cigarettes. C'était un paquet de Chesterfield neuf. De la main droite il voulut défaire l'emballage de cellophane.

Elle lui prit le paquet, le fendit avec l'ongle du pouce, sortit une cigarette, l'alluma et la lui tendit. Bond l'accepta et lui sourit, tout en savourant le goût de son rouge à lèvres.

— Je fume près de trois paquets par jour, dit-il. Vous allez avoir du travail.

— Je me contenterai d'ouvrir les paquets neufs, dit-elle. N'ayez crainte, je ne vous ennuierai pas tout le long du voyage jusqu'à Saint Petersburg.

Le sourire abandonna le visage de Bond et ses yeux se rétrécirent.

— Vous ne pensez tout de même pas que j'allais croire que nous ne dépasserions pas Washington. Vous avez hésité ce matin au téléphone. D'ailleurs, M. Big était certain que vous iriez en Floride. Je l'ai entendu avertir ses hommes là-bas, à votre sujet. Il a parlé à un homme qu'on appelle « Robber ». Il lui a dit de surveiller l'aérodrome de Tampa et les trains. Peut-être devrions-nous quitter le train avant, à Tarpon Springs par exemple ou à l'une des petites plages de la côte. Est-ce qu'on vous a vu monter dans le train ?

— Pas que je sache, dit Bond en se détendant. Et vous ? Vous n'avez pas eu de mal à vous sauver ?

— C'était le jour de ma leçon de chant ! Il voudrait faire de moi une chanteuse de romances à l'eau de rose pour me produire au *Boneyard*. Un de ses gardes m'a conduite chez mon professeur comme d'habitude et il devait venir me rechercher à midi. Il n'a pas été surpris que j'aie une leçon si tôt. Souvent je prends le petit déjeuner chez mon professeur, pour échapper à M. Big. Il m'oblige à prendre tous mes repas avec lui.

Elle regarda sa montre. Il remarqua non sans cynisme que c'était un bijou coûteux, diamants et platine, sans doute.

— Ils se mettront à ma recherche dans une heure à peu près. J'ai attendu que la voiture soit partie, puis je suis sortie et je vous ai appelé. Ensuite, j'ai pris un taxi vers le centre. Je me suis acheté une brosse à dents et différentes autres choses dans une pharmacie. A part cela, je n'ai rien que mes bijoux et l'argent que j'ai toujours réussi à lui cacher. Près de cinq mille dollars, ainsi je ne vous serai pas à charge financièrement, dit-elle en souriant... Je pensais bien que j'aurais ma chance un jour. (Elle eut un geste vers la fenêtre.) Vous me faites don d'une nouvelle vie. Il y a près d'un an que je suis enfermée avec lui et ses gangsters nègres. C'est le paradis.

Le train traversait les landes incultes et les marais qui s'étendent entre New York et Trenton. C'était un paysage désolé. Il rappelait à Bond certains passages du Transsibérien d'avant la guerre, n'étaient-ce les énormes pancartes solitaires qui faisaient de la publicité pour les spectacles de Broadway et, de temps en temps, un tas de ferrailles et de voitures au rebut.

— J'espère, dit Bond en souriant, que je pourrai vous donner une vie plus agréable que celle dont vous parliez. Mais ne me remerciez pas, nous sommes quittes à présent. Vous m'avez sauvé la vie la nuit dernière... Si toutefois, ajouta-t-il en la regardant avec curiosité, vous avez réellement un don de double vue.

— J'en ai un, dit-elle. Ou quelque chose qui y ressemble beaucoup. Souvent je vois ce qui va arriver, surtout aux autres gens. Bien sûr, je brode là-dessus et quand je gagnais ma vie comme ça à Haïti, c'était facile d'en faire un bon numéro de cabaret. Ils sont très superstitieux là-bas et ils étaient persuadés que j'étais une sorcière. Mais je vous jure que quand je vous ai vu pour la première fois dans cette pièce, j'ai su que vous aviez été envoyé pour me sauver. Et j'ai vu (elle rougit) j'ai vu toutes sortes de choses.

— Quelles sortes de choses ?

— Oh ! je ne sais pas, dit-elle les yeux pleins de flammes. Des choses, quoi... Nous verrons bien. Mais cela va être difficile, ajouta-t-elle avec un grand sérieux, et dangereux. Pour tous les deux... (Elle se tut un instant et reprit :) Aussi il faudra que vous fassiez bien attention à nous.

— Je ferai de mon mieux, dit Bond. La première chose qui compte pour vous et moi c'est de dormir. Nous allons prendre un verre et des sandwiches au poulet et nous demanderons à l'employé de faire nos lits. Ne soyez pas embarrassée, ajouta-t-il en voyant son regard s'éteindre. Nous sommes dans le même bateau. Nous avons vingt-quatre heures à passer ensemble dans un compartiment à deux lits et la pruderie n'est pas de mise entre nous. D'ailleurs vous êtes madame Bryce, reprit-il d'un air amusé, et vous devez vous conduire comme elle... Jusqu'à un certain point tout au moins.

Elle rit. Ses yeux étaient chargés d'arrière-pensées. Elle ne dit rien et appuya sur la sonnette qui était sous la fenêtre.

Le contrôleur arriva en même temps que l'employé du pullman. Bond commanda des « Old Fashioned » et demanda du bourbon Old Grandad, des sandwiches au poulet et du café Sanka, pour que cela ne les empêche pas de dormir.

— Vous me devez un second billet, monsieur Bryce, dit le contrôleur.

— Bien sûr, dit Bond.

Solitaire eut un mouvement vers son sac à main.

— Laisse, chérie, dit Bond en sortant son portefeuille. Tu as oublié que tu m'as donné ton argent à garder, avant que nous quittions la maison.

— Et la dame en aura besoin pour s'acheter des robes d'été, dit le contrôleur. Les boutiques sont rudement chères à Saint Petersburg. Et il y fait rudement chaud. Vous avez déjà été en Floride ?

— Nous y allons tous les ans à cette époque, dit Bond.

— Alors je vous souhaite bon séjour, dit le contrôleur.

Quand la porte se fut refermée sur lui, Solitaire partit d'un rire joyeux.

— Pourquoi serais-je embarrassée ? dit-elle. Je m'apprête à vous faire subir un traitement épouvantable, figurez-vous. Pour commencer, je vous quitte un instant. (Elle eut un geste vers la porte qui était derrière Bond.) Je dois être affreuse.

— Allez, chérie, dit Bond en riant tandis qu'elle disparaissait.

Il se tourna vers la fenêtre et regarda défiler les jolies maisons recouvertes de bardeaux des environs de Trenton. Il aimait les trains et se réjouissait de ce grand voyage.

Le « Fantôme d'Argent » ralentissait, il longeait des voies de garage pleines de wagons de marchandises vides qui provenaient de tous les Etats d'Amérique : « Lackawanna », « Chesapeake et Ohio », « Lehigh Valley », « Fruit Express du Littoral », et le plus chantant de tous « Acheson, Topeka et Santa Fé », des noms qui évoquaient l'épopée de la construction des chemins de fer américains.

« Où sont les chemins de fer britanniques ? » songeait Bond.

Il soupira et ramena ses pensées à l'aventure du moment. Il avait décidé d'accepter Solitaire pour le meilleur et pour le pire, ou plutôt, froidement, d'en tirer le meilleur parti possible. Elle connaissait les réponses à beaucoup de questions mais l'heure n'était pas encore venue de les poser. Tout ce qui importait dans l'immédiat c'est qu'un autre coup venait d'être porté à M. Big, à l'endroit le plus sensible chez lui : la vanité.

Quant à la fille, en tant que fille, Bond se disait que ça allait être amusant de la taquiner et de se faire taquiner par elle et il était content qu'ils aient déjà franchi la frontière de la camaraderie et presque de l'intimité.

M. Big avait-il dit vrai, en prétendant qu'elle ne devait avoir aucun rapport avec les hommes ? Il n'en croyait rien. Elle semblait accessible à l'amour et au désir. En tout cas il ne lui était pas indifférent. Il avait envie qu'elle revienne s'asseoir en face de lui. Il la contemplerait, il jouerait avec elle et la découvrirait, peu à peu. Solitaire. C'était un bien joli nom. Pas étonnant qu'ils l'aient baptisée ainsi dans les petites boîtes de Port-au-Prince. Même la chaleur qu'elle semblait promettre à Bond restait mystérieuse et comme en retrait. Il devinait une enfance solitaire dans une grande plantation délabrée, la maison de maîtres tombant lentement en ruine et la plantation à l'abandon envahie par la luxuriance des tropiques. Les parents mourant, la propriété vendue, l'attachement d'un ou deux serviteurs, puis une vie équivoque dans les meublés de la capitale. La beauté était son seul bien et elle avait dû lutter contre des propositions louche, telles que devenir gouvernante,

demoiselle de compagnie ou secrétaire, ce qui équivalait à une sorte de prostitution respectable. Ensuite elle avait fait ses premiers pas, hésitants, incertains, dans le monde où l'on s'amuse. Son exhibition quotidienne dans le cabaret, si chargée de mystère pour des gens dominés par la magie, devait avoir écarté d'elle bien des hommes et contribué à la faire craindre. Et puis un soir un homme immense au visage gris était venu s'asseoir tout seul à une table. Il lui avait promis de la faire débuter à Broadway. C'était la chance d'une vie nouvelle, la possibilité d'échapper à la chaleur, à la saleté et à la solitude.

Bond se détourna de la fenêtre. Il romançait peut-être le tableau mais les choses avaient dû se passer plus ou moins ainsi.

Il entendit la porte s'ouvrir. La jeune fille entra et vint s'asseoir en face de lui. Elle avait l'air fraîche et gaie. Elle l'examina attentivement.

— Vous, vous vous êtes posé des questions à mon sujet, dit-elle. Je le sens. Ne vous en faites pas. Il n'y a rien de vraiment mal dans ma vie. Un jour, je vous raconterai tout. Quand nous aurons le temps. Pour l'instant je souhaite oublier le passé. Je vous dirai seulement mon vrai nom. Je m'appelle Simone Latrelle mais vous pouvez m'appeler comme vous voulez. J'ai vingt-cinq ans et à présent je suis heureuse. Je me sens bien ici. Mais j'ai faim et je tombe de sommeil. Quel lit voulez-vous ?

Bond sourit de la question. Il réfléchissait.

— Ce n'est pas très galant, dit-il, mais je pense qu'il vaut mieux que je prenne celui du bas. Il est préférable que je ne sois pas loin du sol, au cas où. Non qu'il y ait lieu de s'inquiéter, ajouta-t-il en la voyant froncer les sourcils, mais M. Big semble avoir le bras extrêmement long, surtout dans le monde noir. Ce qui inclut les chemins de fer. Vous ne vous formalisez pas ?

— Bien sûr que non. J'allais vous le proposer. D'ailleurs vous ne pourriez pas monter à la couchette du haut avec votre pauvre main.

Leur collation arriva, portée de la voiture-restaurant par un serveur noir à l'air soucieux. Il semblait pressé d'être payé et de retourner à son travail.

Quand ils eurent fini, Bond sonna l'employé du pullman. Lui aussi avait l'air distrait et évitait de regarder Bond. Il prit son temps pour faire les lits. Il montrait que, de toute évidence, il n'y avait pas la place de remuer dans le compartiment. Finalement il prit son courage à deux mains.

— Peut-être que Mme Bryce aimerait mieux aller à côté, pendant que j'arrange ici, dit-il en regardant par-dessus la tête de Bond. Le compartiment voisin est libre jusqu'à Saint Petersburg.

Il prit une clé et ouvrit la porte de communication, sans même attendre la réponse de Bond.

Au geste qu'il fit, Solitaire comprit et se leva. Il l'entendit verrouiller la porte du couloir. Le Noir ferma la porte de communication.

Bond attendit un moment. Il se rappela le nom du Noir.

— Il y a quelque chose qui vous préoccupe, Baldwin ?

Soulagé, l'employé se retourna et le regarda droit dans les yeux.

— Oh oui, monsieur Bryce. Oh oui.

Maintenant qu'il avait commencé, les mots coulaient comme un torrent.

— Je devrais pas vous dire ça, monsieur Bryce, mais il y a plein d'ennuis dans ce train, oui, monsieur. Vous avez quelqu'un qui vous veut du mal dans le train. Parfaitement. J'entends des choses qui me plaisent pas du tout. Je peux pas en dire davantage. J'aurais des ennuis moi aussi. Mais faites bien attention. Celui qui a mis le doigt sur vous porte malheur. Tenez, prenez ça.

Il sortit de sa poche deux cales de bois :

— Cincez-les sous les portes. Je ne peux rien faire d'autre. Ils me couperaient la gorge. Mais j'aime pas qu'on vienne embêter les clients dans ma voiture. Non, monsieur.

— Mais... dit Bond en prenant les cales.

— Je ne peux pas vous aider davantage, monsieur, dit le Noir d'un air définitif, la main déjà sur la poignée de la porte. Si vous sonnez ce soir, j'irai vous chercher votre dîner. Ne laissez entrer personne d'autre.

Il prit le billet de vingt dollars que Bond lui tendait et le froissa dans sa poche.

— Je ferai tout ce que je pourrai, monsieur, je vous assure. Mais ils m'attraperont, si je ne fais pas attention. C'est sûr, monsieur.

Il sortit et referma la porte derrière lui.

Bond resta un moment pensif, avant d'ouvrir la porte de communication. Solitaire lisait.

— Tout est réglé, dit-il. Ça a pris du temps. Il m'a raconté sa vie par-dessus le marché. Je reste là jusqu'à ce que vous soyez montée à votre perchoir. Appelez-moi quand vous serez prête.

Il prit la place qu'elle venait de quitter et regarda les faubourgs sales de Philadelphie, étalant leurs plaies comme des mendians, devant le train luxueux.

Inutile d'effrayer la jeune fille trop tôt. Mais cette nouvelle menace était venue plus vite qu'il ne l'attendait. Si l'homme qui le surveillait découvrait l'identité de Solitaire, elle serait aussi en danger que lui.

Elle l'appela et il entra. La pièce était plongée dans l'obscurité, à part la lampe de chevet, qu'elle avait allumée au-dessus de son lit.

— Dormez bien, dit-elle.

Bond enleva son veston. Il coinça les cales avec soin sous les deux portes. Puis il s'étendit précautionneusement sur le côté droit dans le lit douillet. Et sans une pensée pour l'avenir, il sombra dans un profond sommeil, bercé par le galop puissant du train.

Quelques voitures plus loin, dans celle transformée en restaurant et déserte, un serveur noir relisait le télégramme qu'il venait de rédiger, en attendant les dix minutes d'arrêt à Philadelphie.

11

L'allumeuse

Le grand train roulait vers le sud et l'après-midi était beau. Ils avaient laissé la Pennsylvanie, puis le Maryland derrière eux. Il y eut un long arrêt à Washington. Bond entendit vaguement dans ses rêves des sonneries, le halètement des locomotives et une voix douce dans le haut-parleur...

Ils traversèrent la Virginie. L'air était déjà plus doux et à cinq heures seulement de la bise glacée de New York, on sentait le printemps.

Des groupes de Noirs rentraient des champs et en entendant le grondement lointain, un homme tirerait sa montre, la consulterait et annoncerait :

« Vi'a le Fantôme. Il est six heures. Ma montre est pile à l'heure.

— Ça va, crâne pas », dirait un des autres, tandis que le lourd battement des diesels se rapprocherait et que les wagons illuminés passeraient comme l'éclair, roulant vers la Caroline du Nord.

Ils furent réveillés vers sept heures par le grelottement saccadé de la sonnerie d'un passage à niveau. Le train quittait la campagne pour entrer dans les faubourgs de Raleigh. Bond retira les cales des portes avant d'allumer la lumière et sonna.

Il commanda des dry martinis et quand il vit les deux petites bouteilles « personnelles » sur le plateau avec les verres et la glace, elles lui parurent si ridicules qu'il en commanda immédiatement quatre autres.

Ils discutèrent du menu. Le poisson était décrit comme « Les délicieux filets du chef, savoureux, moelleux et sans arêtes. » Quant au poulet, il était « rôti à la française, rissolé à point et tout découpé ».

— C'est trop beau, cela ne m'inspire pas confiance, dit Bond.

Ils commandèrent des œufs brouillés au bacon, des saucisses, une salade et un camembert local qui est une des meilleures surprises des menus américains.

Il était neuf heures du soir quand Baldwin vint débarrasser. Il leur demanda s'ils désiraient encore quelque chose.

Bond avait réfléchi.

— A quelle heure arrive-t-on à Jacksonville ? demanda-t-il.

— Vers cinq heures du matin, monsieur.

— Y a-t-il un passage souterrain sur le quai ?

— Oui, monsieur. La voiture s'arrête juste à côté.

— Pourriez-vous tenir la portière ouverte et descendre l'échelle assez vite ?

Le Noir sourit.

— Oui, monsieur, je m'en charge.

Bond lui donna un billet de dix dollars.

— Au cas où je ne vous verrais pas à l'arrivée à Saint Petersburg, dit-il.

Baldwin eut un sourire entendu.

— Merci beaucoup de votre gentillesse, monsieur. Bonne nuit, monsieur, bonne nuit, madame.

Il sortit et ferma la porte. Bond se leva et poussa les cales sous les deux portes.

— C'est donc cela, dit Solitaire. Je vois.

— En effet, dit Bond, j'en ai bien peur.

Il lui répéta l'avertissement que lui avait donné Baldwin.

— Cela ne m'étonne pas, dit la jeune fille quand il eut fini. Ils ont dû vous voir entrer dans la gare. Il a un véritable réseau d'espions appelés « les Yeux », et quand on leur confie une tâche, il est presque impossible de leur échapper. Je me demande qui il a placé dans le train. Vous pouvez être certain que c'est un Noir, soit un employé de pullman, soit un serveur de la voiture-restaurant. Il ferait faire n'importe quoi à ces gens-là.

— Ça en a tout l'air, dit Bond. Mais comment fait-il ? Quel pouvoir a-t-il sur eux ?

Elle se tourna vers la fenêtre, vers le tunnel obscur que le train illuminé trouait dans un bruit de tonnerre. Puis ses yeux

revinrent de l'autre côté de la table et rencontrèrent le regard gris-bleu froid de l'agent anglais. Elle se disait : « Comment donner une explication à quelqu'un qui possède un esprit clair, du bon sens, qui a été élevé dans des maisons chaudes, dans des rues claires et qui a toujours des vêtements et des chaussures... Comment faire comprendre les choses à quelqu'un qui n'a pas vécu au cœur des tropiques, dans cette atmosphère secrète où l'on est à la merci de la haine et du poison ? Qui n'a pas entendu battre mystérieusement les tambours, vu les pratiques de sorcellerie et la peur mortelle qu'elles inspirent, ne peut imaginer cela. Que pouvait-il savoir de la catalepsie, de la transmission de pensée et du sixième sens des poissons, des oiseaux et des Noirs ? De la signification terrible d'une plume blanche de poulet, d'un bâton en croix sur la route ou d'un petit sac de cuir rempli d'os et d'herbes... Du Mialisme, du rôle des ombres, de la mort par enflure ou de la mort par consomption ? »

Elle frissonna, reprise par ces sombres évocations. Elle se rappelait surtout cette première fois où sa nourrice noire l'avait amenée, tout enfant, chez le Houmfor.

« Ça peut pas vous faire mal, Missy. C'est bon, Missy. Ça vous protégera jusqu'à vot' dernier jour. »

Et un vieil homme dégoûtant lui avait donné un horrible breuvage. Sa nourrice lui avait tenu les mâchoires ouvertes de force, pour qu'elle boive jusqu'à la dernière goutte. Après elle avait hurlé toutes les nuits pendant une semaine, sans pouvoir dormir. Sa nourrice était inquiète. Et soudain, elle s'était remise à bien dormir, jusqu'à ce que, plusieurs semaines plus tard, en déplaçant son oreiller elle sente quelque chose de dur. Elle sortit de la taie un répugnant petit paquet d'ordures. Elle le jeta par la fenêtre mais au matin il avait disparu. Elle avait continué à bien dormir et elle savait que la nourrice avait dû le trouver et l'enfoncir quelque part sous le parquet.

Bien des années après, elle avait appris ce que c'était que ce breuvage vaudou, un mélange de rhum, de poudre à fusil, de poussière de tombeau et de sang humain. Elle eut un haut-le-cœur, tandis que le goût lui en revenait dans la bouche.

Cet homme, que pouvait-il savoir de ces choses et d'autres qu'elle ne pouvait s'empêcher tout à fait de croire ? Elle releva la tête et vit les yeux un peu narquois de Bond posés sur elle.

— Vous êtes en train de penser que je ne peux pas comprendre, dit-il. Vous avez raison jusqu'à un certain point. Mais je sais ce que la peur peut faire faire aux gens et je sais que la peur peut être provoquée par bien des choses. J'ai lu plusieurs livres sur le culte vaudou et je suis sûr qu'il agit sur les gens. Je ne pense pas qu'il agirait sur moi parce que j'ai cessé d'avoir peur du noir tout petit et que je ne suis pas un bon sujet pour la suggestion ou l'hypnotisme. Mais je connais ce jargon et ne croyez pas que j'en ris. Les savants et les médecins qui ont écrit des livres sur la question n'en rient pas non plus.

Solitaire sourit.

— Parfait, dit-elle. Alors tout ce que j'ai besoin de vous dire c'est qu'ils croient que M. Big est le zombi de Baron Samedi. Les zombis sont déjà très mauvais en eux-mêmes. Ils animent des cadavres qu'on fait revenir de chez les morts et obéissent aux ordres de la personne qui les contrôle. Baron Samedi est l'esprit le plus terrible de tout le culte vaudou. C'est l'esprit des ténèbres et de la mort. Et que Baron Samedi contrôle son propre zombi est une idée vraiment effrayante. Vous savez à quoi ressemble M. Big. Il est énorme, tout gris et il a un grand pouvoir spirituel. Il n'est pas difficile pour un Noir de croire que c'est un zombi et de la pire espèce encore. De là au Baron Samedi, il n'y a qu'un pas. M. Big renforce cette croyance en gardant toujours le fétiche du Baron près de lui. Vous l'avez vu dans son bureau.

Elle s'arrêta, puis reprit rapidement, presque sans respirer :

— Je puis vous affirmer que ça marche et qu'il n'y a pas un Noir l'ayant vu et ayant entendu l'histoire qui n'y croie et à qui il n'inspire une terreur absolue et sans bornes. Et ils ont raison, ajouta-t-elle. Vous diriez comme eux si vous connaissiez la façon dont il traite ceux qui ne lui ont pas obéi parfaitement, la façon dont ils sont torturés et tués.

— Et où Moscou intervient-il dans cette affaire ? demanda Bond. Est-il vrai qu'il soit un agent du SMERSH ?

— Je ne sais pas ce que c'est que le SMERSH, dit la jeune fille, mais je sais qu'il travaille pour la Russie, ou du moins, je

l'ai entendu parler russe avec des gens qui viennent le voir de temps en temps. Parfois, il me demandait de rester dans la pièce et m'interrogeait après sur ce que je pensais des visiteurs. En général, il me semblait qu'ils avaient dit la vérité, bien que je ne comprenne pas leur langue. Mais n'oubliez pas que je ne le connais que depuis un an et qu'il est extrêmement secret. Si Moscou l'utilise, ils emploient un des hommes les plus puissants d'Amérique. Il est capable de trouver à peu près tout ce qu'il cherche, et, s'il n'obtient pas ce qu'il veut, il tue.

— Et pourquoi ne l'a-t-on pas encore tué ?

— On ne peut pas le tuer, dit-elle. Il est déjà mort. C'est un zombi.

— Oui, je vois, dit Bond lentement. Voilà un système tout à fait pratique. Vous n'avez pas envie d'essayer malgré tout ?

Elle regarda dehors et se retourna vers lui.

— En tout dernier ressort, admit-elle à contrecœur. Mais n'oubliez pas que je viens d'Haïti. Mon cerveau me dit bien que je pourrais le tuer mais... (elle eut un geste d'impuissance) mon instinct me dit que ce n'est pas possible.

Elle lui sourit d'un air soumis :

— Vous devez croire que je suis une pauvre imbécile.

Bond réfléchit :

— Pas après avoir lu tous ces livres, admit-il.

Sa main se posa sur celles de la jeune fille.

— Quand le moment sera venu, dit-il en soupirant, je ferai une croix dans ma balle. Ça marchait, dans le vieux temps.

Elle resta pensive :

— Je crois que si quelqu'un au monde peut le faire, c'est vous, dit-elle. La nuit dernière, vous l'avez durement touché en échange du mal qu'il vous a fait.

Elle prit sa main dans les siennes et la serra.

— Et maintenant, dites-moi ce que je dois faire ? demanda-t-elle.

— Aller au lit, dit Bond en regardant sa montre, qui marquait dix heures du soir. Il vaut mieux dormir le plus possible. Nous descendrons à Jacksonville pour essayer de leur faire perdre la piste. Nous rejoindrons la côte par une autre route.

Ils se levèrent et se trouvèrent debout, l'un en face de l'autre. Soudain Bond l'entoura de son bras droit. Elle lui jeta les bras autour du cou et ils s'embrassèrent à perdre haleine. Il la pressa contre la paroi mouvante du train et la garda contre lui. Elle prit son visage entre ses deux mains et l'éloigna, à bout de souffle. Les yeux de Solitaire étaient brillants et brûlants. Elle reprit ses lèvres et l'embrassa longuement, avec fougue, comme si elle avait été l'homme et lui la femme.

Bond maudissait sa main cassée qui l'empêchait de toucher son corps, de la prendre. Il libéra sa main droite et la posa contre elle. Il sentait ses seins fermes aux pointes durcies par le désir. Il lui caressa le dos jusqu'aux reins et laissa là sa main. Il la serrait fort contre lui et l'embrassait follement.

Enfin elle retira les bras de son cou et le repoussa.

— J'espérais qu'un jour j'embrasserais un homme comme cela, dit-elle d'une voix basse. Et quand je vous ai vu, j'ai su que ce serait vous.

Ses bras étaient retombés mais son corps attendait Bond, le voulait.

— Vous êtes très belle, dit Bond. Et vous embrassez mieux qu'aucune femme que j'aie jamais connue.

Il baissa les yeux sur les bandages qui entouraient sa main gauche.

— Au diable cette main, dit-il. Je ne peux pas vous prendre et vous faire l'amour. J'ai trop mal. Pour cela aussi M. Big paiera.

Elle rit, sortit un mouchoir de son sac et essuya le rouge qu'il avait sur la bouche. Puis elle lissa les petits cheveux qu'il avait sur le front et l'embrassa légèrement et tendrement.

— Cela vaut mieux comme ça, dit-elle, nous avons trop d'autres choses en tête.

Le train les poussa l'un contre l'autre.

Il mit sa main sur le sein gauche de la jeune fille et embrassa sa gorge blanche, puis sa bouche.

Il sentit le battement de son sang se calmer. Il la prit par la main et la mena au milieu du compartiment.

— Peut-être avez-vous raison, dit-il en souriant. Mais un jour, nous serons seuls, avec tout le temps du monde devant nous. Ici, il y a au moins un homme qui dérangerait sûrement

notre nuit. En plus nous devons être debout à quatre heures du matin. Nous n'avons pas assez d'heures devant nous. Préparez-vous, mettez-vous au lit. Je viendrai vous embrasser et vous souhaiter bonne nuit.

Ils s'étreignirent une fois encore, lentement, puis il recula.

— Voyons un peu si nous n'avons pas de visite à côté, dit-il.

Sans bruit, il ôta la cale de la porte de communication et tourna doucement le verrou. Il sortit le Beretta de son étui, enleva le cran de sûreté et lui fit signe de tirer la porte de façon à se trouver à l'abri. Il donna le signal et elle obéit sans hésitation. Le compartiment vide bâit ironiquement devant eux.

Bond sourit à Solitaire et haussa les épaules.

— Appelez-moi quand vous serez prête, dit-il, et il referma la porte sur lui.

La porte du couloir était fermée à clé. Le compartiment était exactement semblable au leur. Bond inspecta soigneusement les points vulnérables. Dans le plafond il n'y avait qu'une seule ouverture pour l'air conditionné et Bond qui était prêt à envisager toutes les éventualités repoussa celle d'empoisonnement par gaz toxique dans le système car cela aurait tué tous les autres occupants de la voiture. Restaient les tuyaux du petit cabinet de toilette et, s'ils pouvaient véhiculer quelque engin meurtrier, il faudrait le glisser à l'intérieur depuis le dessous du train, ce qui exigerait un acrobate d'une adresse et d'une audace consommées. Il n'y avait pas de grille d'aération vers le couloir.

Bond leva les épaules. Si quelqu'un venait, il faudrait nécessairement qu'il passe par la porte. Il n'avait qu'à rester éveillé.

Solitaire l'appela. La pièce sentait le « Vent Vert » de Balmain. Appuyée sur le coude, Solitaire le regardait, de la couchette supérieure. Les draps étaient tirés jusqu'à ses épaules. Bond se dit qu'elle devait être nue. Ses cheveux noirs tombaient en cascade sombre. La lampe de chevet était allumée derrière elle mais son visage restait dans l'ombre. Bond gravit la petite échelle d'aluminium et se pencha. Elle se redressa et rabattit les draps.

— Bon Dieu, dit Bond. Vous...

Elle lui mit la main sur la bouche.

— Je trouve, dit-elle, qu'allumeuse est un joli mot, pas vous ? C'est amusant de se moquer un peu du grand homme fort et taciturne, non ? Vos yeux flambent de colère. C'est le seul jeu auquel je puisse jouer avec vous et je ne serai pas capable de tenir très longtemps. Combien de jours pour que votre main soit guérie ?

Bond mordit la main douce et elle poussa un petit cri.

— Pas beaucoup, dit-il. Et un jour, pendant que vous serez en train de jouer à votre petit jeu, vous vous retrouverez épinglée comme un papillon, avant d'avoir pu dire ouf.

Elle mit ses bras autour de son cou et ils échangèrent un baiser passionné.

Enfin elle retomba sur les oreillers.

— Dépêchez-vous de guérir, dit-elle. Mon jeu ne m'amuse déjà plus.

Bond redescendit et tira les rideaux du lit de Solitaire.

— Essayez de dormir, maintenant, dit-il. Demain la journée sera longue.

Elle murmura quelque chose et il l'entendit se retourner. Elle éteignit la lumière.

Bond s'assura que les cales étaient bien en place sous les portes. Il enleva son veston et sa cravate et s'allongea sur la couchette du bas. Il éteignit aussi sa lumière et resta étendu, pensant à Solitaire et écoutant le galop continu des roues sous sa tête, les petits bruits berceurs du compartiment, les cliquetis, les grincements légers de la carrosserie qui conduisent si vite au sommeil dans un train de nuit.

Il était onze heures du soir. Le train roulait sur la grande ligne droite entre Columbia et Savannah en Géorgie. Il restait six heures pour atteindre Jacksonville, six heures encore d'obscurité pendant lesquelles M. Big avait certainement ordonné à son agent de frapper, tandis que tout le train dormait et qu'un homme pouvait parcourir les couloirs sans rencontrer âme qui vive.

Le grand train serpentait dans la nuit, traversant les plaines vides et les maigres villages de Géorgie, « L'Etat des Pêches ». Le sifflement rageur de son avertisseur à quatre tons trouait la

savane déserte et le long pinceau de son phare unique déchirait le calicot noir de la nuit.

Bond ralluma et lut pendant un moment mais ses pensées étaient trop absorbantes. Il abandonna et éteignit de nouveau. Ses pensées revinrent à Solitaire et à l'avenir et, dans l'immédiat, à leur fuite à Jacksonville, à Saint Petersburg où il retrouverait Leiter.

Beaucoup plus tard, il devait être près d'une heure du matin, il était assoupi et au bord du sommeil, lorsqu'un léger bruit métallique tout près de sa tête le réveilla tout à fait et lui fit tirer son revolver.

Dans le couloir il y avait quelqu'un qui essayait d'entrer.

Bond fut debout immédiatement et se déplaça sans bruit sur ses pieds nus. Doucement il retira la cale de la porte de communication et, tout aussi doucement, tira le verrou et ouvrit la porte. Il passa dans le compartiment voisin et silencieusement commença à tourner la poignée de la porte du couloir. Le verrou rentra avec un cliquetis assourdissant. Il ouvrit la porte à la volée et se lança dans le couloir, pour voir disparaître en courant une silhouette qui était déjà à l'autre extrémité du wagon.

Si ses deux mains avaient été libres et valides il aurait pu tirer. Mais pour ouvrir les portes il faudrait qu'il glisse le Beretta dans la ceinture de son pantalon. C'était perdu d'avance. Il y avait trop de compartiments vides dans lesquels l'homme pourrait s'abriter en fermant doucement la porte sur lui. Bond avait déjà réfléchi à tout cela. Il savait que sa seule chance était la surprise. Ou tirer le premier ou capturer l'homme.

Il fit quelques pas vers le compartiment H. Un minuscule morceau de papier dépassait de sous la porte. Il regagna le compartiment en refermant les portes derrière lui. Il alluma sa lampe. Solitaire dormait toujours. Le reste du papier, une simple feuille, se trouvait sur le tapis, contre la porte du couloir. Il la ramassa et s'assit sur le bord de son lit.

C'était une feuille de papier bon marché. Elle était couverte de lignes irrégulières écrites en capitales à l'encre rouge. Bond la manipula avec insouciance, certain qu'il n'y aurait aucune empreinte. Ce n'était pas le style de M. Big.

*O esprit, ne me tue pas.
Epargne-moi. Prends son corps.
Le divin batteur a annoncé
Que lorsqu'il se lèvera avec l'aube
Il fera résonner ses tambours pour VOUS dans le matin
Très tôt, très tôt, très tôt.
O esprit qui sacrifie les enfants des hommes
Avant qu'ils ne soient mûrs
Le divin batteur annonce
Que lorsqu'il se lèvera avec l'aube
Il fera résonner ses tambours pour VOUS, dans le matin
Très tôt, très tôt, très tôt, très tôt, très tôt.
Nous VOUS implorons
Et VOUS comprendrez.*

Bond, étendu sur son lit, songeait. Enfin il plia le papier et le mit dans son agenda. Il gisait sans rien voir, attendant le jour.

12

Les Everglades

Il n'était pas loin de cinq heures du matin quand ils se glissèrent hors du train, à Jacksonville.

Il faisait encore sombre et les quais nus et déserts de la grande gare de Floride étaient à peine éclairés. L'entrée du souterrain n'était qu'à quelques mètres de la portière de la voiture 245 et aucun signe de vie ne leur parvint du train endormi, tandis qu'ils dévalaient les marches. Bond avait dit à l'employé de laisser la porte de leur compartiment fermée après leur départ ainsi que les rideaux tirés, et il y avait une bonne chance que l'on ne s'aperçoive pas de leur disparition avant Saint Petersburg.

Ils sortirent du souterrain et se trouvèrent dans le hall. Bond vérifia que le prochain train pour Saint Petersburg, « le Météore d'Argent », frère jumeau du « Fantôme » entrait en gare à neuf heures. Il retint deux pullman. Puis il prit le bras de Solitaire et ils quittèrent la gare pour la rue chaude et sombre.

Ils avaient le choix entre deux ou trois restaurants ouverts toute la nuit et ils poussèrent la porte de celui qui annonçait « Comme chez soi » dans le néon le plus éclatant. C'était la banale usine à nourriture : deux serveuses harassées derrière un comptoir de zinc chargé de cigarettes, de bonbons, de livres à bon marché et d'illustrés. Il y avait un gros percolateur à café et une rangée de réchauds à gaz. Une porte marquée « Toilettes » gardait ses secrets, à côté d'une autre marquée « Privé » et qui était sans doute l'entrée de derrière. Un groupe d'hommes en bleu de travail qui étaient assis à une des tables douteuses relevèrent la tête un instant quand ils entrèrent. Puis les hommes reprirent leur conversation à voix basse. C'était probablement une équipe de relève des diesels, se dit Bond.

Il y avait quatre boxes étroits, à droite de l'entrée. Solitaire et Bond se glissèrent dans l'un d'eux. Ils examinèrent avec tristesse le menu crasseux.

Au bout d'un moment une des serveuses s'approcha nonchalamment et, le dos appuyé à la cloison, se mit à examiner les vêtements de Solitaire.

— Jus d'orange, café et œufs brouillés pour deux, dit Bond d'une voix brève.

— Hein, hein, fit la fille.

Et elle s'éloigna en traînant les pieds.

— Ils vont nous faire les œufs brouillés avec du lait, dit Bond. Mais il n'y a pas moyen d'obtenir un œuf à la coque dans ce pays. Ils vous les servent sans la coquille, en vrac dans une tasse à thé, c'est dégoûtant. Je me demande où ils ont bien pu apprendre ça... En Allemagne, je suppose. Quant au café, quand il est mauvais, c'est le plus mauvais du monde, encore pire qu'en Angleterre, ce n'est pas peu dire. Je pense qu'ils ne peuvent pas grand-chose contre le jus d'orange. Après tout nous sommes en Floride maintenant.

Il se sentit brusquement déprimé à la pensée des quatre heures d'attente qu'ils allaient passer dans cet endroit sale et peu engageant.

— En Amérique, tout le monde gagne de l'argent facilement, dit Solitaire. C'est toujours mauvais pour le client. Ils veulent vous prendre vos dollars le plus vite possible et vous vider ensuite. Mais attendez d'être sur la côte. A cette époque de l'année, la Floride est le plus bel attrape-nigaud de la terre entière. Sur la côte est, ils tondent les milliardaires. Là où nous allons, ils plument les petites gens. Qui ne demandent pas mieux d'ailleurs. Ils vont là-bas pour y mourir et ils ne peuvent pas emporter leur argent dans la tombe avec eux.

— Bon sang, dit Bond, dans quel endroit allons-nous donc ?

— Tout le monde est presque mort à Saint Petersburg, expliqua Solitaire. C'est le Grand Tombeau National. Quand un employé de banque, un postier ou un contrôleur des chemins de fer arrive à l'âge de soixante ans, il réunit l'argent de sa pension ou sa retraite et il part pour Saint Petersburg pour avoir quelques années de bon temps et mourir au soleil. On l'appelle

« la Cité du Soleil ». Il fait si beau que le journal du soir local, *L'Indépendant*, est distribué gratuitement tous les jours où le soleil ne s'est pas montré à l'heure où tombe l'édition. Cela n'arrive que trois ou quatre fois par an et c'est une merveilleuse publicité. A neuf heures du soir tout le monde est couché et dans la journée tous les vieux jouent au galet ou au bridge. Il y a deux équipes de base-ball, les « Kids » et les « Cubs » dont l'âge moyen est soixante-quinze ans passés. Ils jouent aussi aux boules, mais la plupart du temps ils s'agglutinent tous ensemble sur les « Sidewalk Davenports » ; ce sont des rangées de bancs qui bordent les trottoirs des rues principales. Ils restent là au soleil à bavarder et à somnoler. C'est terrible de voir tous ces vieillards avec leurs lunettes, leurs appareils contre la surdité et leurs fausses dents toutes neuves.

— Ça n'a pas l'air réjouissant, dit Bond. Mais pourquoi diable M. Big est-il allé choisir un endroit pareil ?

— C'est parfait pour lui, dit Solitaire sérieusement. Il n'y a pratiquement pas de délits, à part les tricheurs au bridge et à la canasta. Aussi y a-t-il très peu de policiers. Il y a de nombreux gardes-côtes, mais ils s'occupent surtout de la contrebande entre Cuba et Tampa et des pêcheurs d'éponge de Tarpon Springs qui continuent à pêcher hors saison. Je ne sais pas exactement ce qu'il fait là-bas, sinon qu'il a un agent important appelé « Robber ». Cela a sans doute quelque chose à voir avec Cuba, dit-elle d'un air pensif. Probablement une affaire communiste. Je crois que Cuba s'abrite derrière Harlem et envoie des agents rouges dans toutes les Caraïbes.

» En tout cas, poursuivit-elle, Saint Petersburg est peut-être la ville la plus innocente d'Amérique. Tout y est « sympathique » et « bon enfant ». Il y a bien un endroit appelé le « Restorium » qui est un hôpital pour alcooliques. Mais ils doivent être très vieux, ajouta-t-elle en riant, et je suppose qu'ils ont passé l'âge de faire du mal à qui que ce soit. Vous allez adorer ça, dit-elle à Bond avec un sourire malicieux. Vous aurez sûrement envie de vous établir là-bas pour le reste de votre vie et de devenir un « vieil habitué », vous aussi. C'est le grand mot du cru, « vieil habitué ».

— Dieu m'en garde, dit Bond avec ferveur. Ça a l'air de ressembler à Bournemouth ou à Torquay, mais en mille fois pire. J'espère que nous n'aurons pas à faire un concours de tir avec « Robber » et ses amis. Nous enverrions sans doute au cimetière quelques centaines de « vieux habitués » au cœur fragile. Mais il n'y a donc personne de jeune dans cet endroit ?

— Oh si, dit Solitaire en riant. Des masses. Tous les habitants du coin qui prennent l'argent des « vieux habitués », par exemple. Ceux qui exploitent les motels ou les camps de caravaning. Vous pourriez vous faire beaucoup d'argent en dirigeant les tournois de bingo. Je serais votre « bonimenteuse », la fille qui fait entrer les bonnes poires. Cher monsieur Bond, dit-elle en lui prenant la main, voulez-vous vivre avec moi ? Nous vieillirons ensemble bien honnêtement à Saint Petersburg.

Bond parut examiner la proposition.

— J'ai d'abord l'intention de vivre tout ce qu'il y a de plus malhonnêtement avec vous, dit-il avec un sourire. C'est un style qui me convient mieux. Par contre, ça m'arrange assez que les gens se couchent à neuf heures dans ce délicieux endroit.

Solitaire lui rendit son sourire et retira sa main car le petit déjeuner arrivait.

— Oui, reprit-elle, vous irez au lit à neuf heures. Alors je me glisserai par la porte de derrière et je m'offrirai des nuits de débauche avec les Kids et les Kubs.

Le breakfast était aussi mauvais que Bond l'avait prédit. Quand ils eurent payé, ils sortirent et se dirigèrent en flânant vers la salle d'attente de la gare.

Le soleil s'était levé et ses rayons faisaient danser la poussière dans le hall désert. Ils s'assirent ensemble dans un coin et jusqu'à l'arrivée du « Météore d'Argent », Bond la bombarda de questions sur M. Big et sur tout ce qu'elle savait de ses affaires.

De temps en temps il notait une date ou un nom mais elle ne lui apprit pas grand-chose. Elle avait son appartement dans le même bloc de Harlem que M. Big et elle avait été gardée pratiquement prisonnière pendant l'année écoulée. Elle avait

deux robustes Noires pour lui « tenir compagnie » et elle ne sortait jamais sans escorte.

A l'occasion, M. Big la faisait venir dans la pièce où Bond l'avait rencontrée. Il lui demandait alors de deviner si l'homme ou la femme, qui étaient en général liés sur leur chaise, mentaient ou non. Elle variait ses réponses selon qu'il lui semblait que les gens étaient bons ou méchants. Elle savait que son verdict pouvait équivaloir à une sentence de mort, mais le destin de ceux qu'elle jugeait mauvais lui était indifférent. Très peu d'entre eux étaient blancs.

Bond nota les dates et les détails concernant ces événements. Tout ce qu'elle lui racontait complétait le portrait d'un homme très puissant et très actif, d'un homme cruel et impitoyable, contrôlant un immense réseau d'opérations.

Quant aux pièces d'or, tout ce qu'elle en savait c'est qu'elle avait dû plusieurs fois questionner des hommes sur le nombre de pièces qu'ils avaient écoulées et sur le prix qu'ils avaient demandé. Très souvent ils mentaient sur les deux tableaux.

Bond faisait très attention à dire le moins possible de ce qu'il savait lui-même ou de ce qu'il devinait. La sympathie grandissante qu'il ressentait pour Solitaire et le désir qu'il avait de son corps étaient dans une case à part, qui n'avait rien à voir avec sa vie professionnelle.

Le « Météore d'Argent » arriva à l'heure et ils furent l'un et l'autre soulagés de repartir et d'échapper à l'atmosphère lugubre de la grande gare.

Le train traversait la Floride, les forêts et les marais envahis de touffes de mousse espagnole, et longeait des kilomètres de plantations de citronniers.

Dans tout le centre de l'Etat, cette mousse espagnole donne au paysage un aspect gris et mort. Même les villages qu'ils traversaient semblaient grisâtres et squelettiques avec leurs petites maisons desséchées et mangées par le soleil. Seuls les citronniers chargés de fruits étaient verts et vivants. Tout le reste avait l'air cuit et brûlé par la chaleur.

En regardant les sombres forêts desséchées Bond se disait qu'elles ne devaient être habitées que par les chauves-souris et les scorpions, les crapauds-buffles et les araignées venimeuses.

Ils déjeunèrent et soudain le train se mit à longer le golfe du Mexique, les marais couverts de palétuviers, les palmiers ; les motels succédaient aux motels et aux camps de caravaning et Bond découvrait l'autre Floride, la Floride des affiches publicitaires, la terre de « Miss Fleur d'Oranger 1954 ».

Ils descendirent du train à Clearwater, la dernière gare avant Saint Petersburg. Bond appela un taxi et donna l'adresse de Treasure Island, à une demi-heure de là. Il était deux heures de l'après-midi et le soleil flambait dans un ciel sans nuages. Solitaire insista pour enlever sa voilette et son chapeau.

— Cela me colle au visage, dit-elle. D'ailleurs, presque personne ne m'a jamais vue ici.

Un gros Noir, au visage marqué par la petite vérole, était arrêté avec son taxi au même feu qu'eux, au croisement de Park Street et de Central Avenue, là où l'avenue donne sur la longue jetée qui mène à Treasure Island et coupe les eaux profondes de Boca Ciega Bay.

Quand le Noir vit le profil de Solitaire, il en resta la bouche ouverte. Il rangea son taxi le long du trottoir et se précipita dans un drugstore. Il demanda un numéro à Saint Petersburg.

— C'est Poxy, dit-il d'une voix pressante dans l'appareil. Passe-moi Robber et en vitesse. C'est toi, Robber ? Ecoute, le patron doit être en ville. C'est pas possible que tu viennes de l'appeler à New York. A l'instant je viens de voir sa fille dans un taxi de Clearwater, tu sais un de la Compagnie Stassen. Il allait vers la jetée. Je comprends que j'en suis sûr. J'te jure. J'ai pas pu me tromper. Elle était avec un gars, costume bleu, stetson gris, cicatrice sur la figure. Comment les suivre ? T'en as de bonnes, toi. Moi j'me demandais pourquoi t'avais pas voulu me dire que le patron était là, c'est tout. Alors j'me suis dit qu'y valait mieux vérifier. Ça va, ça va... Je rattraperai le taxi quand il rentrera par la jetée ou à Clearwater. Ça va, je te dis, t'excite pas. J'ai rien fait de mal.

L'homme nommé « Robber » eut New York en moins de cinq minutes. Il avait été prévenu en ce qui concernait Bond mais il n'arrivait pas à comprendre ce que Solitaire venait faire là-

dedans. Quand il eut fini de parler à M. Big, il n'était pas plus avancé mais les instructions qu'il avait reçues étaient tout à fait précises.

Il raccrocha et resta là, pianotant songeusement sur son bureau. Ça lui laisserait huit mille dollars. Il se lécha les lèvres et appela l'officine d'un bookmaker de ses amis, dans un bar du centre de Tampa.

Bond régla le taxi aux « Everglades ». C'était un groupe de petites maisons blanches et jaunes bien propres, disposées sur les trois côtés d'une grande pelouse. A quarante mètres, la plage et la mer. De là on découvrait tout le golfe du Mexique, aussi calme qu'un miroir. La brume de chaleur confondait l'eau avec le ciel sans nuages.

Après Londres, après New York, après Jacksonville, c'était un changement éblouissant.

Solitaire sur les talons, Bond franchit une porte marquée « Bureau ». Il appuya sur une sonnette qui indiquait : « Directrice : madame Stuyvesant » et une petite créature fanée, les cheveux rincés au bleu, apparut et esquissa un sourire de ses lèvres pincées.

— Oui ? dit-elle.

— M. Leiter, s'il vous plaît ?

— Oh, vous êtes monsieur Bryce, cottage numéro 1, juste à côté de la plage. M. Leiter vous attend depuis l'heure du déjeuner. Et...

Elle examina Solitaire à travers son pince-nez sans bienveillance.

— Madame Bryce, dit Bond.

— Ah bien, dit Mme Stuyvesant qui n'en croyait rien. Si vous voulez signer le registre, je suis sûre que vous et... Mme Bryce aimeriez vous rafraîchir après le voyage. L'adresse complète, s'il vous plaît. Merci.

Elle les conduisit par un chemin cimenté jusqu'au dernier cottage à gauche. Elle frappa et Leiter se montra. Bond s'attendait à une réception chaleureuse mais Leiter parut chanceler en le voyant. Sa bouche s'ouvrit. Ses cheveux couleur

de paille, encore légèrement teintés de noir aux racines, ressemblaient à une meule de foin.

— Vous ne connaissez pas ma femme, je crois, dit Bond.

— Non, non. Je veux dire oui. Comment allez-vous ?

Visiblement il était dépassé par la situation. Oubliant Solitaire, il entraîna Bond à l'intérieur. Au dernier moment il se souvint de la jeune fille et de l'autre main la tira également et claqua la porte, si bien que la formule d'accueil de Mme Stuyvesant : « J'espère que vous passerez un agréable... » fut guillotinée sans appel.

Une fois à l'intérieur, Leiter resta debout, ses yeux allant de l'un à l'autre, effaré.

Bond posa sa valise dans la petite entrée. Il y avait deux portes, il en poussa une et la tint ouverte pour laisser passer Solitaire. Ils entrèrent dans le living-room qui occupait toute la largeur du bungalow, face à la plage et à la mer. La pièce était agréablement meublée de sièges de bambou confortablement rembourrés de coussins de chintz rouge et vert.

Un tapis de feuilles de palme recouvrait le sol. Les murs étaient bleu canard doux et ornés de très belles photos en couleur encadrées de bambou et représentant des fleurs tropicales. Il y avait une grande table de bambou en forme de tambour, avec un dessus en verre sur lequel étaient posés un vase de fleurs et un téléphone blanc. De larges fenêtres donnaient sur la mer et à droite une porte conduisait à la plage. Les jalousies de plastique blanc étaient à demi baissées pour atténuer l'éclat aveuglant du sable.

Bond et Solitaire s'assirent. Bond alluma une cigarette et posa paquet et briquet sur la table.

Soudain le téléphone sonna. Leiter sortit de son rêve et alla décrocher.

— C'est moi, dit-il. Passez-moi le lieutenant... Ah c'est vous, lieutenant. Il est là. Il vient d'arriver. Non, en un seul morceau.

Un long moment il écouta puis se tourna vers Bond :

— Où êtes-vous descendu du train ? demanda-t-il.

Bond le lui dit.

— A Jacksonville, dit Leiter au téléphone. Oui... Vous pouvez le dire ! Je vais lui demander des détails et je vous rappelle.

Pouvez-vous prévenir le Bureau des Homicides, ça me rendrait service. Et New York également. Merci infiniment, lieutenant. Orlando 9 000 d'accord. Et merci encore. Au revoir.

Il raccrocha, essuya la sueur qui lui couvrait le front et s'assit en face de Bond. Tout à coup il regarda Solitaire et eut un sourire d'excuses :

— Je suppose que vous êtes Solitaire, dit-il. Désolé de vous avoir si mal reçue. La journée a été dure. C'est la deuxième fois en un peu plus de vingt-quatre heures que je crois ne plus jamais revoir cet individu.

Et il se tourna vers Bond.

— Je peux continuer ? demanda-t-il.

— Allez-y, dit Bond, Solitaire est de notre côté maintenant.

— Bravo, voilà une bonne chose de faite, dit Leiter. Comme vous n'avez pas vu les journaux ni entendu la radio, je vais vous donner les gros titres d'abord. « Le Fantôme » s'est arrêté, peu après Jacksonville. Entre Waldo et Ocala. Votre compartiment a été mitraillé et bombardé. Il n'en est rien resté. L'employé du pullman qui était dans le couloir à ce moment-là a été tué. Pas d'autre victime. Tout le monde est en ébullition. Qui a fait le coup ? Qui est M. Bryce ? Et Mme Bryce donc ? Où sont-ils ? Bien entendu, nous étions persuadés que vous aviez été enlevés. La police d'Orlando a pris l'enquête en main. Ils sont remontés jusqu'aux réservations, à New York. Ils ont découvert que c'était le F.B.I. qui les avait faites. Alors tout le monde m'est tombé dessus comme un seul homme.

» Et là-dessus vous arrivez comme une fleur, bras dessus bras dessous avec une fille ravissante !

Leiter éclata de rire.

— Mon vieux, j'aurais voulu que vous entendiez Washington tout à l'heure ! On aurait vraiment dit que c'était moi qui avais bombardé ce fichu train.

Il prit une des cigarettes de Bond et l'alluma.

— Voilà le scénario en gros. Je me mettrai au « découpage du script » après vous avoir entendu. Allez-y.

Bond raconta en détail tout ce qui était arrivé depuis que Leiter lui avait téléphoné au *Saint Regis*. Quand il en vint à la

nuit dans le train, il tira un morceau de papier de son carnet et le poussa de l'autre côté de la table.

Leiter siffla entre ses dents :

— Vaudou, dit-il. On aurait dû le trouver près de votre cadavre sans doute. Meurtre rituel exécuté par les amis des hommes que vous avez tués à Harlem. Ça aurait fait une explication tout à fait présentable. Et qui mettait M. Big hors de cause. Ces gens pensent à tout. On va essayer de mettre la main sur le complice du train. Probablement un des serveurs. C'est lui qui a dû désigner votre compartiment. Mais finissez. Puis je vous raconterai comment il s'y est pris.

— Je peux voir ? dit Solitaire en prenant le papier. Oui, fit-elle tranquillement, c'est bien un fétiche vaudou, un *ouanga*. C'est l'invocation à l'Esprit du Tambour. Elle est employée en Afrique par la tribu Ashanti, quand elle veut tuer quelqu'un. A Haïti on utilise une invocation semblable.

Elle rendit le papier à Bond, en disant très sérieusement :

— Heureusement que vous ne m'en avez pas parlé. J'aurais sûrement eu une crise de nerfs.

— Je n'ai pas énormément apprécié moi-même, dit Bond. J'ai senti que cela n'annonçait rien de bon. Heureusement que nous sommes descendus à Jacksonville. Je regrette pour ce pauvre Baldwin. Nous lui devons beaucoup.

Il raconta la fin du voyage.

— Est-ce que quelqu'un vous a vus descendre du train ? s'enquit Leiter.

— Je ne crois pas, dit Bond. Mais il vaudrait mieux que Solitaire ne se montre pas jusqu'à ce que nous puissions la faire partir. J'ai pensé qu'elle pourrait prendre l'avion pour la Jamaïque demain. Là-bas je connais quelqu'un qui pourra veiller sur elle en attendant notre arrivée.

— D'accord, dit Leiter. Nous la mettrons dans l'avion à Tampa. Elle sera à Miami à l'heure du déjeuner et là, elle pourra prendre un des vols de l'après-midi, celui de la KLM ou de la Panamerican. Elle arrivera pour le dîner. Cet après-midi c'est trop tard pour faire quoi que ce soit.

— Cela vous va, Solitaire ? demanda Bond.

La jeune fille regardait par la fenêtre. Ses yeux avaient l'expression lointaine qui avait déjà frappé Bond.

Soudain, elle frissonna.

Ses yeux revinrent à Bond et elle toucha sa manche.

— Oui, dit-elle avec hésitation. Oui, j'espère que cela ira.

13

Mort d'un pélican

Solitaire se leva.

— Je vais m'arranger un peu, dit-elle. Je suis sûre que vous avez beaucoup de choses à vous dire.

— Naturellement, dit Leiter en bondissant. Que je suis bête ! Vous devez être morte de fatigue. Je crois qu'il vaudrait mieux que vous preniez la chambre de James. Il partagera la mienne.

Solitaire le suivit dans l'entrée et Bond entendit Leiter expliquer la disposition des chambres. Au bout d'un moment l'Américain revint avec une bouteille de Haig and Haig et de la glace.

— Ma parole, j'oublie tous les usages, dit-il. Nous avons bien mérité un verre tous les deux. Il y a un petit placard à côté de la salle de bains. Je l'ai garni en prévision d'un vrai siège.

Il alla chercher de l'eau de Seltz et servit à tous les deux un verre bien tassé.

— Et maintenant donnez-moi tous les détails, dit Bond en se calant dans son fauteuil. Ça a dû être du cousu main.

— Vous pouvez le dire ! A part l'absence des cadavres...

Il mit les pieds sur la table et alluma une cigarette.

— « Le Fantôme » a quitté Jacksonville aux environs de cinq heures, commença-t-il. Il était près de six heures quand il est arrivé à Waldo. Au départ de Waldo – ici c'est une supposition – l'homme de M. Big est allé jusqu'à votre wagon, s'est glissé dans le compartiment voisin du vôtre et a accroché une serviette entre le store et la fenêtre, signifiant par là (il avait dû passer la moitié de son temps à téléphoner aux arrêts, tout le long du chemin, pour avoir des instructions) signifiant donc « la fenêtre qui est à droite de la serviette est la bonne ».

» Il y a une longue ligne droite entre Waldo et Ocala, reprit Leiter, qui traverse des forêts et des marais. La route longe la voie de chemin de fer. Vingt minutes après Waldo, bang ! La charge de dynamite, signal d'alarme du diesel principal, saute. Le mécanicien réduit sa vitesse à soixante. Deuxième bang ! Troisième bang ! Trois bang à la file... Danger. Il faut stopper. Le mécanicien arrête le train en se demandant ce qui peut bien se passer. Une ligne droite. Dernier signal vert. Rien en vue... Il est à peu près six heures et quart et le jour se lève. Une conduite intérieure, sûrement une tire fauchée, (Bond leva un sourcil), une voiture volée, corrigea Leiter, grise, sans doute de marque Buick, tous phares éteints, moteur en marche, attend sur la route, arrêtée à la hauteur du milieu du train. Trois hommes en sortent. Des hommes de couleur, vraisemblablement noirs. Ils marchent lentement en ligne sur la bordure d'herbe qui sépare la route de la voie de chemin de fer. Deux d'entre eux ont des mitraillettes. Celui du milieu tient quelque chose dans sa main. Ils font une vingtaine de mètres et s'arrêtent à côté de la voiture 245. Les hommes à la mitraillette tirent deux rafales dans votre fenêtre. Juste ce qu'il faut pour lancer une petite bombe. L'homme du milieu balance son pruneau et tous les trois se ruent vers la voiture. Deux secondes plus tard la bombe explose, au moment où ils atteignent la voiture.

» Grand Boum ! Fricassée du compartiment H et vraisemblablement fricassée de M. et Mme Bryce, par la même occasion. En fait c'est le pauvre Baldwin qui trinque. Il s'est précipité dans le couloir dès qu'il a vu des hommes approcher de « sa » voiture. Pas d'autre victime mais beaucoup de crises d'hystérie et de chocs nerveux dans tout le train. La voiture s'éloigne à toute allure et disparaît comme elle est venue. Silence mêlé de cris et de chutes. Des gens courent de tous côtés. Le train se traîne tant bien que mal jusqu'à Okala où il abandonne la voiture 245. On le laisse repartir trois heures plus tard. Scène II : Leiter est assis tout seul dans le bungalow, souhaitant n'avoir jamais dit une parole désagréable à son ami James et se demandant à quelle sauce M. Hoover mangera M. Leiter, au dîner. Le rideau tombe, c'est fini, braves gens.

Bond riait de tout son cœur.

— Quelle organisation ! parvint-il à dire. Je suis sûr que les couvertures et les alibis sont sans faille. Quel homme ! Il a vraiment l'air de faire la loi dans ce pays. Ce qui montre bien le parti qu'on arrive à tirer d'une démocratie avec la loi d'*habeas corpus*, les Droits de l'homme et tout le reste. C'est une chance que nous ne l'ayons pas sur les bras en Angleterre. Je crois que les matraques en bois de nos représentants de l'ordre ne l'entameraient guère. Eh bien, conclut-il, voilà trois fois que je m'en tire. Mais ça devient de plus en plus malsain.

— Oui, dit Leiter, d'un air pensif. Avant que vous arriviez, on aurait pu compter sur un seul pouce les fautes qu'avait jamais faites M. Big. Il vient d'en commettre trois coup sur coup. Il ne va pas aimer ça. Il faut mettre toute la gomme avant qu'il n'ait tout à fait récupéré. Voici ce que j'ai pensé : il est certain que l'or entre aux Etats-Unis par cette ville. Nous avons pisté le *Secatur* je ne sais combien de fois. Il arrive de la Jamaïque tout droit à Saint Petersburg et mouille à la jetée de cet entrepôt de vers et d'appâts, Rüberus quelque chose.

— Ourobouros, dit Bond. Le grand ver de la Mythologie. C'est un nom bien choisi pour une maison de vers et d'appâts.

Tout à coup une pensée le frappa. Il tapa sur la table du plat de la main.

— Mais bien sûr... Felix ! Ourobouros, Robber... Vous ne voyez pas ? L'homme de M. Big... C'est sûrement le même.

Le visage de Leiter s'éclaira.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il, c'est certainement le même, vous avez raison. Le Grec à qui l'affaire appartient habite Tarpon Springs. C'est lui qui figure sur les rapports que cette tête de bois de Binswanger nous a montrés à New York. C'est probablement un homme de paille. Peut-être qu'il ne sait même pas qu'il se passe de drôles de choses ici. C'est son gérant qui nous intéresse, le fameux Robber. C'est lui, bien sûr.

Leiter jaillit de son fauteuil.

— Venez, on y va. Allons jeter un coup d'œil sur cet endroit. De toute façon, j'allais vous le proposer, en voyant que le *Secatur* mouillait toujours là. Au fait, il est à Cuba en ce moment, à La Havane. Il est parti d'ici il y a une semaine. On a fouillé le yacht du haut en bas, et au départ et à l'arrivée. Bien

entendu, on n'a rien trouvé. Alors ils ont pensé qu'il avait peut-être une quille truquée. Ils y ont pratiquement mis la hache et le bateau a dû aller en cale sèche avant de pouvoir repartir. Rien de rien. Pas l'ombre d'une irrégularité. De l'or, pas trace, et pourtant ! En tout cas, allons un peu renifler par là et voir si nous pouvons mettre la main sur notre ami Robber. Avant, je vais appeler Orlando et Washington pour leur dire tout ce que nous savons. Il faut essayer d'attraper le type du train et vite mais il est sans doute déjà trop tard. Allez voir si Solitaire va bien et dites-lui de ne pas bouger jusqu'à notre retour. Enfermez-la à clef. Nous l'emmènerons dîner à Tampa. Ils ont le meilleur restaurant cubain de toute la côte, *Los Novedades*. En chemin, on s'arrêtera à l'aéroport pour lui retenir une place dans l'avion de demain.

Leiter décrocha le téléphone et demanda un appel à longue distance. Bond le laissa là.

Dix minutes plus tard ils partaient.

Solitaire aurait préféré ne pas rester seule. Elle s'était accrochée à Bond désespérément.

— Je veux partir d'ici, avait-elle supplié avec des yeux pleins de peur. Je sens que...

Elle n'avait pas fini sa phrase et Bond l'avait embrassée.

— Tout ira bien. Nous serons là dans une heure environ. Rien ne peut vous arriver ici. Ensuite je ne vous quitterai plus avant de vous avoir mise dans l'avion. Nous pourrons même passer la nuit à Tampa et vous faire partir par le premier avion.

— Oui, je vous en prie, avait dit Solitaire d'un air anxieux. J'aimerais mieux. J'ai peur ici. Je me sens en danger.

Elle lui jeta les bras autour du cou.

— Ne croyez pas que je devienne hystérique.

Elle l'embrassa.

— Maintenant vous pouvez partir. Je voulais vous voir avant. Revenez vite !

Leiter l'appelait. Bond sortit et ferma la porte à clef.

Tout en suivant Leiter jusqu'à sa voiture il ne pouvait s'empêcher de se sentir vaguement troublé. Il ne pouvait imaginer que quoi que ce soit pût arriver à la jeune fille dans cet endroit paisible et respectable, ni que M. Big ait pu suivre sa

trace jusqu'aux « Everglades » qui n'était qu'un établissement semblable à cent autres de Treasure Island. Mais il respectait l'extraordinaire acuité des intuitions de la jeune fille et sa crise de nerfs l'avait mis mal à l'aise.

La vue de la voiture de Leiter chassa ses idées sombres.

Bond aimait les voitures rapides et il aimait conduire. La plupart des voitures américaines l'ennuyaient. Elles manquent de personnalité et ne demandent pas la même dextérité que les voitures européennes. Ce ne sont que des moyens de transport, tous semblables par la forme ou par la couleur et même par la tonalité de leur klaxon. Faites pour servir un an, on les revend dès que le nouveau modèle est sorti. Tout plaisir de conduire a disparu avec le changement de vitesse automatique, la direction assistée et la suspension trop molle. Tout effort a été banni, tout ce qui rapproche de la machine et de la route et demande adresse et sang-froid au conducteur européen. Pour Bond, les voitures américaines n'étaient que des tanks qu'on conduit, une main sur le volant, avec la radio à pleine puissance et les glaces à commande électrique soigneusement relevées, de peur des courants d'air.

Mais Leiter avait trouvé une vieille Ford, une des rares voitures américaines qui aient de la personnalité, et Bond fut heureux comme un enfant de se glisser dans la voiture basse, d'entendre le bruit mordant du changement de vitesse et le ronflement tonique de l'échappement. Ce modèle qui avait quinze ans restait une des voitures les plus modernes du monde.

Ils traversèrent la jetée, longeant la vaste étendue d'eau sans une ride qui sépare les trente kilomètres d'île de la large péninsule que couvre Saint Petersburg et ses faubourgs.

Tandis qu'ils parcouraient Central Avenue pour gagner le bassin, le port et les grands hôtels, Bond respira une bouffée de cet air qui fait de la ville la « Patrie de Tous les Vieillards d'Amérique ». Sur les trottoirs, les gens avaient les cheveux blancs, blancs ou bleus, et les fameux Sidewalk Davenports, que Solitaire lui avait décrits, étaient noirs de vieillards posés en rang, comme les alouettes dans Trafalgar Square.

Il remarqua les petites bouches âpres des femmes dont le soleil faisait étinceler les pince-nez. Les poitrines effondrées, les bras aux tendons saillants des hommes qui s'offraient au soleil, en chemise Truman. La maigre chevelure des femmes laissait apercevoir des crânes roses. Les hommes, eux, étaient chauves pour la plupart. Partout régnait une camaraderie bavarde, partout on échangeait des nouvelles et des potins, on prenait des rendez-vous pour le prochain bridge, on faisait circuler les lettres des enfants et des petits-enfants, on papotait sur les prix des boutiques et des motels.

Il n'était même pas besoin de les entendre pour deviner leurs propos. Tout était dans les hochements des petites têtes chauves, les tapes dans le dos, les crachotements et les toux qui les accompagnaient.

— Ça vous donne envie d'aller droit au cimetière et de vous barricader dans votre cercueil, dit Leiter répondant aux exclamations horrifiées de Bond. Et encore, attendez de vous promener parmi eux. S'ils aperçoivent votre ombre derrière leur banc, ils font un bond en l'air, comme si vous étiez le caissier-chef qui regarde par-dessus leur épaule à la banque. C'est affreux. Ça me rappelle l'histoire de l'employé de banque qui était rentré à l'improviste chez lui à midi pour trouver le Président de la banque au lit avec sa femme. Quand il retrouva ses copains au service des écritures, il leur raconta la chose en disant : « Vous vous rendez compte, les gars, il a bien failli m'attraper ! Je l'ai échappé belle...»

Bond éclata de rire.

— J'entends d'ici, reprit Leiter, le tic-tac de la montre d'or qu'on leur a offerte au bout de trente ans de bons et loyaux services dans la même place. L'endroit est plein de brocanteurs et de prêteurs sur gages qui croulent sous les montres en or, les anneaux maçonniques, les broches en jais et les médaillons de cheveux. J'en frissonne rien que d'y penser. Attendez de les voir en troupeau chez « Tante Milly » bavotant dans leur corned-beef pour essayer de durer jusqu'à quatre-vingt-dix ans. C'est un spectacle à vous ôter le goût de la vie. Mais ne croyez pas qu'ils soient tous vieux. Regardez, dit-il en montrant une grande affiche sur une palissade.

C'était une réclame pour des vêtements de maternité. « STUTZHEIMER et BLOCK », lisait-on, ENFIN DU NOUVEAU ! VOYEZ NOTRE RAYON HEUREUSE ATTENTE, ET JEUNE MAMAN ! DES VÊTEMENTS POUR MOINS QUE RIEN (1 dollar/4 cents) ET POUR RIEN (4 dollars/8 cents).

— Allons-nous-en, grogna Bond. C'est trop pour moi.

Ils arrivèrent au bord de l'eau et tournèrent à droite. Ils allèrent jusqu'à la base d'hydravions et le poste des garde-côtes. Il n'y avait plus de vieillards dans les rues et il régnait là l'animation des ports. On voyait des entrepôts le long des quais, des magasins de fournitures maritimes, des bateaux renversés, des filets qui séchaient, on entendait le cri des mouettes et, de la baie, montait une odeur légèrement fétide.

Après l'atmosphère de cimetière de la ville, l'affiche au-dessus d'un garage : « Automobiles sans chauffeur, Pat Grady, le Joyeux Irlandais, Voitures d'Occasion » rappelait à propos l'existence d'un monde actif et gai.

— Il vaut mieux s'arrêter et aller à pied, dit Leiter. L'entrepôt de Robber est dans le prochain bloc.

Ils laissèrent la voiture le long du port, flânèrent, dépassèrent des réservoirs à mazout et un hangar de bois de charpente. Puis ils obliquèrent sur la gauche, vers la mer.

Le chemin aboutissait à une petite jetée en bois battue par le vent. Elle était bâtie sur des pilotis rongés de coquillages et avançait d'environ sept mètres dans la baie. Tout contre se dressait un long entrepôt bas en tôle ondulée. Sur les doubles portes était peint, en noir sur blanc : « Ourobouros Inc. Marchands d'Appâts et de Vers. Corail, Coquillages, Poissons Tropicaux. Vente en Gros seulement. »

Dans l'une des doubles portes se découvrait une porte plus petite, fermée par une serrure Yale toute brillante. Un écriteau portait : « Privé. Défense d'entrer. »

Au-dessous, un homme était assis sur une chaise de cuisine, le dossier appuyé à la porte. Il était en train de nettoyer une carabine, une Remington 30, à ce qu'il parut à Bond. Un cure-dent en bois dépassait de sa bouche et il portait une vieille casquette de base-ball sur l'arrière du crâne. Il était vêtu d'un maillot de corps qui avait été blanc et qui révélait des touffes de

poils noirs sous ses aisselles, d'un pantalon de toile qui devait lui servir de pyjama et d'une paire d'espadrilles à semelle de caoutchouc. Il avait la quarantaine et son visage était aussi couturé et marqué que les pieux d'amarrage de la jetée. Le visage était mince, en lame de couteau, les lèvres minces aussi et très pâles. Son teint était couleur de poussière de tabac, un beige jaunâtre. Il avait l'air froid et cruel du « méchant » des films sur la ruée vers l'or.

Bond et Leiter passèrent devant lui et s'avancèrent sur la jetée. L'homme ne leva pas les yeux de son fusil mais Bond sentit que son regard les suivait.

— Si ça n'est pas Robber, dit Leiter, c'est un parent à lui.

Un pélican gris à la tête jaune pâle était perché sur un des pieux d'amarrage, au bout de la jetée. Il les laissa approcher tout près et ne se décida qu'à contrecœur à s'envoler, en battant lourdement des ailes au-dessus de l'eau. Les deux hommes restèrent là à le regarder effleurer la surface de la mer. Soudain il plongea maladroitement, son long bec en avant. Il ressortit en tenant un petit poisson qu'il avala d'un air maussade. Le gros oiseau se remit à pêcher en volant dans le soleil pour que sa grande ombre ne le trahisse pas. Quand Bond et Leiter revinrent sur leurs pas, le pélican abandonna sa pêche et regagna son perchoir. Il se posa dans un dernier battement d'ailes et reprit sa contemplation songeuse de cette fin d'après-midi.

L'homme était toujours penché sur sa carabine dont il essuyait le mécanisme avec un chiffon crasseux.

— Bonjour, dit Leiter. Cette jetée vous appartient-elle ?

— Ouais, dit l'homme, sans lever la tête.

— Auriez-vous une place pour mon bateau ? Le bassin est bondé.

— Non.

Leiter sortit son portefeuille :

— Est-ce que vingt dollars vous feraient changer d'avis ?

— Non.

Et l'homme se racla la gorge et cracha exactement entre Leiter et Bond.

— Dites donc, fit Leiter, soyez poli !

L'homme hésita. Il regarda Leiter. Ses yeux étaient petits et rapprochés, cruels comme ceux d'un dentiste sadique.

— Et comment qu'y s'appelle, vot' bateau ?

— La *Sybil*, dit Leiter.

— Y a pas de bateau d' ce nom-là dans l' bassin, fit l'homme.

Il referma la culasse de son arme. Elle reposait négligemment sur ses genoux, défendant l'approche de l'entrepôt.

— Vous êtes aveugle, pas possible, dit Leiter. Il y a une semaine qu'il est là. Un moteur diesel à deux hélices. Voyons, un bateau blanc avec une bâche verte, équipé pour la pêche.

Paresseusement la carabine se mit à décrire un arc de cercle. La main gauche était sur la détente, la droite faisait pivoter l'arme.

Ils étaient rigoureusement immobiles.

L'homme assis examinait nonchalamment la culasse de son fusil. Sa chaise était toujours appuyée à la petite porte où luisait la serrure Yale.

Lentement l'arme fut pointée droit dans l'estomac de Leiter, puis dans celui de Bond. Les deux hommes s'étaient figés, n'osant même pas risquer un geste de la main. Le fusil ne bougeait plus. Il était braqué sur la jetée. Très vite Robber leva la tête, plissa les yeux et appuya sur la détente. Le pélican poussa un faible cri et ils entendirent son corps lourd s'écraser dans l'eau. L'écho du coup de feu se répercuta dans le port.

— Bon sang, pourquoi avez-vous fait ça ? demanda Bond furieux.

— Je m'entraîne, laissa tomber l'homme en introduisant une nouvelle balle dans la culasse.

— Je suis sûr qu'il y a un siège de la S.P.A. dans cette ville, dit Leiter. Allons tout de suite signaler ce type.

— Vous voulez que je vous fasse poursuivre pour être entrés sans autorisation ? demanda Robber en se dressant lentement, le fusil sous le bras. C'est une propriété privée ici. Et maintenant, cracha-t-il, foutez-moi le camp et vite !

Il se retourna, écarta brutalement la chaise, ouvrit la porte avec une clé et s'arrêta, un pied sur le seuil.

— Vous êtes armés tous les deux, dit-il. J'ai reniflé ça d'entrée. Si jamais vous remettez les pieds ici, tant pis pour vous, je plaiderai la légitime défense. J'en ai plein le dos de tous les sales flics qui viennent fourrer leur nez partout. *Sybil*, mes fesses !

Et il leur claqua la porte au nez avec une telle violence que le chambranle trembla.

Les deux amis se regardèrent. Leiter fit un effort pour sourire puis haussa les épaules.

— Premier round pour Robber, dit-il.

Ils reprurent le chemin poussiéreux. Le soleil se couchait et derrière eux la mer semblait un lac de sang. Quand ils furent sur la route principale, Bond se retourna. Une grosse lampe à arc brillait maintenant au-dessus de la porte, éclairant les alentours de l'entrepôt.

— Ça ne sert à rien de vouloir passer par la grande porte, dit Bond. Mais on n'a jamais vu un entrepôt avec une seule entrée.

— C'est exactement ce que j'étais en train de me dire, s'écria Leiter. Nous ne l'oublierons pas la prochaine fois.

Ils montèrent dans la voiture et revinrent lentement en passant par Central Avenue.

Leiter n'arrêtait pas de poser des questions sur Solitaire. Enfin il dit sans avoir l'air d'y toucher :

— Au fait, j'espère que j'ai réparti les chambres comme vous vouliez.

— Cela ne peut pas être mieux, dit Bond d'un ton léger.

— Ah tant mieux, dit Leiter, je me demandais si vous n'aviez pas envie de vous tenir la main tous les deux.

— Vous lisez trop Winchell, dit Bond.

— C'était juste une manière délicate de dire les choses, répliqua Leiter. N'oubliez pas que les murs de ces cottages sont plutôt minces. Moi, je me sers de mes oreilles pour entendre, pas pour essayer des rouges à lèvres, comme certains !

Bond se rua sur son mouchoir.

— Espèce de foutu détective à la manque ! rugit-il.

Leiter le regardait s'essuyer du coin de l'œil.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il avec une innocence parfaite. Pas un instant je n'ai pensé que le rose de vos oreilles n'était pas naturel ! Quoique...

Le « quoique » de Leiter était un bijou de perfidie.

— Si vous vous retrouvez mort dans votre lit cette nuit, dit Bond en riant, vous saurez qui a fait le coup.

Ils plaisantaient toujours quand ils arrivèrent aux « Everglades » et ils riaient de bon cœur quand ils furent accueillis par le visage revêche de Mme Stuyvesant :

— Veuillez m'excuser, monsieur Leiter, dit cette gracieuse personne, mais je crains que nous ne puissions autoriser la musique ici. Il n'est pas possible de déranger les autres hôtes à n'importe quelle heure.

Ils la considérèrent avec ahurissement.

— Je vous demande pardon, madame Stuyvesant, dit enfin Leiter, mais je ne vous comprends pas.

— Je parle de l'énorme combiné radio pick-up que vous vous êtes fait envoyer, dit patiemment Mme Stuyvesant. C'est tout juste si les hommes ont pu passer la caisse par la porte...

14

« Il n'a pas digéré ce qui l'a mangé »

La jeune fille ne s'était pas beaucoup défendue. Quand Bond et Leiter, plantant là la directrice bouche bée au bord de sa pelouse, se précipitèrent dans le bungalow, ils trouvèrent la chambre de Solitaire bien en ordre et les draps à peine froissés.

La serrure de sa porte avait été fracturée à la pince-monseigneur puis les deux ravisseurs avaient dû entrer, revolver au poing.

« En route, ma petite dame. Habillez-vous et pas d'entourloupettes sinon on vous fait passer le goût du pain ! »

Ensuite ils avaient dû la bâillonner ou l'assommer, la porter pliée en deux dans la caisse et reclouer l'emballage. On voyait des traces de pneus derrière le cottage, là où avait stationné le camion. A l'entrée du vestibule et la bloquant presque entièrement on avait déposé un énorme combiné radio pick-up, d'un modèle démodé. Ils l'avaient eu d'occasion pour moins de cinquante dollars.

Bond voyait l'expression de terreur folle sur le visage de Solitaire comme si elle avait été devant lui. Il s'en voulut amèrement de l'avoir laissée seule. Pas une minute il n'avait pensé qu'on avait pu retrouver sa trace aussi vite. C'était un autre exemple de la prodigieuse organisation de M. Big.

Leiter avait déjà demandé le numéro du quartier général du F.B.I. à Tampa.

— Surveillez les aérodromes, les gares et les routes, disait-il. Vous aurez confirmation de Washington dès que je les aurai joints. Je peux vous garantir que c'est un cas de priorité absolue.

Merci beaucoup. J'apprécie énormément. Je ne bouge pas. O.K. et merci encore !

Il raccrocha.

— Dieu merci, ils sont coopératifs, dit-il à Bond qui, debout près de la fenêtre, regardait fixement la mer avec des yeux durs et froids. Ils envoient deux de leurs hommes dans les parages immédiatement et ils tendent le filet le plus vaste qu'ils peuvent. Pendant que je préviens Washington et New York, voyez ce que vous pouvez tirer de cette vieille sorcière. Heure exacte, signalement, etc. Il vaut mieux lui dire que c'est un cambriolage et que Solitaire a filé avec les voleurs. Elle comprendra. Cela restera au niveau des délits d'hôtels habituels. Avertissez-la que la police va arriver et que nous ne faisons aucun reproche aux « Everglades ». Elle voudra éviter le scandale. Dites-lui que nous avons le même désir.

Bond approuva. Solitaire avait-elle filé avec les hommes ? C'était possible aussi, mais il n'y croyait pas. Il retourna à sa chambre et la fouilla soigneusement. La pièce était encore imprégnée de son parfum, « Vent Vert », qui lui rappelait leur voyage. Son chapeau et sa voilette étaient dans le placard et ses quelques affaires de toilette rangées sur la tablette dans la salle de bains. Il ne tarda pas à trouver son sac et sut qu'il avait eu raison de lui faire confiance. Le sac était sous le lit, il l'imagina le poussant du pied, au moment où elle se levait, avec les revolvers braqués sur elle. Il le vida sur le lit et tâta la doublure. Puis il prit un petit couteau et fendit la doublure avec soin. Il trouva les cinq mille dollars de la jeune fille et les glissa dans sa poche. Ils y seraient en sécurité. Si elle était tuée par M. Big il emploierait l'argent à la venger. Il rafistola la doublure de son mieux, remit tout en place et le sac sous le lit.

Puis il se dirigea vers la réception.

Il était huit heures du soir quand tout le travail de routine fut terminé. Ils prirent un verre pour se réconforter et gagnèrent la salle à manger où une poignée de clients finissaient de dîner. Tout le monde les regarda avec curiosité et même avec crainte. Que faisaient là ces deux jeunes gens d'allure plutôt inquiétante ? Où était la femme qui était arrivée avec eux ? Duquel des deux était-elle la femme, au juste ? Que signifiaient

toutes ces allées et venues de la soirée ? La pauvre Mme Stuyvesant courait dans tous les sens d'un air absent. Ces jeunes gens ne se rendaient donc pas compte que le dîner était à sept heures ! Aux cuisines le personnel s'apprêtait à partir. Ce serait bien fait s'ils mangeaient froid. On doit avoir du respect pour son prochain. Mme Stuyvesant avait dit qu'elle pensait qu'ils appartenaient au gouvernement de Washington. Qu'est-ce que cela signifiait ?

L'opinion générale était qu'ils n'annonçaient rien de bon et qu'ils étaient indésirables au sein de la clientèle triée sur le volet des « Everglades ».

Bond et Leiter furent installés à une mauvaise table, près de la porte de service. Le menu était rédigé dans un pompeux jargon franco-anglais. En fait on leur apporta du jus de tomate, du poisson bouilli avec une sauce blanche figée, un bout de dinde tout froid parcimonieusement arrosé de sirop d'airelle et une portion de gâteau au citron racorni couronnée d'un tortillon de succédané de crème. Ils mâchèrent tristement, tandis que la salle à manger se vidait de ses couples de « vieux habitués » et que les lumières s'éteignaient les unes après les autres. Des rince-doigts où flottait un unique pétales d'hibiscus mirent un délicat point final à ce repas navrant.

Bond mangeait en silence et, quand ils eurent terminé, Leiter fit un effort méritoire de gaieté.

— Venez, on va se soûler, dit-il. C'est la triste fin d'une affreuse journée. A moins que vous ayez envie de jouer au bingo avec les vieux habitués. Il paraît qu'il y a un tournoi de bingo ce soir, dans la « salle de récréation ». Ça ne vous dit rien ?

Bond haussa les épaules et ils regagnèrent leur salon. Pendant un moment ils restèrent assis à boire sans joie, en regardant le sable blanc sous le clair de lune, qui tranchait sur l'infini de la mer sombre.

Quand Bond eut assez bu pour noyer sa tristesse, il se leva, dit bonsoir et alla s'installer dans la chambre de Solitaire pour dormir. Il se glissa dans les draps qui avaient touché son corps chaud. Avant de sombrer dans le sommeil, il avait pris sa décision. Dès qu'il ferait jour, il aurait un petit entretien avec Robber et il lui ferait cracher la vérité, même s'il fallait

l'étrangler pour cela. Il avait été trop soucieux pour discuter de l'affaire avec Leiter, mais il était certain que Robber avait joué un grand rôle dans l'enlèvement de Solitaire. Il n'avait pas oublié les petits yeux cruels de l'homme et ses lèvres minces et exsangues. Il se rappelait son cou décharné, saillant, tel celui d'une tortue, du tricot de corps sale. Sous le drap, ses muscles durcirent et ses poings se crispèrent. Allons, c'était décidé. Alors il se détendit et s'endormit.

Il était huit heures quand il s'éveilla. Il jura en voyant l'heure. Il prit une douche rapide, gardant les yeux ouverts sous le jet, jusqu'à ce qu'ils le cuisent. Puis il se noua une serviette autour des reins et entra dans la chambre de Leiter. Les stores étaient baissés mais il faisait assez clair pour voir qu'aucun des deux lits n'avait été défait.

Il eut une grimace amusée en pensant que Leiter avait probablement fini la bouteille de whisky et qu'il s'était endormi sur le divan du salon. Il alla vérifier. La pièce était vide. La bouteille de whisky encore à moitié pleine était sur la table à côté d'un cendrier débordant de mégots.

Bond releva les stores et ouvrit la fenêtre. Il faisait une matinée radieuse. Il lui tourna le dos.

Alors, il vit l'enveloppe. Elle était posée sur une chaise, à côté de la porte par laquelle il était entré. Il l'ouvrit. Elle contenait un message écrit au crayon.

J'ai beaucoup réfléchi et je n'ai pas sommeil. Il est cinq heures du matin. Je vais faire une petite visite à l'entrepôt pendant que l'oiseau est au nid. Curieux tout de même que cet artiste de la gâchette se soit trouvé là juste au moment où on enlevait S. Comme s'il savait que nous étions en ville et se soit préparé à la bagarre, au cas où les choses auraient mal tourné. Si je ne suis pas de retour à dix heures, appelez la milice. Tampa 88.

FELIX

Bond n'attendit pas davantage. Pendant qu'il se rasait et s'habillait il demanda du café et un taxi. Dix minutes plus tard il

avait les deux. Il s'ébouillanta avec le café et il allait sortir quand le téléphone sonna. Il se précipita.

— Monsieur Bryce ? Ici l'hôpital de Mount Park, dit une voix. Service des Urgences du Dr Roberts. Nous avons un M. Leiter qui vous demande. Pouvez-vous venir tout de suite ?

— Mon Dieu, dit Bond saisi d'angoisse, qu'est-ce qui s'est passé ? Est-il très mal ?

— Rien de sérieux, dit la voix. Un accident d'auto. Il a été renversé par un chauffard et souffre de contusions légères. Pouvez-vous venir, il veut vous voir.

— Naturellement, dit Bond soulagé. J'arrive.

En traversant la pelouse à toute allure, il se demandait ce qui avait bien pu arriver. On l'avait sans doute roué de coups et abandonné sur la route. A tout prendre, Bond était content que ce ne soit pas pire. Il sauta dans un taxi.

Sur la jetée de Treasure Island une ambulance les croisa, en faisant marcher son avertisseur spécial.

Encore quelqu'un qui a des ennuis, songea Bond. Apparemment il ne pouvait aller nulle part sans s'y jeter tête baissée.

Ils traversèrent Saint Petersburg par Central Avenue et prirent le même chemin que Leiter et lui avaient suivi la veille.

Les soupçons de Bond se confirmèrent quand il vit que l'hôpital n'était qu'à deux blocs de maison d'Ouroboros Inc.

Il paya le taxi et monta en courant les marches qui menaient à un bâtiment de belle apparence. Il y avait un bureau de renseignements dans le hall spacieux. Une ravissante infirmière était assise derrière le bureau et lisait les petites annonces du *Saint Petersburg Times*.

— Le Dr Roberts ? demanda Bond.

— Le Dr comment ? dit la fille en le regardant avec bienveillance.

— Le Dr Roberts, Service des Urgences, dit Bond impatiemment. Un malade nommé Leiter, Felix Leiter. Il a été amené ce matin.

— Il n'y a pas de Dr Roberts ici, dit l'infirmière. (Du doigt, elle parcourut une liste qui était posée sur le bureau.) Et pas de

malade nommé Leiter. Un instant, j'appelle la garde. Rappelez-moi votre nom, s'il vous plaît.

— Bryce, dit Bond, John Bryce.

Il se mit à transpirer abondamment, bien qu'il fût frais dans le hall. Il essuya ses paumes moites à son pantalon, en s'efforçant de lutter contre la panique. Cette idiote ne savait pas faire son travail. Beaucoup trop jolie pour être infirmière. On devrait mettre quelqu'un de compétent au bureau de renseignements. Il grinça des dents, tandis qu'elle parlait au téléphone d'une voix sereine. Elle raccrocha.

— Je suis désolée, monsieur Bryce, il doit y avoir erreur. On n'a hospitalisé personne ce matin et on n'a jamais entendu parler ni d'un Dr Roberts ni d'un M. Leiter. Vous êtes sûr que vous ne vous êtes pas trompé d'hôpital ?

Bond sortit sans même répondre et en s'épongeant le front.

Dans son dos la jeune fille fit une grimace et se replongea dans son journal.

Par chance, un taxi venait de s'arrêter pour déposer d'autres visiteurs. Bond le prit et dit au chauffeur de le conduire aux « Everglades » aussi vite qu'il pourrait. Tout ce qu'il savait c'est qu'ils tenaient Leiter et qu'ils avaient voulu l'éloigner, lui, du cottage. Pourquoi, il l'ignorait, mais il comprit soudain que tout tournait mal pour eux et que M. Big avait repris l'initiative des opérations.

Mme Stuyvesant sortit en toute hâte quand elle le vit descendre du taxi.

— Votre pauvre ami, dit-elle avec une feinte sympathie, il devrait faire plus attention !

— Qu'y a-t-il, madame Stuyvesant ? dit Bond nerveusement.

— L'ambulance est arrivée comme vous veniez de partir.

Son regard brillait de gourmandise à l'idée d'annoncer la mauvaise nouvelle.

— Il paraît que M. Leiter a eu un accident de voiture. Ils l'ont transporté jusqu'au cottage sur un brancard. Un Noir vraiment charmant s'est occupé de tout. Il a dit que M. Leiter irait tout à fait bien mais qu'il ne fallait le déranger sous aucun prétexte. Pauvre garçon ! Il a le visage tout couvert de bandages. Ils ont

dit qu'ils l'avaient bien installé et que le docteur allait venir. S'il y a quelque chose que je puisse...

Bond ne voulut pas en entendre davantage. Il traversa la pelouse comme un fou et se précipita directement dans la chambre de Leiter. Dans le lit, il y avait un corps immobile, recouvert d'un drap. Aucun souffle ne semblait l'agiter, à l'emplacement du visage.

Bond serra les dents, en se penchant sur le lit. N'avait-il pas surpris l'ombre d'un mouvement ?

Il rabattit le linceul pour découvrir le visage. Il n'y en avait pas. Seulement une masse enveloppée de bandages sales. Doucement il tira le drap plus bas. Encore des bandages tout gluants de sang frais. Le bas du corps était enveloppé dans un sac trempé de sang.

Un morceau de papier sortait d'un trou entre les bandages, là où aurait dû être la bouche. Bond le retira et se pencha tout contre. Il sentit un souffle à peine perceptible sur sa joue. Alors il se rua sur le téléphone. Il fallut des minutes avant que Tampa comprenne la situation. L'urgence de sa voix finit par les frapper. Ils seraient là dans vingt minutes. Il reposa le récepteur et regarda d'un air absent le papier qu'il tenait toujours à la main. C'était un morceau de papier d'emballage blanc sur lequel était griffonné au crayon en capitales maladroites :

IL N'A PAS DIGÉRÉ CE QUI L'A MANGÉ

Et au-dessous entre parenthèses :

(P. S. : NOUS AVONS DES TAS D'AUTRES BLAGUES AUSSI BONNES QUE CELLE-LÀ)

Avec des gestes de somnambule, Bond reposa le papier sur la table de nuit. Puis il revint au corps qui gisait sur le lit. Il osait à peine le toucher, de peur que le dernier souffle de vie ne s'en échappe. Mais il fallait qu'il voie quelque chose. Doucement, avec des précautions infinies, il écarta les bandages qui recouvriraient le sommet de la tête. Il toucha les cheveux. Ils étaient humides. Alors il porta ses doigts à sa bouche. C'était

salé. Il examina plusieurs mèches de cheveux. Il n'y avait pas de doute.

Il revit la mèche couleur de paille qui retombait toujours sur l'œil droit gris et pétillant d'humour et le visage de bel oiseau de proie du Texan avec qui il avait partagé tant d'aventures. Un long moment, il pensa à lui, tel qu'il avait été. Puis il remit délicatement la boucle de cheveux sous le bandage et se laissa tomber à l'extrémité de l'autre lit. Et il resta là, veillant le corps de son ami, en se demandant avec angoisse ce qu'il en resterait.

Quand les deux détectives et le chirurgien de la police se présentèrent, il leur dit tout ce qu'il savait d'une voix froide et calme. Sur la foi de ce que Bond leur avait expliqué par téléphone, ils avaient déjà envoyé une voiture de patrouille à l'entrepôt de Robber. Ils attendaient le rapport, tandis que le chirurgien était à l'œuvre dans la chambre voisine. Celui-ci fut le premier à avoir fini. Il revint dans le salon l'air anxieux. Bond se leva, comme mû par un ressort. Le chirurgien, lui, se laissa tomber sur une chaise et regarda Bond.

— Je pense qu'il vivra, dit-il. Il a une chance sur deux. Pauvre garçon, on lui en a fait voir. Il a un bras en moins et la moitié de la jambe gauche arrachée. Sa figure est massacrée, mais c'est superficiel. Que je sois damné si je sais ce qui a pu le mettre dans un état pareil. Je pense à un animal ou à un gros poisson. Quelque chose qui l'a déchiré. J'en saurai davantage quand je l'examinerai à l'hôpital. Il y aura certainement des traces de dents, quelle que soit la bête. L'ambulance sera là d'une minute à l'autre.

Ils étaient assis, murés dans un silence lugubre. De temps en temps, le téléphone sonnait. New York ou Washington. La police de Saint Petersburg voulait savoir ce que c'était que tout ce tintouin sur le port. Ils furent priés de ne pas se mêler d'une affaire qui ne regardait que le F.B.I. Enfin le lieutenant responsable de la voiture de patrouille téléphona d'une cabine.

Ils avaient passé tout l'entrepôt de Robber au peigne fin. Ils n'avaient trouvé que des tonneaux de poissons et d'appâts et des caisses de corail et de coquillages. Robber et les deux hommes qui s'occupaient des pompes et du chauffage de l'eau avaient été appréhendés et cuisinés pendant une heure. Leurs alibis avaient

été vérifiés et s'étaient révélés aussi solides que l'Empire State Building. Robber, très désagréable, avait demandé son avocat et quand l'homme de loi parvint jusqu'à eux, il les fit libérer immédiatement. Aucune charge ni aucune preuve ne pouvait être retenue contre eux. L'enquête était au point mort partout. Cependant on avait retrouvé la voiture de Leiter de l'autre côté du bassin des yachts, à quinze cents mètres de la jetée. Il y avait des masses d'empreintes digitales dessus mais aucune qui corresponde à celles des trois hommes. Avait-on des suggestions à lui faire, pour la suite des opérations ?

— Continuez, dit le plus âgé des deux policiers qui s'était présenté comme le capitaine Franks. J'arrive. Washington a dit qu'il fallait que nous épingleons ces gars à tout prix, même si c'est la dernière chose que nous devions faire. Deux huiles arriveront en renfort ce soir. Il est temps de demander la coopération de la police. Je vais leur dire d'interroger tous leurs indics de Tampa. C'est une affaire qui ne s'arrête pas à Saint Petersburg. Au revoir, lieutenant.

Il était trois heures. L'ambulance de la police arriva et repartit avec le chirurgien et le corps qui était si près de la mort. Les deux hommes partirent à leur tour. Ils promirent de se tenir en liaison avec Bond. Ils semblaient anxieux de connaître ses projets. Il fut on ne peut plus évasif et dit qu'il fallait qu'il discute avec Washington. Au fait, pourrait-il avoir la voiture de Leiter ? On la lui promit, dès que le Service des Empreintes en aurait terminé.

Après leur départ, Bond réfléchit, perdu dans ses pensées. Ils avaient fait des sandwiches avec les provisions que le pauvre Leiter avait apportées. Bond les finit et s'octroya un verre d'alcool. Le téléphone sonna. Un appel à longue distance. Et Bond se retrouva en conversation avec le chef de Leiter à la C.I.A. En substance, on serait très heureux que Bond parte sur-le-champ pour la Jamaïque. Cela était dit sur un ton très poli. Ils avaient parlé avec Londres, qui était d'accord. Quand Bond arriverait-il à la Jamaïque, pour qu'ils préviennent Londres ?

Bond savait qu'il y avait un vol Transcaribe, via Nassau, le lendemain. Il dit qu'il le prendrait. Avait-on d'autres nouvelles ? Oh, oui, dit la C.I.A. Le monsieur de Harlem et son amie étaient

partis en avion pour La Havane dans la nuit. Ils avaient pris un appareil d'une petite compagnie dans un endroit perdu de la côte est, appelé Vero Beach. La compagnie était si peu importante que le F.B.I. n'avait même pas pris la peine de la compter quand ils avaient surveillé tous les aéroports. Oui, c'était trop bête. Leur arrivée avait été signalée par l'agent de la C.I.A. de Cuba. Pas de chance, oui le *Secatur* était toujours là-bas. On ne savait pas quand il appareillerait. Ce n'était vraiment pas de chance pour Leiter. Un garçon remarquable. Il fallait espérer qu'il s'en tirerait. Ainsi Bond serait à la Jamaïque le lendemain ? Parfait. Désolé que les choses se soient passées comme ça. Au revoir.

Bond se replongea dans sa réflexion. Puis il décrocha le téléphone et appela un homme de l'Eastern Garden Aquarium de Miami pour lui demander où acheter un requin vivant, pour un lagon d'ornement.

— Le seul endroit que je puisse vous conseiller, monsieur Bryce, dit une voix serviable, est justement à côté de chez vous. C'est Ourobouros Incorporated. Ils ont des requins et des gros. Ils font commerce avec des zoos à l'étranger. Vous trouverez des requins de toute sorte, des blancs, des requins-tigres et même des requins-marteau. Ils seront sûrement ravis de vous dépanner. Ça leur coûte très cher à nourrir. Si vous voulez venir me voir quand vous passerez par-là, j'en serais ravi. Au revoir, monsieur.

Bond sortit son revolver et le nettoya soigneusement, en attendant la nuit.

15

Minuit chez les vers

Vers six heures, Bond fit ses bagages et régla la note. Mme Stuyvesant était ravie de le voir partir. Les « Everglades » n'avaient pas connu un tel branle-bas depuis le dernier ouragan.

La voiture de Leiter était de nouveau sur le boulevard et Bond la prit pour descendre en ville. Il alla chez un quincaillier où il fit diverses acquisitions. Ensuite il alla manger un fantastique steak bleu avec des frites. C'était un petit restaurant sombre et amical, *Chez Pete*. Il but un quart de pinte d'Old Grandad avec le steak et termina par deux cafés très forts. Après quoi il se sentit nettement mieux.

Il fit durer le dîner jusqu'à neuf heures. Ensuite il se pencha sur le plan de la ville et prit la voiture. Il fit un grand détour et se retrouva à moins d'un bloc au sud de l'entrepôt de Robber. Il arrêta la voiture le long de la mer et descendit. Il y avait un beau clair de lune, cette nuit-là. Les entrepôts et les maisons dessinaient de grands pans d'ombre violette. Tout le quartier semblait désert et l'on n'entendait que le clapotement des vagues qui léchaient la digue et le glouglou de l'eau contre les quais vides.

Le mur de la digue avait près d'un mètre de large et il était dans l'ombre sur la centaine de mètres qui le séparait de la longue silhouette sombre de l'entrepôt Ourobouros. Bond se hissa et commença à marcher avec précaution et dans le plus grand silence entre les bâtiments et la mer. A mesure qu'il s'approchait, il entendait monter une plainte aiguë. Quand il se laissa tomber sur la grande aire de ciment qui s'étendait derrière l'entrepôt le bruit était devenu un sifflement sourd et continu. Bond s'attendait à quelque chose de ce genre. Le bruit provenait des pompes et du système de chauffage qui

fonctionnaient la nuit pour protéger le poisson du froid. Bond avait également tablé sur le fait que la plus grande partie du toit devait être en verre pour que la lumière puisse pénétrer dans la journée. Il avait compté aussi sur un bon système d'aération.

Il ne fut pas déçu. Tout le mur sud de l'entrepôt à partir du niveau de sa tête était en verre. A travers il apercevait le clair de lune qui brillait par le toit vitré. Très haut, et hors d'atteinte, de larges fenêtres ouvertes laissaient pénétrer l'air de la nuit. Il y avait aussi, comme Leiter et lui le pensaient, une petite porte mais elle était fermée et verrouillée, et, près des gonds, des fils électriques semblaient indiquer l'existence d'un système d'alarme.

Bond ne s'attarda pas à la porte. Suivant son idée, il s'était équipé pour pénétrer à travers le verre. Il chercha autour de lui un objet qui lui fasse gagner cinquante centimètres en hauteur. Dans un port où les vieux cordages et toutes sortes de détritus font intimement partie du paysage, ce n'est pas difficile. Il trouva un vieux pneu de bonne taille. Il le roula contre le mur, assez loin de la porte, et ôta ses chaussures.

Il cala le pneu avec des briques, pour qu'il ne bouge pas, et se hissa doucement. Le sifflement continu des pompes le protégeait et il se mit immédiatement à l'ouvrage avec le petit diamant qu'il avait acheté, en même temps qu'une poignée de mastic, juste avant d'aller dîner. Quand il eut découpé deux raies verticales dans l'un des panneaux d'un mètre carré, il colla le mastic au centre de la vitre et le modela en forme de poignée. Puis il attaqua les deux derniers côtés du panneau. Tout en travaillant, il examinait l'intérieur de l'immense entrepôt éclairé par la lune. Il apercevait d'interminables rangées de cuves posées sur des tréteaux de bois et séparées par d'étroites allées. Au centre du bâtiment il y avait une allée plus large. Sous les tréteaux on distinguait des bacs et des casiers posés à même le sol. Juste en dessous de lui contre le mur, il voyait de larges claires débordant de coquillages. La plupart des cuves étaient sombres mais dans certaines brillait un mince rai de lumière fantomatique qui faisait scintiller les bulles d'air qui crevaient l'eau, le sable et les algues. Au-dessus de chaque rangée il y avait un chemin de roulement métallique qui permettait sans doute

de soulever et de faire glisser jusqu'à la sortie n'importe quelle cuve isolément, soit pour l'expédier, soit pour enlever le poisson malade et le mettre en quarantaine. Monde étrange que celui dans lequel Bond allait pénétrer, et étrange commerce ! Curieux de penser à tous ces vers, ces anguilles, ces poissons qui grouillaient dans la nuit, aux milliers d'ouïes qui respiraient et à la foule d'antennes palpitan tes qui transmettaient de minuscules signaux radar aux centres nerveux engourdis.

Au bout d'un quart d'heure de travail méticuleux, il y eut un léger craquement et le panneau de verre resta dans la main de Bond, attaché au morceau de mastic. Il redescendit et le posa par terre assez loin du pneu. Puis il mit ses chaussures dans sa chemise. Comme il n'avait qu'une main valide, elles pouvaient lui être d'un précieux secours, grâce à leurs pointes d'acier. Il écouta. Aucun bruit, sinon le sifflement continu des pompes. Il leva la tête pour voir si par hasard il n'y avait pas quelques nuages pour obscurcir la lune mais le ciel était vide. Seules brillaient les étoiles. Il remonta sur le dessus du pneu et passa la moitié du corps par le trou qu'il avait fait.

Il se tourna, agrippa le cadre métallique au-dessus de sa tête, mit tout son poids dans ses bras et lança ses jambes dans le vide. Elles étaient à quelques centimètres des casiers à coquillages scellés dans le mur. Il se laissa aller jusqu'à ce qu'il sente les coquillages sous ses pieds en chaussettes. Du bout des orteils il écarta les coquillages pour libérer un morceau de planche. Puis doucement il se laissa tomber. Heureusement les planches résistèrent mais il se dépêcha de descendre jusqu'au sol. Là il s'arrêta, écouta de tous ses sens. Mais il ne surprit aucun bruit autre que le halètement des machines. Il sortit ses chaussures de sa chemise et les déposa sur le morceau de planche où il avait pris appui. Il se déplaçait sans bruit sur le sol cimenté en s'éclairant avec une lampe mince comme un crayon.

Il se trouvait dans la section des poissons d'aquarium et tout en examinant les étiquettes, il surprenait parfois dans une cuve un éclair coloré ou un véritable bijou vivant qui le regardait de ses gros yeux, au passage.

Il y en avait de toutes les espèces : des espadons, des guppys, des terras, des poissons-néon, des poissons-paradis et toutes les

variétés exotiques de poissons rouges. Dessous, il y avait des plateaux recouverts de grillage et entassés les uns sur les autres, grouillant, pullulant de vers et d'appâts : vers blancs, vermisseaux, arénicoles des pêcheurs, crevettes, gros vers de vase. Dans ces bacs, des forêts d'yeux minuscules luisaient dans la lumière de sa torche.

Une odeur fétide de marais prenait à la gorge et il ne faisait pas loin de trente degrés. Bond se mit à transpirer et à regretter l'air frais de la nuit.

Il était déjà dans l'allée centrale, qu'il n'avait pas encore trouvé les poissons empoisonnés qui étaient l'un de ses objectifs. Ce qu'il avait lu à ce sujet dans les dossiers de la police à New York l'avait incité à essayer d'en savoir davantage sur cet aspect particulier des activités d'Ouroboros Incorporated.

Là, les bacs devenaient plus petits et il n'y avait en général qu'un spécimen par bac. Les yeux qui regardaient Bond étaient froids et comme voilés, la torche faisait briller des dents acérées ou découvrait une épine dorsale pleine de piquants. Chacune des cuves portait une énorme tête de mort dessinée à la craie et il y avait de grosses étiquettes marquées « Très dangereux », « Attention – Ne pas approcher ».

Il y avait au moins une centaine de bacs de différentes tailles, depuis les grands qui contenaient des raies-torpilles ou de sinistres poissons-guitares, jusqu'aux plus petits où se trouvaient l'anguille tue-cheval, et le monstrueux poisson-scorpion qu'on rencontre aux Caraïbes et dont chacune des épines possède un sac à poison aussi puissant que le venin du serpent à sonnette.

Les yeux de Bond se plissèrent quand il remarqua que dans toutes les cuves « dangereuses » le sable ou la boue occupaient plus de la moitié du récipient.

Il choisit un bac contenant un poisson-scorpion de quinze centimètres. Il savait un certain nombre de choses sur cette espèce mortelle, et, en particulier, qu'elle ne frappe qu'au contact de l'ennemi.

Le haut de l'aquarium lui arrivait à la hauteur de la taille. Il prit un gros couteau de poche qu'il avait acheté chez le quincaillier et ouvrit la plus longue lame. Il roula sa manche, se

pencha et visa délibérément l'affreuse tête, juste entre les cavernes menaçantes des orbites. Tandis que sa main frappait la surface les épines du dinosaure blanc se dressèrent dangereusement et les rayures marbrées du poisson se fondirent en un brun boueux uniforme. Ses nageoires en forme d'aile fouettèrent l'eau. Il était prêt au combat.

Bond frappa très vite, tout en tenant compte de la réfraction de l'eau. Il perça la tête renflée, tandis que la queue du poisson battait follement et, lentement, ramena le poisson vers lui le long de la paroi de verre. Il fit un pas de côté et jeta la bête par terre, où elle continua à sauter et à se tordre, malgré sa tête fendue.

Alors il plongea la main au fond de l'eau dans le sable et la boue.

Oui, elles étaient bien là. Son intuition au sujet des poissons empoisonnés ne l'avait pas trompé. Ses doigts se refermèrent sur des rangées de pièces d'or, bien serrées au fond de la boue, comme des jetons dans une boîte. Elles étaient dans une caissette plate. Bond sentait les parois de bois. Il sortit une pièce, la rinça, ainsi que sa main, dans l'eau claire de la surface. Il braqua sa lampe dessus : elle était aussi grosse qu'une pièce moderne de 5 shillings et presque aussi épaisse. Et elle était en or. Elle était frappée aux armes de l'Espagne et à l'effigie de Philippe II.

Il examina le bac, le mesurant du regard. Il devait y avoir mille pièces semblables dans ce seul récipient et tous les douaniers de la terre n'y auraient vu que du feu. Dix à vingt mille dollars dormaient là, sous la garde d'un Cerbère empoisonné. C'était sans doute la cargaison rapportée par le *Secatur* une semaine plus tôt. Une centaine de bacs semblables... Disons cent cinquante mille dollars d'or par voyage. Bientôt des camions viendraient chercher les bacs et quelque part le long du chemin, des hommes avec des pinces aux extrémités caoutchoutées sortiraient les poissons mortels et les rejettteraient à la mer ou les brûleraient. Puis ils videraient l'eau et la boue, laveraien l'or et l'enfouiraient dans des sacs. Les sacs parviendraient aux agents et les pièces

commenceraient à s'écouler sur le marché, strictement comptées par la machine de M. Big.

C'était une combinaison admirable qui illustrait la philosophie de M. Big ; efficacité, technique brillante, résultats garantis.

Bond était rempli d'admiration, tandis qu'il se penchait vers le sol et harponnait le poisson-scorpion par le côté. Il le remit dans son aquarium. Il était inutile de dévoiler à l'ennemi ce qu'il savait.

Comme il se détournait, toutes les lumières s'allumèrent dans l'entrepôt et une voix dure et autoritaire aboya :

— Bouge pas, les mains en l'air !

Au moment où il plongeait sous le bac, Bond eut le temps d'apercevoir la maigre silhouette de Robber, la carabine à la main, à une vingtaine de mètres de lui, près de l'entrée principale. Tout en plongeant, il pria pour que Robber le manque mais aussi pour que le bac posé sur le sol et sur lequel il allait atterrir soit couvert. Il l'était. Quelque chose lui sauta à la figure à travers le grillage et il rampa vers l'allée. La carabine aboya, l'aquarium du poisson-scorpion vola en éclats au-dessus de sa tête, et l'eau commença à se répandre.

Bond zigzagait entre les bacs à toute allure pour essayer de repartir par où il était venu. Au moment où il tournait le coin il y eut un coup de feu et le réservoir d'un ange de mer éclata comme une bombe près de son oreille.

Il était maintenant au bout de l'entrepôt, avec Robber à l'autre extrémité, à une cinquantaine de mètres de lui.

Mais il était impossible de grimper par l'ouverture sans se faire tuer à coup sûr. Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et réfléchir. Il se dit que les rangées de viviers ne le protégeraient que jusqu'aux genoux, et qu'entre les réservoirs il serait entièrement à découvert, dans les étroits couloirs. D'autre part, il ne pouvait pas rester là. Le fait lui apparut, tandis qu'un coup de feu sifflait entre ses jambes et venait toucher un monceau de coquilles dont les écailles dures bourdonnèrent autour de lui comme des guêpes. Il courut vers la droite et un autre coup de feu siffla de nouveau entre ses jambes. Il heurta le sol et s'écrasa contre une bonbonne de palourdes qui éclata à

moitié, vidant une centaine de coquillages sur le sol. Bond courait toujours, à longues enjambées. Il avait son Beretta à la main et tira deux fois, au moment où il traversait l'allée centrale. Il vit Robber bondir vers un abri tandis qu'un réservoir explosait au-dessus de sa tête.

Bond eut un sourire sauvage en entendant un hurlement vite noyé par le bruit du verre brisé et de l'eau qui jaillissait.

Immédiatement il se mit sur un genou et tira deux coups de feu dans les jambes de Robber mais près de cinquante mètres c'était trop pour un pistolet de petit calibre. Il entendit éclater un autre réservoir mais le second coup de feu claquait contre les portes de fer de l'entrée.

Robber se remit à tirer et Bond ne pouvait qu'essayer d'esquiver en se faufilant entre les caisses et en attendant d'être touché au genou d'une seconde à l'autre. De temps en temps il répliquait, pour garder Robber à distance, mais il savait déjà que la bataille était perdue. L'autre semblait avoir des cartouches à volonté, Bond n'en avait plus que deux dans le Beretta, et un seul chargeur dans sa poche.

Tout en zigzaguant de son mieux, il glissait sur le poisson vif qui se tordait sur le ciment. Il se baissa même pour ramasser de gros coquillages et en bombarder l'ennemi. Souvent ils s'écrasaient avec un bruit impressionnant contre les réservoirs et remplissaient le hangar d'un effroyable vacarme mais ils ne faisaient pas grand mal. Il pensa à tirer dans les lampes mais il y en avait au moins deux rangées de vingt.

Finalement Bond décida d'abandonner. Il n'avait plus qu'une seule ruse dans son sac, mais n'importe quel changement dans la bataille valait mieux que de s'épuiser dans ce jeu de massacre où il servait de cible.

Comme il passait à côté d'une rangée de cuves dont la plus proche était à demi fracassée, il la renversa sur le sol. Elle était encore à moitié pleine d'une espèce très rare de poissons siamois et Bond ne fut pas mécontent d'aggraver encore les dégâts. Le bac se brisa sur le sol dans un fracas des plus plaisants. Il en profita pour sauter dans l'espace ainsi libéré sur le tréteau, après avoir toutefois récupéré ses chaussures en deux bonds rapides.

Robber ne le voyait plus et il y eut un instant d'accalmie, rompu seulement par le sifflement des pompes, le bruit de l'eau s'écoulant des bacs crevés et les soubresauts des poissons mourants. Bond enfila ses chaussures et les laça.

— Hé ! l'Anglais, appela Robber patiemment, sors de là ou je vais y aller à la grenade. Je t'attendais et j'ai de quoi tirer jusqu'à demain matin.

— Je me rends, répondit Bond en mettant ses mains en porte-voix. Mais c'est parce que tu m'as cassé la cheville.

— Je ne tirerai pas, cria Robber. Jette ton feu par terre et descends dans l'allée du milieu, les mains en l'air. On a à causer tous les deux.

— J'ai pas le choix, dit Bond en mettant tout le désespoir de la terre dans sa voix.

Il jeta le Beretta qui rebondit sur le sol cimenté. Il sortit la pièce d'or de sa poche et la cacha dans sa main bandée.

Bond gémit en mettant le pied sur le sol. Il traînait sa jambe gauche derrière lui en boitant bas, ses mains levées à la hauteur des épaules. Il s'arrêta dans l'allée, à mi-chemin.

Robber vint lentement vers lui, un peu courbé, la carabine pointée droit dans l'estomac du vaincu. Bond fut heureux de voir que sa chemise était trempée et qu'il avait une profonde coupure au-dessus de l'œil gauche. Robber marchait sur le côté gauche de l'allée. A dix mètres de Bond, il s'arrêta, un pied négligemment posé sur une petite saillie du sol.

Il fit un geste menaçant avec son arme :

— Plus haut, les mains, dit-il sèchement.

Bond gémit et leva les bras de quelques centimètres. Ses mains étaient à la hauteur de sa figure, en un mouvement de défense.

Entre ses doigts, il vit le pied de Robber repousser quelque chose sur le côté. Il y eut un léger cliquetis, comme lorsqu'on repousse un verrou. Les yeux de Bond étincelèrent derrière ses mains et sa mâchoire durcit. Il savait maintenant ce qui était arrivé à Leiter.

Robber avançait ; sa mince et sèche silhouette rejetait dans l'ombre l'endroit où il s'était arrêté.

— Bon Dieu, dit Bond. Il faut que je m'asseye. Ma jambe ne me porte plus.

Robber s'arrêta à quelques mètres :

— Debout et avance, j'ai quelques questions à te poser, sale flic.

Il montra des dents jaunies par le tabac.

— T'en fais pas, après tu auras tout le temps de te reposer pour de bon.

Debout, Robber le toisait. Bond vacilla. Derrière la défaite inscrite sur son visage, son cerveau travaillait, mesurant les pas.

— Espèce de salaud ! dit Robber.

A ce moment, Bond laissa tomber la pièce qu'il tenait dans la main gauche. Elle résonna sur le sol cimenté et se mit à rouler.

Pendant la fraction de seconde où les yeux de Robber la suivirent, Bond lança son pied droit de toute sa force. La pointe d'acier du soulier faillit réussir à faire sauter l'arme des mains de Robber. Il appuya sur la détente et la balle inoffensive alla s'écraser dans le plafond de verre. Bond plongea sans hésiter dans l'estomac de l'homme, les bras en avant.

Ses deux mains rencontrèrent quelque chose de doux et Robber poussa un grognement de souffrance. La douleur irradiait dans tout le bras gauche de Bond et il tituba quand la carabine le frappa dans le dos. Il continuait à taper des deux mains, sourd à la douleur, la tête rentrée dans les épaules, essayant de déséquilibrer l'homme. Il le sentit vaciller, se redressa légèrement et lui envoya sa chaussure à pointe d'acier dans le genou. Robber poussa un hurlement d'agonie et lâcha son arme. Il n'avait pas encore touché terre quand l'uppercut de Bond le cueillit de plein fouet, projetant le corps en arrière.

Robber s'affaissa au milieu de l'allée, juste en face d'un verrou qui était repoussé, remarqua Bond.

Au moment où il tomba, une partie du sol pivota lentement et le corps disparut presque entièrement dans l'ouverture noire d'une large trappe pratiquée dans le ciment.

En voyant le sol céder sous son poids, Robber poussa un hurlement aigu de terreur et ses mains cherchèrent où s'agripper. Elles saisirent le rebord de la trappe et s'y cramponnèrent, tandis que le reste de son corps disparaissait

dans le trou. Le panneau de ciment armé de deux mètres était maintenant droit sur son pivot et un rectangle noir béait. Bond étouffait. Il mit ses deux mains sur ses hanches et retrouva un peu de son souffle. Puis il alla jusqu'au bord du trou et regarda.

Le visage terrifié de Robber, ses lèvres tordues dans une horrible grimace, ses yeux fous, se leva vers lui. Il bredouillait. Sous lui, Bond ne voyait rien mais il entendait clapoter l'eau contre les fondations de la maison et une faible lueur lui parvenait du côté de la mer. Bond se dit qu'il devait y avoir un accès à la mer par un grillage ou d'étroits barreaux.

Tandis que la voix de Robber mourait dans un geignement, Bond entendit quelque chose remuer en bas, réveillé par la lumière. Un requin-tigre, ou un requin-marteau, sans doute, les plus féroces.

— Tire-moi de là, mon pote, me laisse pas. Sors-moi, j'pourrai plus tenir longtemps. J' ferai c' que tu voudras. J' dirai tout, supplia la voix rauque de Robber.

— Qu'est-il arrivé à Solitaire ? demanda Bond, en plongeant dans les yeux affolés.

— C'est le Big Man. M'a dit de l'enlever. Deux gars de Tampa. Demande après Butch et le Tricard. Chez le bookmaker derrière l'Oasis. On lui a rien fait. Tire-moi de là, mon pote.

— Et l'Américain, Leiter ?

Le visage agonisant implorait.

— C'était sa faute. Il m'a appelé ce matin. Disait que l'entrepôt brûlait. Qu'il l'avait vu en passant en voiture. Il m'a braqué et m'a emmené ici. Voulait fouiller. Il est tombé dans la trappe. C'est un accident. J' le jure, c'était sa faute. On l'a sorti avant qu'il y passe. Il s'en tirera.

Bond regarda froidement les doigts blanchis qui s'agrippaient désespérément au rebord de ciment. Il savait que Robber avait dû forcément tirer le verrou et attirer Leiter au-dessus de la trappe. Il lui sembla entendre le rire de triomphe de l'homme, au moment où le sol s'ouvrait, et voir son sourire cruel tandis qu'il écrivait la note et la fourrait dans les bandages, après qu'ils eussent repêché le corps à demi dévoré. « IL N'A PAS DIGÉRÉ...»

Une rage aveugle s'empara de lui.

Il donna deux coups de pied secs.

Un cri bref monta des profondeurs. Il y eut un plouf et une grande agitation dans l'eau.

Bond alla à la trappe et repoussa la plaque de ciment. Elle tourna facilement sur son axe central. Juste avant qu'elle se referme complètement, Bond entendit un abominable grognement nasal, comme un gros porc qui a la bouche pleine. Il le reconnut pour celui que pousse le requin quand sa hideuse tête plate sort de l'eau et que sa gueule en forme de fauille se referme sur une carcasse qui flotte. Il frissonna et remit le verrou avec son pied.

Bond ramassa la pièce d'or qui lui avait sauvé la vie et récupéra le Beretta. Il alla jusqu'à l'entrée principale et examina le carnage du champ de bataille.

Il réfléchit que rien ne montrait que le secret du trésor avait été découvert. Le haut du bac du poisson-scorpion sous lequel Bond avait plongé avait éclaté et quand les hommes arriveraient le matin ils ne seraient pas surpris de trouver le poisson mort. Ils découvriraient les restes de Robber dans le bassin du requin. Ils préviendraient M. Big qu'il avait succombé au cours d'une bagarre au revolver et qu'il y avait X milliers de dollars de dégâts à réparer, pour que le *Secatur* puisse livrer sa prochaine cargaison. On trouverait quelques-unes des balles de Bond et on comprendrait que c'était son œuvre.

Bond ne voulait pas penser à la scène d'horreur qui se déroulait sous le sol de l'entrepôt. Il éteignit les lumières et sortit par l'entrée principale.

Il avait commencé à régler ses comptes avec M. Big, de la part de Solitaire et de Leiter.

16

La version Jamaïque

Il était deux heures du matin. Bond reprit sa voiture garée contre la digue et traversa la ville en suivant la 4^e Rue qui mène à la route de Tampa.

Il conduisait lentement sans se presser, le long de la route à quatre voies, tandis que les motels, les camps de caravaning, les étalages d'articles de plage, de coquillages et de gnomes en ciment se succédaient.

Il s'arrêta au *Snack-Bar des Vents du Golfe* et commanda un double Old Grandad sec. Pendant que le barman le servait, il alla se nettoyer aux toilettes. Les bandages de sa main gauche étaient tout sales et une douleur lancinante lui taraudait la main. L'attelle s'était brisée contre l'estomac de Robber. Il n'y avait rien à faire. Bond avait les yeux rouges de fatigue et de manque de sommeil. Il revint au bar, avala le bourbon, et en commanda un autre. Le barman avait l'air d'un collégien tête qui a décidé de gagner son argent de poche lui-même. Visiblement il mourait d'envie de bavarder mais Bond n'avait pas le cœur à soutenir la moindre conversation. Il regardait le fond de son verre en pensant à Leiter et à Robber et l'affreux grognement du requin affamé lui emplissait les oreilles. Il paya et sortit. Il traversa Gandy Bridge avec la voiture et l'air de la baie rafraîchit son visage. Au bout du pont, il tourna à gauche en direction de l'aéroport et s'arrêta au premier motel où il vit de la lumière.

Le couple d'âge mûr qui en était propriétaire était en train d'écouter des airs de rumba diffusés par Cuba, tout en buvant une bouteille de rye. Bond raconta une histoire de crevaison, sur la route de Sarasota à Silver Spring, qui n'intéressa personne. On fut seulement content de lui prendre ses dix dollars. Il

conduisit la voiture jusqu'à la porte du 5. L'homme ouvrit la porte et alluma la lumière. C'était une chambre à deux lits avec douche. Le papier était bleu et blanc et l'endroit avait l'air propre. Bond posa sa valise avec soulagement et dit bonne nuit. Il se déshabilla et jeta ses vêtements pêle-mêle sur une chaise.

Il prit une douche rapide, se lava les dents, se gargarisa à l'eau dentifrice et se laissa tomber dans le lit.

Il sombra immédiatement dans un sommeil sans rêves. Depuis son arrivée en Amérique, c'était la première nuit qui ne promît pas une nouvelle bataille pour le lendemain. Il s'éveilla à midi, traversa la route jusqu'à une cafétéria où on lui servit un délicieux sandwich à trois étages et du café. Une fois restauré, il retourna dans sa chambre, rédigea un rapport détaillé pour le F.B.I. de Tampa. Il ne fit aucune allusion à l'or dans les bacs à poissons dangereux, de peur que M. Big ne cesse toute activité à la Jamaïque. La nature de celle-ci restait d'ailleurs à découvrir. Bond savait que les coups qu'il avait portés à l'organisation en Amérique étaient sans rapport avec sa mission qui consistait à découvrir la source de l'or, à s'en emparer, et, si possible, à détruire M. Big lui-même.

Il gagna l'aéroport et prit un quadrimoteur argenté quelques instants avant le décollage. Il laissa la voiture de Leiter au parking, ainsi qu'il l'avait annoncé dans son rapport au F.B.I. Il se dit qu'il aurait pu s'en dispenser quand il vit un homme vêtu d'un inutile imperméable qui flânait autour de la boutique de souvenirs, sans rien acheter. Les imperméables semblaient décidément le signe distinctif du F.B.I. Bond était certain qu'ils voulaient voir s'il prenait bien l'avion. Ils seraient contents d'être débarrassés de lui. Partout où il était passé en Amérique, il n'avait laissé que des cadavres derrière lui. Avant de monter dans l'avion, il appela l'hôpital de Saint Petersburg. Il regretta de l'avoir fait, en apprenant que Leiter était toujours sans connaissance et qu'on ne pouvait se prononcer. Oui, ils lui câbleraient dès qu'il y aurait du nouveau.

Il était cinq heures de l'après-midi lorsqu'ils tournèrent au-dessus de la baie de Tampa et mirent le cap à l'est.

Le soleil baissait à l'horizon. Un gros jet en provenance de Pensacola les croisa à bâbord, en laissant derrière lui quatre

traînées blanches dans l'air immobile. Il ne tarderait pas à débarquer sur la côte une nouvelle cargaison de « vieux habitués » en chemise Truman. Bond était heureux d'être en route pour les vertes collines de la Jamaïque et de quitter le dur continent d'Eldollarado.

L'avion longeait la côte de Floride, des kilomètres de jungle et de marais sans une seule habitation. Ses feux de position verts et rouges clignotaient dans l'obscurité naissante. Bientôt ils furent au-dessus de Miami et des immenses pièges-à-gogos de la côte est, aux artères étincelantes de néon. L'Etat Détrouisseur Numéro 1 disparut, dans une guirlande dorée de motels, de pompes à essence, de stands de jus de fruits, une guirlande qui de Palm Beach, jusqu'à Daytona et Jacksonville, s'étendait sur plus de cinq cents kilomètres.

Bond se rappela le petit déjeuner qu'il avait pris à Jacksonville, trois jours plus tôt à peine, et tout ce qui était arrivé depuis. Bientôt, après une courte escale à Nassau, il survolerait Cuba et peut-être la cachette où M. Big gardait Solitaire prisonnière. Elle entendrait le bruit de l'avion et peut-être son instinct lui ferait-il lever la tête vers le ciel et deviner que, pour un instant, il était près d'elle.

Bond se demandait s'ils se reverraient jamais et iraient jusqu'au bout de ce qu'ils avaient commencé. Mais cela ne pourrait venir que plus tard, quand il aurait mené sa tâche à bien. Solitaire était le prix qui l'attendait au bout de la dangereuse route sur laquelle il s'était engagé trois semaines plus tôt, dans le brouillard londonien.

Après un cocktail et un dîner rapide, ils se posèrent à Nassau et passèrent une demi-heure sur l'île la plus riche du monde, cette tache de sable où un million de livres sterling circulent couramment entre les tables de canasta et où les bungalows ceinturés par une légère frange de pandanus et de casuarinas, changent de main couramment, à cinquante mille livres pièce. Ils laissèrent bientôt l'archipel des Bahamas derrière eux et survolèrent les petites lumières nacrées de La Havane, si différentes, dans leur subtile modestie pastel, des néons criards des villes américaines, la nuit.

Ils volaient à quinze mille pieds, quand, peu après avoir dépassé Cuba, ils furent pris dans une de ces tempêtes tropicales qui transforment instantanément le plus confortable des avions en un baquet hoquetant. Le grand avion frémissait, plongeait, secoué par les trous d'air, ballotté comme un bouchon. La vaisselle s'entrechoquait dans les placards et une pluie diluvienne martelait les hublots.

Bond serrait si fort les bras de son fauteuil que la main gauche lui faisait mal. Il jura doucement contre lui-même. Il regarda les piles de magazines en pensant : cela ne nous sera d'aucune utilité si l'acier flanche à quinze mille pieds du sol, pas plus que l'eau de Cologne des toilettes, les repas personnalisés, le rasoir gracieusement mis à votre disposition, « l'orchidée pour madame » qui tremblotait présentement dans le réfrigérateur. Et encore moins les ceintures de sécurité, les gilets de sauvetage avec le sifflet dans lequel souffle le stewart au départ pour montrer qu'il marche, et la mignonne petite lampe de détresse rouge.

Quand la pression est trop forte pour le métal fatigué, quand le mécanicien, au sol, chargé de vérifier le système de dégivrage est amoureux et bâcle son travail quelque part à Londres, Idlewild, Gander ou Montréal, quand ces choses-là ou d'autres arrivent, alors la petite pièce chaude propulsée par des moteurs ronronnants tombe droit du ciel dans la mer ou sur la terre. Elle redevient plus lourde que l'air, faillible, vaine, absurde. Et quarante petites personnes plus-lourdes-que-l'air, elles aussi, faillibles de la faillibilité de l'avion, vaines comme lui, tombent avec lui et font des petits trous dans la terre ou des petites gerbes dans l'eau. C'est leur destinée, de toute façon, pourquoi s'attendrir ? Vous dépendez des doigts insouciants du mécanicien de Nassau autant que du petit bonhomme qui, au volant de sa voiture, prend soudain le feu rouge pour le feu vert et entre en contact avec vous pour la première et la dernière fois, au moment où vous rentrez tranquillement chez vous en voiture, avec quelques peccadilles sur la conscience. Il n'y a rien à faire. On commence à mourir au moment même où l'on naît. Toute la vie on joue à cache-cache avec la mort. A quoi bon s'en faire ? Allume une cigarette et remercie le ciel d'être encore en

vie, tout en aspirant la fumée, au fond de tes poumons. Ton étoile t'a permis de faire un long chemin, depuis que tu as quitté le ventre maternel et poussé ton premier cri dans l'air froid du monde. Peut-être qu'elle te laissera atteindre la Jamaïque ce soir. Entends-tu ces voix enjouées de la tour de contrôle qui toute la journée ont répété tranquillement : « Vous pouvez atterrir, B.O.A.C., vous pouvez atterrir, Panamerican. Vous pouvez atterrir, K.L.M. » Bientôt elles diront aussi : « Vous pouvez atterrir, Transcaraïbes. » Aie confiance en ton étoile. Rappelle-toi, la nuit dernière, tu étais tout près de la mort, face à la carabine de Robber. Tu es toujours en vie, n'est-ce pas ? Regarde, la tempête s'apaise. C'était seulement pour ne pas te faire oublier que même si tu tires vite, tu n'es pas le plus fort. Souviens-t'en. Et tandis que tu atterris sans mal à l'aéroport de Palisadoes, remercie ton étoile une fois de plus. Tu peux.

Bond détacha sa ceinture de sécurité et essuya son front couvert de sueur.

« Au diable, tout cela », pensa-t-il, en mettant le pied sur la terre ferme.

Strangways, le chef du Service Secret anglais des Caraïbes, l'attendait à la descente de l'avion et lui fit passer rapidement les formalités de douane, de devises et d'immigration.

Il était près de onze heures et la nuit était tiède et douce. Les cigales crissaient dans les cactus de chaque côté de la route et Bond savourait avec bonheur les sons et les parfums des tropiques, tandis que la camionnette militaire dépassait Kingston et les menait vers les contreforts des Montagnes Bleues.

Ils parlèrent par monosyllabes jusqu'à ce qu'ils fussent installés dans la confortable véranda de la jolie maison blanche de Strangways, sur Junction Road, au-dessous de Stony Hill.

Strangways se versa un whisky-soda tassé, ainsi qu'à Bond, puis il fit un bref résumé de l'affaire, telle qu'elle se présentait à la Jamaïque.

C'était un garçon maigre et plein d'humour qui pouvait avoir trente-cinq ans et qui avait été lieutenant de vaisseau de la Branche Spéciale de la Royal Navy. Il avait un grain de beauté au-dessus d'un œil et un de ces beaux visages aquilins qu'on

s'attend à rencontrer sur le pont d'un cuirassé. Mais sous le hâle, on voyait des rides profondes et Bond sentit, aux gestes rapides, aux phrases hachées, que Strangways était nerveux et très tendu. Il était certainement efficace et plein d'esprit, il n'avait pas l'air jaloux de voir arriver quelqu'un du quartier général dans son domaine. Bond se dit qu'ils s'entendraient ensemble et se réjouit de faire équipe avec lui.

Voici ce que Strangways lui raconta :

On avait toujours murmuré qu'il y avait un trésor dans l'île de la Surprise et tout ce qu'on savait de Bloody Morgan concourrait à accréditer cette thèse.

La minuscule île est exactement au centre de Shark Bay, un petit port qui se trouve au bout de Junction Road, la route qui relie Kingston à la côte nord.

Le grand flibustier avait fait de Shark Bay son quartier général. Il n'était pas mécontent de mettre toute la largeur de l'île entre lui et le gouverneur qui résidait à Port Royal. Cela lui permettait en outre de toucher ou de quitter les eaux jamaïquaines dans le plus grand secret. Cet arrangement plaisait également au gouverneur. La Couronne fermait les yeux sur la piraterie de Morgan, tant que les Espagnols n'avaient pas été chassés des Caraïbes. Quand ce fut fait, Morgan reçut en récompense les titres de chevalier et de gouverneur de la Jamaïque. Jusque-là ses actions avaient été désavouées pour éviter une guerre européenne avec l'Espagne.

Ainsi pendant la longue période qui s'écoula avant que le braconnier n'obtienne son permis de chasse, Morgan utilisa Shark Bay comme son port personnel. Il construisit trois maisons et baptisa l'endroit Llanrumney, comme le village du Pays de Galles où il était né. On les appelait « la maison de Morgan », « la maison du Docteur » et « la maison de la Dame ». Dans leurs ruines on retrouve encore parfois des boucles et des pièces.

Ses bateaux étaient toujours ancrés à Shark Bay et il les faisait radouber à l'abri de l'île de la Surprise, un morceau de corail et de calcaire abrupt qui se dresse droit dans le milieu de la baie et qui est surmonté d'un plateau broussailleux d'un demi-hectare environ.

Quand, en 1683, Morgan quitta la Jamaïque pour la dernière fois, il était en état d'arrestation et devait être jugé par ses pairs pour avoir bafoué la Couronne. Il laissa son trésor derrière lui quelque part à la Jamaïque et mourut dans le dénuement, sans révéler son secret. Ce devait être un trésor fabuleux, fruit d'innombrables razzias sur les terres espagnoles, de captures sans nombre, de bateaux chargés d'or, du sac de Panama et du pillage de Maracaibo. Pourtant il disparut sans laisser de trace.

On a toujours cru que la cachette était quelque part dans l'île de la Surprise mais pendant deux cents ans les chasseurs de trésor, qu'ils creusent, qu'ils plongent, qu'ils fouillent, en furent pour leurs frais. Puis, juste six mois plus tôt, dit Strangways, deux événements se produisirent en quelques semaines. Un jeune pêcheur du village de Shark Bay disparut et on n'entendit plus jamais parler de lui, et peu après un syndicat anonyme de New York acheta l'île pour mille livres à l'actuel propriétaire de Llanrumney, qui était devenu une riche plantation de bananes et un élevage de bétail.

Quelques semaines après la vente, le yacht *Secatur* entra dans Shark Bay et mouilla où Morgan l'avait toujours fait, contre l'île. L'équipage était entièrement noir. Ils se mirent à l'ouvrage, taillèrent un escalier dans la paroi rocheuse de l'île et construisirent au sommet un certain nombre de cabanes basses faites de claires consolidées par de la boue séchée, selon la mode de la Jamaïque.

Ils avaient toutes leurs provisions avec eux et ils n'achetaient aux pêcheurs de la baie que des fruits frais et de l'eau.

C'étaient des gens taciturnes et rangés qui ne faisaient pas d'histoires. Ils expliquèrent aux douaniers de Port-Maria qu'ils étaient venus pour capturer des poissons tropicaux, surtout les espèces venimeuses, et pour ramasser des coquillages rares pour le compte de Ourobouros Incorporated, à Saint Petersburg. Quand ils se furent établis, ils en achetèrent d'importantes quantités aux pêcheurs de Shark Bay, de Port Maria et d'Oracabessa.

Pendant une semaine ils firent sauter des quartiers de rochers aux explosifs, sur l'île, en expliquant qu'ils voulaient creuser un grand bassin pour y conserver les poissons.

Le *Secatur* se mit à faire la navette avec le golfe du Mexique deux fois par mois et des observateurs munis de jumelles confirmèrent qu'avant chaque voyage, on montait bien à bord des tonneaux et des réservoirs pleins de poissons. On laissait toujours une demi-douzaine d'hommes sur l'île. Les canots qui approchaient de l'île étaient hélés et éconduits par une vigie qui péchait toute la journée au pied des marches, sur une étroite jetée le long de laquelle le *Secatur* jetait l'ancre à chacune de ses visites et qui était bien abritée des vents dominants du nord-est.

Personne ne réussit à débarquer sur l'île de jour et, après deux tragiques tentatives, personne n'essaya plus d'aborder de nuit non plus.

Le premier essai fut fait par un pêcheur local alléché par les rumeurs sur le trésor enfoui et qu'aucune histoire de poissons tropicaux n'avait réussi à convaincre. Il partit à la nage par une nuit sombre et son corps fut rejeté sur les récifs le lendemain. Les requins et les barracudas n'en avaient laissé que le tronc et les lambeaux d'une cuisse.

A peu près à l'heure où il avait dû atteindre l'île, le village tout entier et Shark Bay furent réveillés par de sinistres roulements de tambour. Cela semblait provenir de l'intérieur de l'île. On reconnut les battements de tambours vaudous. Ils commencèrent tout doucement puis s'enflèrent jusqu'à un crescendo infernal. Le bruit décrut et mourut. Cela n'avait pas duré cinq minutes.

A partir de ce moment l'île fut tabou ou « obeah », comme on dit à la Jamaïque, et même le jour les canoës restaient à une distance respectueuse.

C'est alors que Strangways s'était intéressé à l'affaire et avait expédié un rapport complet à Londres. Depuis 1950 la Jamaïque était devenue un objectif stratégique important grâce à l'exploitation par la Reynolds Metal et la Kaiser Corporation d'intéressants gisements de bauxite découverts dans l'île. Strangways pensait qu'on pouvait être en train de construire dans l'île de la Surprise une base de sous-marins monoplaces, en cas de guerre, surtout depuis que Shark Bay était pratiquement sur la route suivie par les bateaux de la

Compagnie Reynolds, jusqu'au port suivant, Ocho Rios, à quelques milles plus bas sur la côte.

Londres transmit le rapport à Washington et on découvrit que le Syndicat de New York qui avait acheté l'île était entièrement aux mains de M. Big.

Cela se passait trois mois plus tôt. Strangways reçut l'ordre de pénétrer dans l'île à tout prix et de découvrir ce qui s'y passait. Il monta une véritable opération de commando. Il avait loué une propriété située dans la partie ouest de la baie et appelée Beau Désert. Il y avait là les ruines d'une des belles demeures de la Jamaïque, datant du début du XIX^e siècle, et également une maison moderne en bordure de la plage, donnant exactement en face du mouillage du *Secatur*, contre l'île de la Surprise.

Il amena deux excellents nageurs de la base des Bermudes et commença à surveiller l'île nuit et jour grâce à des jumelles spéciales. Il ne vit rien d'inquiétant et, par une nuit calme et sombre, il envoya ses deux nageurs, avec mission de faire une exploration sous-marine des fondations de l'île. Strangways raconta son horreur, quand, une heure après leur départ pour la Surprise éloignée de 250 mètres, le terrible battement des tambours avait commencé quelque part à l'intérieur des falaises de l'île.

Cette nuit-là, les deux hommes n'étaient pas rentrés. Le lendemain on avait retrouvé leurs corps à des endroits différents de la baie. Ou plutôt ce que les requins et les barracudas en avaient laissé.

A ce point du récit, Bond l'interrompit.

— Une minute, dit-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de requins et de barracudas ? Ils ne sont généralement pas dangereux dans ces eaux. D'ailleurs il y en a peu autour de la Jamaïque et il est rare qu'ils mangent la nuit. Quoi qu'il en soit, je pense que ni les uns ni les autres n'attaqueraient des hommes, à moins qu'il n'y ait du sang dans l'eau. A l'occasion, ils peuvent évidemment croquer un pied blanc par curiosité. Des histoires semblables s'étaient-elles déjà produites à la Jamaïque ?

— Il n'y a pas eu un seul accident depuis qu'une jeune fille s'est fait mordre le pied dans le port de Kingston, en 1942. Elle était dans un canot à moteur et agitait ses pieds dans l'eau. Ils ont dû paraître particulièrement appétissants et passer juste à la bonne vitesse. Tout le monde est d'accord avec votre théorie. Et mes hommes avaient des harpons et des couteaux. Je pensais avoir tout fait pour les protéger. Quelle affreuse chose... Vous imaginez ce que j'ai pu ressentir. Depuis, nous n'avons rien fait qu'essayer d'obtenir un droit d'accès légal à l'île, via Washington et le Colonial Office. Vous comprenez, l'île appartient à un Américain maintenant. C'est terriblement lent, d'autant plus que nous n'avons en principe rien contre ces gens. Ils semblent avoir de hautes protections à Washington et quelques puissants avocats internationaux par-dessus le marché. Nous n'avons absolument aucun recours. Londres m'a dit de tenir bon jusqu'à votre arrivée.

Strangways avala une gorgée de whisky et regarda Bond d'un air d'attente.

— Quels sont les mouvements du *Secatur* ? demanda Bond.

— Toujours à Cuba. Il prendra la mer dans une semaine environ, à en croire la C.I.A.

— Combien de voyages a-t-il faits ?

— Vingt, je crois.

Bond multiplia cent cinquante mille dollars par vingt. D'après son calcul, M. Big avait déjà emporté un million de livres d'or de l'île.

— J'ai prévu un certain nombre de choses pour vous, dit Strangways. Il y a la maison de Beau Désert. Je vous ai trouvé une voiture, un coupé Sunbeam Talbot. Pneus neufs, voiture rapide, excellente pour ces routes. J'ai déniché un type sûr pour vous servir d'homme à tout faire. Il est de l'île de Cayman et s'appelle Quarrel. Le meilleur nageur et le meilleur pêcheur des Caraïbes. Il est adroit, plein de bonne volonté et c'est un gentil garçon... J'ai emprunté la maison de repos de la West Indian Citrus Company, à Manatee Bay. C'est à l'autre bout de l'île. Vous pourriez vous y reposer pendant une semaine et vous entraîner, en attendant l'arrivée du *Secatur*. Il faut que vous soyez en grande forme pour essayer d'atteindre la Surprise et,

honnêtement, je crois que c'est la seule manière d'avoir une réponse à nos questions. Y a-t-il autre chose que je puisse faire ? Je serai dans les parages, bien sûr, mais je ne dois pas m'éloigner de Kingston, pour rester en communication avec Londres et Washington. Ils veulent savoir tout ce que nous faisons. Voulez-vous autre chose ?

Bond avait réfléchi.

— Oui, dit-il. Vous pourriez demander à Londres de nous faire prêter par l'Amirauté un équipement complet d'homme-grenouille avec des bouteilles d'air comprimé en quantité. Et aussi deux bons fusils sous-marins à harpon. Les français de marque « Champion » sont les meilleurs. Une torche étanche et un poignard de commando. Toute la documentation qu'ils pourront trouver au Muséum d'Histoire Naturelle sur les requins et les barracudas. Je voudrais également le produit que les Américains utilisent dans le Pacifique pour éloigner les requins. Demandez à la B.O.A.C. de nous envoyer tout cela par leur avion direct.

Bond s'arrêta.

— Ah oui, reprit-il. Et demandez aussi un de ces trucs que nos saboteurs employaient contre les bateaux pendant la guerre. Une mine spéciale avec fusée et amorce.

Le vent du fossoyeur

Paw-paw, accompagné d'une tranche de citron vert, un plat rempli de bananes rouges, de belles pommes juteuses et de mandarines, des œufs brouillés au bacon, du café des Montagnes Bleues – le plus délicieux du monde –, de la marmelade de la Jamaïque, presque noire, et de la gelée de goyave...

Bond, en short et en sandales, était en train de prendre un léger breakfast sur la véranda en contemplant le panorama de Kingston et de Port Royal tout ensoleillé. Et il pensait qu'il avait bien de la chance et qu'il y a des moments merveilleux qui consolent des heures sombres et des dangers de sa profession.

Bond connaissait bien la Jamaïque. Il y était resté longtemps pour une mission juste après la guerre, lorsque les communistes de Cuba avaient essayé de s'infiltrer à la Jamaïque dans les syndicats de travailleurs. Cela avait été une tâche confuse et boiteuse, mais Bond avait appris à aimer la grande île verte et ses habitants solides et drôles. Il était heureux d'être revenu et d'avoir toute une semaine de répit avant la reprise des hostilités.

Après le breakfast, Strangways fit son apparition dans la véranda. Il était accompagné d'un homme grand, à la peau brune, qui portait une chemise d'un bleu délavé et un vieux pantalon de coton marron.

C'était Quarrel, l'homme de Cayman Island et il plut immédiatement à Bond. Le sang des soldats de Cromwell et celui des corsaires coulait dans ses veines. Son visage était puissant et anguleux, la bouche presque sévère. Ses yeux étaient gris ; seul le nez épataé et les paumes de mains pâles révélaient le sang noir. Bond lui serra la main.

— Bonjour, captain, dit Quarrel.

Pour Quarrel qui était de la race des meilleurs marins du monde, c'était le plus beau titre qu'il connût. Mais il n'y avait aucun désir de plaire, aucune humilité dans la voix. Il parlait comme un matelot de l'équipage et ses manières étaient directes et candides.

Ce moment décida de leurs relations. C'était celles d'un lord écossais avec son régisseur de confiance. Nulle autorité blessante, nulle servilité.

Après avoir discuté de leurs plans, Bond prit le volant de la petite voiture que Quarrel avait amenée de Kingston et ils partirent par Junction Road, laissant Strangways occupé à trouver tout ce que Bond lui avait demandé.

Il n'était pas neuf heures et il faisait encore frais tandis qu'ils longeaient les montagnes qui hérissent le centre de la Jamaïque, comme l'épine dorsale de la carapace d'un crocodile. La route serpentait vers les plaines du nord à travers quelques-uns des plus beaux paysages du monde. La végétation tropicale changeait avec l'altitude.

Les flancs verts des hautes terres toutes couronnées de bambous se mariaient avec le vert sombre et luisant de l'arbre à pain. Soudain ce fut la forêt et un véritable feu de Bengale. A perte de vue ce n'était qu'ébène, acajou, mahoe et bois de campêche. Quand ils atteignirent les plaines d'Agualta Vale, ils entrèrent dans une mer verte, une mer de canne à sucre et de bananes qui s'étendait jusqu'à la frange lointaine des palmeraies qui bordaient la côte nord.

Quarrel était un bon compagnon de route et un guide merveilleux. Il parla des mœurs des mygales, et au moment où ils traversaient les fameux jardins de palmiers de Castleton, il raconta un combat auquel il avait assisté entre une scolopendre géante et un scorpion. Il expliquait la différence entre le paw-paw mâle et la femelle, décrivait les poisons de la forêt, les propriétés vulnéraires des herbes tropicales, la pression que doit exercer un noyau de palmier pour faire éclater sa coquille, la longueur de la langue de l'oiseau mouche et comment les crocodiles transportent leurs petits dans leur gueule, serrés les uns contre les autres et allongés comme des sardines dans une boîte.

Il parlait en connaisseur mais non en spécialiste, employant les expressions de la Jamaïque, où les plantes « défaillent » ou « se démènent », où les papillons de nuit deviennent des chauves-souris et où le mot amour s'emploie à toutes les sauces. Souvent, tout en parlant, il levait la main pour saluer des connaissances sur la route, qui lui renvoyaient son salut, en criant joyeusement son nom.

— Vous avez l'air de connaître du monde, dit Bond, au moment où le conducteur d'un autobus, qui portait « ROMANCE » en grosses lettres au-dessus de son pare-brise, donnait deux coups d'avertisseur pour les saluer.

— Ça fait trois mois que j'surveille la Surprise, captain, répondit Quarrel, et j'ai fait cette route deux fois par semaine. On se connaît vite à la Jamaïque. Les gens ont pas les yeux dans leur poche.

A dix heures et demie ils traversaient Port-Maria et bifurquaient sur la petite route communale qui descend vers Shark Bay. Tout d'un coup, la baie leur apparut sous eux, après un tournant. Bond arrêta la voiture et ils descendirent.

La baie avait la forme d'un croissant et il y avait peut-être un kilomètre entre ses deux extrémités. Sa surface bleue était ridée par une légère brise venant du nord-est. C'est la frange des vents alizés qui naissent à huit cents kilomètres de là dans le golfe du Mexique et continuent ensuite leur long voyage autour du monde.

A quinze cents mètres de l'endroit où ils se trouvaient, une longue ligne de brisants indiquait les récifs qui fermaient la baie. Un étroit passage d'eaux calmes était la seule entrée possible du mouillage. Au centre du croissant, l'île de la Surprise dressait ses trente mètres au-dessus de la mer. De petites vagues venaient mousser contre son flanc est, tandis que les eaux étaient calmes du côté sous le vent. L'île était presque ronde et elle ressemblait à un haut gâteau gris couronné d'un sirop glacé vert et posé sur une assiette de Chine Bleue.

Ils s'étaient arrêtés à environ trente mètres de la petite grappe de huttes de pêcheurs, derrière la plage ombragée de palmiers et ils étaient au niveau du sommet vert de l'île à huit cents mètres environ à vol d'oiseau. Quarrel montra du doigt les

toits de chaume des huttes qu'on apercevait à travers les arbres, au centre de l'île. Bond les examina aux jumelles de Quarrel. On ne voyait aucun signe de vie, sinon un mince ruban de fumée vite dissipé par la brise.

Au-dessous d'eux, l'eau de la baie était vert pâle sur le sable blanc. Elle devenait ensuite d'un bleu profond jusqu'à la frange brune des récifs qui dessinait un large demi-cercle à une centaine de mètres de l'île. Puis elle redevenait bleu sombre avec des taches bleu plus clair et aigue-marine. Quarrel dit que la profondeur au mouillage du *Secatur* était de neuf mètres, à peu près.

A leur gauche, au beau milieu de la partie ouest de la baie, enfouie au milieu des arbres et derrière une toute petite plage de sable blanc, se trouvait leur base d'opérations : Beau Désert. Quarrel décrivit la disposition des lieux et Bond passa dix minutes à observer les deux cent cinquante mètres de mer qui séparaient Beau Désert du mouillage du *Secatur* contre l'île.

En tout, Bond passa une heure à reconnaître les lieux.

Puis sans s'approcher ni de leur maison ni du village ils firent demi-tour avec la voiture et rejoignirent la route principale en bordure de la côte.

Ils traversèrent le pittoresque petit port bananier d'Oracabessa et Ocho Rios avec son énorme exploitation nouvelle de bauxite, longèrent la rive nord, vers Montego Bay, à deux heures de route. C'était février déjà et la saison battait son plein. Le village, avec ses grands hôtels, était entré dans l'âge d'or qui dure quatre mois et permet de vivre toute l'année aux autochtones. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner dans un restaurant au bord de la large baie, puis reprisent la route dans la chaleur de l'après-midi et se dirigèrent vers la pointe ouest de l'île, ce qui leur prit deux autres heures.

Là, à cause des immenses marais qui bordent la côte, rien n'a changé depuis l'époque où Christophe Colomb vint mouiller dans Manatee Bay. Les pêcheurs jamaïquains ont remplacé les Indiens Arawak, mais, à part cela, on a l'étrange impression que le temps s'est arrêté.

Bond trouva que c'était la plus belle plage qu'il ait jamais vue, dix kilomètres de sable blanc léché par les vagues, et

derrière, des palmiers ondulant à l'horizon, dans un désordre plein d'harmonie. Des canoës gris étaient tirés au sec sur des montagnes de coquillages roses et la fumée montait des cabanes de palmes et de chaume des pêcheurs, dans l'ombre qui s'étendait entre les terres marécageuses et la mer.

Les cabanes s'espaçaient et, là, au bord d'une pelouse rustique d'herbe de Bahama, s'élevait une maison sur pilotis qui servait de cottage de week-end aux employés de la West Indian Citrus Company. Elle était construite sur pilotis pour se protéger des termites et toutes les ouvertures avaient des grillages contre les moustiques et les mouches.

Bond suivit le chemin de terre et rangea la voiture sous la maison. Pendant que Quarrel choisissait deux chambres et les arrangeait, Bond, une serviette autour des reins, partit à travers les palmiers vers la mer, à vingt mètres de là.

Pendant une heure, il nagea et fit le lézard dans l'eau chaude. Il pensait à la Surprise et à son secret, repassait dans sa tête les deux cent cinquante mètres qui l'en séparaient, se posait des questions sur les requins, les barracudas et tous les autres périls de la mer qui demeurent des livres fermés que nul ne peut lire.

En rentrant au petit bungalow de bois, Bond récolta ses premières piqûres de moustiques. Quarrel gloussa lorsqu'il vit dans son dos les boutons plats qui bientôt allaient le démanger d'une façon irrésistible.

— On ne peut rien faire pour les éviter, captain, dit-il, mais je peux toujours vous empêcher de vous gratter. Commencez par prendre une douche pour faire partir le sel. Ils piquent surtout au moment du coucher du soleil et ils aiment un dîner bien salé.

Quand Bond sortit de la douche, Quarrel brandit un vieux flacon de médicament et enduisit les piqûres avec un liquide brun qui sentait la créosote.

— Il y a plus de moustiques et de mouches aux Caymans que partout ailleurs au monde, dit-il avec une certaine fierté, mais on n'y fait pas attention, quand on a ce médicament-là.

Les dix minutes de crépuscule tropical amenèrent leur courte mélancolie, puis la lune à son troisième quartier parut, les étoiles se mirent à briller et le bruit de la mer ne fut plus qu'un murmure. Il y eut une courte accalmie entre les deux

vents dominants de la Jamaïque, et enfin les palmiers se remirent à bruisser.

Quarrel tourna la tête vers la fenêtre.

— Le Vent du Fossoyeur, expliqua-t-il.

— Comment cela ? s'exclama Bond en sursautant.

— Les marins l'appellent aussi la brise de terre et de mer, dit Quarrel. Le Fossoyeur chasse le mauvais air de l'île pendant la nuit, de six heures du soir à six heures du matin. Puis chaque matin se lève le Vent du Docteur, qui apporte le bon air de la mer. En tout cas, c'est comme ça que nous les appelons à la Jamaïque.

Quarrel regarda Bond d'un air un peu railleur :

— Je crois que le Vent du Fossoyeur et vous avez à peu près le même travail, captain, dit-il mi-sérieux.

— Heureusement que je n'ai pas toujours le même horaire que lui, dit Bond en riant, ce serait tuant.

Dehors les cigales et les rainettes crissaient et coassaient et de gros sphinx venaient se coller au grillage, fascinés par les deux lampes à huile qui éclairaient la pièce.

De temps à autre, une paire de pêcheurs ou un groupe de jeunes filles jacassantes traversaient la plage pour aller à l'unique échoppe qui vendait du rhum, à l'extrémité de la baie. Aucun homme ne se risquait dehors seul, de peur de rencontrer des *duppies* sous les arbres, ou le veau qui roule, l'animal fabuleux qui vient vers vous en se roulant sur le sol. Il a les pattes enchaînées et crache des flammes par les naseaux.

Pendant que Quarrel préparait un de ces succulents repas de poisson, d'œufs et de légumes qui allaient être la base de leur régime, Bond, assis sous la lampe, était plongé dans les livres que Strangways avait empruntés à l'Institut de la Jamaïque, sur la mer tropicale, sa faune et sa flore, par Beebe, Allyn et d'autres, sur la pêche sous-marine par Cousteau et Hass. Quand il partirait traverser ces deux cent cinquante mètres de mer, il était décidé à le faire en connaissance de cause et à ne rien laisser au hasard. Il avait pris la mesure de M. Big et il savait d'avance que l'île de la Surprise serait défendue par de brillants moyens techniques. Il pensait qu'il ne s'agirait pas d'armes aussi simples que des revolvers, des fusils ou des explosifs. M. Big

voulait travailler sans être dérangé par la police. Il fallait que la loi ne puisse l'atteindre. Bond entrevoyait que les forces de la mer avaient dû être dressées d'une certaine manière à faire le travail de M. Big à sa place. C'était sur cela qu'il se concentrat surtout, sur le meurtre par requin ou par barracuda, et peut-être aussi par pieuvre, interposé.

Les observations des naturalistes étaient refroidissantes et inquiétantes, mais les expériences de Cousteau en Méditerranée et Hass en mer Rouge et dans les Caraïbes étaient nettement plus encourageantes.

Cette nuit-là, les rêves de Bond furent remplis de rencontres terrifiantes avec des calmars géants, des pastenagues, des requins marteaux et des barracudas aux dents de scie. Il transpira et gémit dans son sommeil.

Le lendemain il commença son entraînement sous le regard critique et appréciateur de Quarrel. Tous les matins il faisait quinze cents mètres à la nage avant le petit déjeuner et rentrait en courant sur le sable ferme jusqu'au bungalow. Vers neuf heures ils sortaient le canoë. La simple voile triangulaire les portait sur l'eau jusqu'à Bloody Bay et Orange Bay où le sable finit en falaises et en gorges étroites et où les récifs sont très près de la côte.

Là, ils tiraient le canoë à terre et Quarrel l'emménait avec masque, harpon et un vieux fusil sous-marin, faire des expéditions d'entraînement dans des eaux ressemblant à celles qu'il rencontrerait à Shark Bay.

Ils chassaient tranquillement à quelques mètres l'un de l'autre et Quarrel se mouvait sans effort dans un élément qui était presque le sien.

Bond apprit vite à ne pas lutter contre la mer mais à s'abandonner et à se laisser porter par les courants et les remous au lieu de résister. A appliquer en somme la tactique et la technique du judo dans l'eau.

Le premier jour il rentra plein de coupures, empoisonnées par les pointes de corail, et avec une douzaine de piquants d'oursins dans les flancs. Quarrel sourit et traita les blessures avec du merthiolate. Puis, comme chaque soir, il massa Bond pendant une demi-heure avec de l'huile de palme, tout en

parlant tranquillement des poissons qu'ils avaient vus dans la journée, en expliquant les habitudes des espèces carnivores, le camouflage des poissons et comment ils changent de couleur.

Lui non plus n'avait jamais vu un poisson attaquer un homme, sauf poussé à bout ou parce qu'il y avait du sang dans l'eau. Il racontait que les poissons sont rarement affamés dans les eaux tropicales et que la plupart de leurs armes sont des moyens de défense et non d'attaque. La seule exception selon lui était le barracuda. « Des clients pas commodes », comme il disait, sans peur car ils n'ont d'autre ennemi que la maladie, sont capables de parcourir quatre-vingts kilomètres à l'heure sur de courtes distances et possèdent la plus terrible panoplie de dents de tous les poissons.

Un jour, ils tirèrent un barracuda de dix livres qui avait rôdé autour d'eux pendant un bon moment, se fondant dans l'eau grise, puis réapparaissant, silencieux, immobile au-dessus d'eux. Ses yeux de tigre en colère les observaient de si près qu'ils pouvaient voir ses ouïes palpiter doucement et ses dents luire comme celles d'un loup dans sa mâchoire cruelle.

Quarrel prit le fusil des mains de Bond et tira une flèche dans le ventre fuselé. La bête vint droit sur eux, ses mâchoires grandes ouvertes comme un serpent à sonnette prêt à mordre. Bond lui porta un violent coup de harpon, au moment où il venait sur Quarrel. Il prit le harpon dans la gueule. Ses mâchoires se refermèrent sur le dard d'acier et le poisson arracha le harpon des mains de Bond. Quarrel le poignarda avec son couteau et l'animal devint fou. Il battait l'eau, perdait ses entrailles, serrant les dents sur le harpon avec une flèche dans le ventre. Quarrel avait beaucoup de mal à tenir la ligne, tandis que le poisson essayait d'arracher la flèche qu'il avait dans le ventre. Quarrel, toujours remorquant son poisson, se rapprocha lentement d'un rocher qui émergeait, s'y hissa et jeta le poisson dessus. Il lui coupa la gorge et quand ils arrachèrent le harpon de ses mâchoires ils trouvèrent l'acier strié de profondes marques brillantes.

Ils traînèrent le poisson jusqu'au rivage. Quarrel lui coupa la tête et lui ouvrit les mâchoires avec un morceau de bois. La mâchoire supérieure bâit démesurément, presque à angle droit

avec la mâchoire inférieure, découvrant une formidable batterie de dents aiguës comme des lames de rasoir et si serrées qu'elles se chevauchaient comme les tuiles d'un toit. Même la langue présentait plusieurs séries de petites dents pointues et recourbées et devant, il y avait deux énormes crocs qui pointaient comme ceux d'un serpent.

Bien qu'il ne pesât guère plus de dix livres, il mesurait plus d'un mètre vingt de long, véritable projectile de muscles et de chair dure.

— On ne tirera plus de barracudas, dit Quarrel. Pour un peu j'avais un mois d'hôpital et peut-être plus de figure. J'ai fait l'imbécile. Si nous avions nagé vers lui, il serait parti. C'est toujours ce qu'ils font. Ils sont peureux comme tous les poissons. Et surtout, ne vous en faites pas pour ça (il montrait les dents de la bête), vous ne les reverrez plus jamais.

— J'espère bien, dit Bond, je n'ai pas de visage de rechange.

A la fin de la semaine, Bond était dur et bronzé. Il avait réduit ses cigarettes à dix par jour et n'avait pas bu un seul verre. Il nageait trois kilomètres sans fatigue, sa main était complètement guérie et il ne restait plus rien en lui du citadin.

Quarrel était fier et satisfait.

— Vous êtes paré pour la Surprise, captain, disait-il ; et je voudrais pas être à la place du poisson qui essayera de vous manger.

Le huitième jour, à la tombée de la nuit, ils trouvèrent Strangways qui les attendait au bungalow.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, dit-il. Votre ami Félix Leiter va bien. En tout cas il est sauvé. Ils ont dû l'amputer d'un bras et d'une jambe. Et maintenant les chirurgiens esthétiques sont en train de lui refaire un visage. Ils m'ont appelé de Saint Petersburg hier. Il a insisté pour qu'on vous transmette un message. C'est la première chose à laquelle il a pensé quand il est sorti du coma. Il a dit qu'il était désolé de ne pas être avec vous et que surtout vous ne vous mouilliez pas, ou du moins pas autant que lui.

Bond était très ému. Il se détourna vers la fenêtre.

— Dites-lui de guérir vite, fit-il avec brusquerie. Dites-lui qu'il me manque beaucoup.

Il regarda Strangways.

— Et maintenant parlez-moi de l'équipement. Ça a marché ?

— J'ai tout, dit Strangways, et demain le *Secatur* appareille pour la Surprise. En comptant les formalités de douane à Port-Maria, il devrait jeter l'ancre avant la tombée de la nuit. M. Big est à bord, c'est la seconde fois qu'il vient. Ah ! il y a aussi une femme avec eux. Une fille nommée Solitaire, d'après la C.I.A. Savez-vous quelque chose d'elle ?

— Pas grand-chose, dit Bond. Mais j'aimerais la tirer de leurs pattes. Elle n'est pas de la bande.

— Une demoiselle en détresse, s'écria Strangways romantique. Comme c'est intéressant ! D'après la C.I.A., c'est une beauté.

Mais Bond ne l'écoutait plus. Il était dans la véranda et regardait les étoiles. Jamais il n'avait eu dans sa vie d'enjeu si important. Le secret du trésor, la défaite d'un grand criminel, la destruction d'un réseau d'espionnage communiste et l'anéantissement d'un tentacule du SMERSH, son ennemi personnel et son objectif initial. Et aussi Solitaire, le prix du vainqueur.

Dans le ciel les étoiles brillaient, indéchiffrables.

18

Beau Désert

Strangways partit seul après le dîner et Bond convint avec lui qu'ils quitteraient à leur tour le bungalow aux premières lueurs du jour. Strangways lui laissa une nouvelle pile de livres et de brochures sur les requins et les barracudas et Bond les lut avec une attention profonde.

Ils n'ajoutèrent pas grand-chose aux connaissances pratiques qu'il avait acquises avec Quarrel. Presque tous étaient écrits par des scientifiques et la plupart des données qu'ils possédaient sur les attaques dataient des plages du Pacifique où un corps projeté contre les brisants devait nécessairement éveiller l'intérêt de tout poisson un peu curieux.

Mais presque tout le monde semblait d'accord sur le fait que le danger pour les nageurs sous-marins munis d'un équipement de plongeur et de bouteilles était beaucoup moins grand qu'à la surface. On pouvait être attaqué à peu près par n'importe quel requin, lut-il, particulièrement, quand le requin est stimulé et excité par le sang dans l'eau, par l'odeur d'un nageur ou par les vibrations qu'émet une personne blessée. Mais on pouvait aussi effrayer les poissons en faisant du bruit dans l'eau. Même en criant sous l'eau on avait de grandes chances de voir le poisson se sauver, si le nageur le chassait. La meilleure drogue à éloigner les requins, selon les tests du laboratoire de recherches navales américaines, était un mélange d'acétate de cuivre et d'un colorant foncé, du groupe des nigrosines. Des tablettes de cette mixture étaient maintenant jointes à tous les gilets de sauvetage des forces armées américaines.

Bond appela Quarrel, pour lui lire certains passages. Le brave marin se montra parfaitement dédaigneux de cette littérature jusqu'à ce que Bond lui lise le compte rendu des

expériences effectuées par la Marine à la fin de la guerre sur des meutes de requins. « Les requins, lut Bond, furent attirés à l'arrière du bateau par le poisson qu'on leur jeta. Le banc de requins se précipita en se bousculant. Nous préparâmes une cuve de poisson frais et une autre où nous avions mélangé la poudre que nous voulions tester. Nous nous approchâmes du banc de requins et le photographe déclencha sa caméra. Je jetai le poisson ordinaire par-dessus bord pendant trente secondes, tandis que les requins se battaient pour le manger. Puis je commençai à lancer le poisson traité à la poudre. Je le fis à trois reprises pendant trente secondes. Au premier essai les requins luttèrent férolement pour dévorer le poisson frais, tout contre la poupe même du bateau. Ils cessèrent de manger cinq secondes après que nous avons jeté la poudre. Quelques-uns revinrent quand nous lançâmes à nouveau du poisson frais, tout de suite après avoir jeté la poudre. Au second essai une demi-heure plus tard, une horde sauvage dévora pendant les trente secondes où nous appâtâmes au poisson frais mais disparut dès que la poudre toucha l'eau. Ils n'essayèrent plus de manger tant que le mélange fut dans l'eau. Au troisième essai nous ne réussîmes pas à faire approcher les requins à moins de vingt mètres de l'arrière du bateau. » Qu'en pensez-vous ? demanda Bond.

— Vous feriez bien d'emporter ce truc-là, dit Quarrel impressionné malgré lui.

Bond était tout à fait de cet avis. Washington avait câblé que des tablettes du produit étaient en route. Mais elles n'étaient pas encore arrivées et on n'attendait rien avant quarante-huit heures, en principe. Bond n'était pas trop inquiet, même si le produit n'arrivait pas à temps. Il ne pensait pas rencontrer des conditions aussi défavorables pendant sa traversée sous-marine.

Avant d'aller au lit, il décida, tout bien pesé, que rien ne l'attaquerait, à moins qu'il n'y ait du sang dans l'eau ou qu'il n'effraye un poisson menaçant. Quant aux pieuvres, aux poissons-scorpions et aux murènes, il n'aurait qu'à regarder où il mettait les pieds. Dans son esprit les piquants de plus de sept centimètres des oursins noirs étaient l'un des dangers les plus fréquents auxquels s'expose le nageur sous-marin, dans les

tropiques, et la douleur qu'ils peuvent causer ne saurait, en aucun cas, contrecarrer ses plans.

Ils partirent avant six heures du matin et, à dix heures et demie, ils étaient à Beau Désert.

La propriété avait été une belle plantation d'environ cinq cents hectares. Les ruines de l'ancienne maison de maîtres se dressaient encore, commandant la baie. Son histoire remontait au temps de Cromwell mais elle était maintenant envahie par les poivriers, les citronniers et les palmiers.

Le nom romantique qu'elle portait rappelait la mode du XVIII^e siècle, où les propriétés de la Jamaïque s'appelaient Bel-Air, Bellevue, Boscobel, Harmonie, Nymphenbourg et encore Projet, Repos ou Bonheur.

Un chemin, invisible de l'île, les mena jusqu'à la maison moderne en bordure de la plage. Après la semaine de pique-nique à Manatee Bay, les salles de bains et l'élégant mobilier de bambou paraissaient le comble du luxe et les tapis aux couleurs vives parurent de velours aux pieds calleux de Bond.

A travers la fente des stores Bond regarda le petit jardin embrasé par les bougainvillées, les hibiscus et les roses, qui s'achevait en un minuscule croissant de sable blanc, à l'ombre des palmiers. Il s'assit sur le bras d'un fauteuil et promena son regard, centimètre par centimètre, sur les différents bleus et bruns de la mer et du récif, jusqu'au bord de l'île. La moitié supérieure de la Surprise était voilée par les branches de palmiers qui se balançaient au premier plan mais il apercevait la falaise verticale qui semblait grise et effrayante dans la demi-ombre projetée par le chaud soleil.

Quarrel cuisina le déjeuner sur un réchaud primitif, de façon à ce que la fumée ne les trahisse pas. Bond dormit dans l'après-midi. Ensuite, il passa en revue l'équipement que Londres avait fait parvenir à Kingston et que Strangways lui avait porté. Il essaya la combinaison d'homme-grenouille en caoutchouc noir qui l'enveloppait étroitement depuis le casque au hublot de perspex, jusqu'aux palmes. Elle allait comme un gant et Bond bénit l'efficacité de la Branche Q des services spéciaux de « M ».

Il essaya le fonctionnement des deux cylindres jumeaux qui contenaient chacun mille litres d'air frais comprimé à deux

cents atmosphères et Bond trouva le maniement de la valve d'admission d'air et la commande de la réserve d'un mécanisme simple et sûr. A la profondeur où il se déplacerait, sa provision d'air durerait au moins deux heures sous l'eau.

On lui avait envoyé le dernier modèle de fusil à harpon Champion, une arme puissante, et un poignard de commando, du type dessiné par Wilkinsons pendant la guerre. Enfin dans une boîte truffée d'étiquettes « Danger », reposait une lourde mine magnétique : un cône explosif plat à la base, parsemé de larges bosses de cuivre et si puissamment aimanté que la mine collait comme une moule à toute surface métallique. Il y avait une douzaine de fusées de métal et de verre, en forme de crayons. C'étaient des fusées à temps, allant de dix minutes à huit heures et elles étaient accompagnées d'un mode d'emploi détaillé mais aussi simple que le reste. On avait même pensé à lui joindre une boîte de tablettes de benzédrine, destinées à renforcer son endurance et à développer ses facultés de perception pendant la durée de l'opération, ainsi qu'un assortiment de torches sous-marines de toutes tailles, jusqu'à la plus petite dont le rayon était fin comme un pinceau.

Bond et Quarrel passèrent une revue de détails méticuleuse, vérifiant fonctionnement et contact de tout l'équipement, afin de ne rien laisser au hasard. Quand ils furent satisfaits, Bond sortit sous les arbres et resta là, sans pouvoir détacher son regard des eaux de la baie, supputant les profondeurs, traçant des routes entre les récifs, estimant la course de la lune qui serait son seul repère pendant le dangereux voyage.

A cinq heures, Strangways apporta des nouvelles fraîches du *Secatur*.

— Ils ont quitté Port-Maria, dit-il. On va les voir arriver ici dans dix minutes. M. Big a un passeport au nom de Gallia et la fille au nom de Latrelle. Simone Latrelle. Elle est dans sa cabine, prostrée par le mal de mer, s'il faut en croire le capitaine noir du *Secatur*. C'est possible après tout. Il y a des quantités de tonneaux et de réservoirs à poissons vides à bord. Plus d'une centaine. A part ça rien de suspect et on les a laissé passer. J'avais envie de monter à bord avec les douaniers mais j'ai pensé qu'il valait mieux ne rien changer aux habitudes, pour

que tout ait l'air rigoureusement normal. M. Big ne sort pas de sa cabine. Il était en train de lire quand on est venu vérifier ses papiers. Comment est votre équipement ?

— Parfait, dit Bond. Je pense que nous opérerons la nuit prochaine. J'espère qu'il y aura un peu de vent. S'ils remarquent les bulles d'air, ce sera la catastrophe.

Quarrel arriva très excité :

— Le *Secatur* est en train d'entrer dans la passe, captain.

Ils s'approchèrent du rivage autant qu'ils purent sans imprudence et braquèrent les jumelles sur le bateau.

C'était un yacht aux lignes élégantes, noir avec une superstructure grise, mesurant vingt et un mètres et construit pour la vitesse. Il devait faire au moins vingt noeuds, estima Bond. Il connaissait son histoire. Commandé par un milliardaire en 1947, actionné par deux diesels jumeaux de marque General Motors, il possédait une coque en acier et les derniers gadgets de l'électronique et de la télégraphie sans fil, y compris un téléphone permettant de communiquer avec la terre et un navigateur marin Decca. Il battait pavillon marchand et arborait la bannière étoilée en poupe. Il marchait à environ trois noeuds, à travers la passe de six mètres au milieu des récifs.

Le bateau vira sec après la passe et longea l'île, du côté du large. Il mit la barre à gauche toute et aborda.

Au même moment trois Noirs en pantalon blanc descendirent en courant les marches de l'escalier de la falaise et vinrent sur l'étroite jetée pour attraper les cordages. Il y eut un minimum de « vent dessus, vent dedans », avant que le yacht s'arrête juste en face de ceux qui l'observaient de Beau Désert. Les deux ancre raclèrent les rochers et le corail et s'enfoncèrent dans le sable. Le bateau était parfaitement amarré, à l'abri même d'une soudaine tempête du nord. Bond estima qu'il devait y avoir environ six mètres d'eau sous la coque.

Tandis qu'ils regardaient, la haute silhouette massive de M. Big apparut sur le pont. Il prit pied sur la jetée et se mit à monter lentement les marches raides de l'escalier. Il s'arrêtait souvent et Bond pensait au cœur malade qui battait laborieusement dans le grand corps gris-noir.

Il était suivi par deux membres de l'équipage, noirs évidemment, qui hissaient une légère civière sur laquelle était attaché un corps. Bond entrevit les cheveux noirs de Solitaire dans ses jumelles. Il était inquiet et troublé et sentit son cœur se serrer, à sentir la jeune fille si proche. Il souhaitait de toutes ses forces que la civière ne soit qu'une précaution pour empêcher Solitaire d'être reconnue du rivage.

Puis douze hommes firent la chaîne le long des marches et les réservoirs à poissons furent passés un par un. Quarrel en compta cent vingt. Des provisions suivirent, par le même chemin.

— Ils ne montent pas grand-chose, cette fois-ci, remarqua Strangways quand ce fut fini. Ils n'ont pris qu'une demi-douzaine de caisses, d'habitude il y en a une cinquantaine. Ils ne vont pas rester longtemps.

Il avait à peine fini de parler qu'un réservoir à poissons à demi plein d'eau et de sable, comme le leur montrèrent les jumelles, fut descendu jusqu'au bateau, par cette vivante échelle de mains. Puis un autre et un autre encore, de cinq minutes en cinq minutes.

— Mon Dieu, dit Strangways, ils commencent déjà à charger. Cela veut dire qu'ils prendront la mer dès le matin. Je me demande s'ils ont décidé de vider les lieux et si ceci n'est pas leur dernière cargaison.

Bond observa soigneusement le va-et-vient pendant un moment. Ils remontèrent ensuite à travers les arbres, laissant Quarrel en faction pour suivre les opérations.

Ils s'assirent dans le living-room et, tandis que Strangways se préparait un whisky-soda, Bond, le regard lointain, mettait de l'ordre dans ses pensées.

Il était six heures du soir et les lucioles commençaient à sortir dans l'ombre. La lune pâle était déjà haute dans le ciel et le jour mourait rapidement. Une brise légère agitait la baie et des rouleaux de petites vagues déferlaient sur la plage blanche qui contrastait avec la pelouse. Quelques nuages roses et feu dans le couchant, agités par le Vent frais du Fossoyeur.

Le Vent du Fossoyeur, pensa Bond avec un mince sourire. Ainsi c'était pour cette nuit. Leur seule chance, et les conditions

étaient presque parfaites. Evidemment le produit contre les requins n'était pas arrivé. Il s'en passerait, ce n'était pas une excuse. Pour cette nuit-là, il avait fait trois mille cinq cents kilomètres et affronté cinq morts. Et pourtant, il tremblait en songeant à la sombre aventure qui l'attendait sous la mer, alors qu'il avait cru pouvoir la chasser de son esprit jusqu'au lendemain. Soudain il se prit à détester et à redouter la mer et tout ce qui s'y trouve ! Les millions d'infimes antennes qui frémiraient et se dresseraient sur son passage cette nuit, les yeux qui s'ouvriraient pour l'observer, les pouls qui s'arrêteraient un centième de seconde avant de se remettre à battre ; les larves gélantineuses qui chercheraient à l'atteindre à tâtons, aussi aveugles la nuit que le jour.

Il côtoierait des centaines de millions de secrets. Seul pendant deux cent cinquante mètres, il irait à l'aveuglette à travers une forêt de mystères. Il avancerait vers une forteresse dont les gardiens n'avaient pas hésité à tuer trois hommes déjà. Lui, Bond, qui avait pagayé avec sa nounou pendant huit jours au soleil, il allait sortir dans la nuit dans quelques heures, et s'enfoncer tout seul sous le manteau noir de la mer. C'était fou, c'était impensable. Toute sa chair disait non. Ses doigts labourèrent des paumes moites.

On frappa à la porte et Quarrel entra. Ce fut comme si un charme se rompait. Bond se secoua, s'éloigna de la fenêtre et vint près de Strangways qui buvait tranquillement son verre sous le rond de l'abat-jour.

— Ils travaillent avec des lampes, maintenant, captain, dit Quarrel en faisant la grimace. Toujours un réservoir toutes les cinq minutes. Je pense qu'il y en a pour dix heures, à ce régime. Ils auront fini vers quatre heures du matin mais ils ne lèveront sûrement pas l'ancre avant six heures. C'est trop dangereux de franchir la passe quand il ne fait pas vraiment jour.

Les yeux gris de Quarrel, dans son splendide visage d'acajou, plongèrent dans le regard de Bond, attendant des ordres.

— Je partirai à dix heures pile, s'entendit dire Bond. Des rochers à gauche de la plage. Pouvez-vous nous faire dîner et sortir ensuite l'équipement sur la pelouse ? Les conditions sont parfaites. Je ne mettrai pas plus d'une demi-heure.

Il compta sur ses doigts.

— Donnez-moi des fusées allant de cinq à huit heures. Et celle d'un quart d'heure en réserve, au cas où ça tournerait mal. D'accord ?

— Paré, captain, dit Quarrel. Je m'occupe de tout ça.

Et il sortit.

Bond regarda la bouteille de whisky, et décida de s'en octroyer un demi-verre avec trois cubes de glace. Il sortit la botte de benzédrine de sa poche et glissa une tablette entre ses dents.

— La chance, la voici, dit-il à Strangways en avalant une gorgée de liquide.

Il savourait le goût fort et chaleureux du premier verre qu'il buvait depuis plus d'une semaine.

— Maintenant, reprit-il, dites-moi exactement ce qu'ils font quand ils sont prêts à lever l'ancre. Combien de temps leur faut-il pour passer les récifs ? Si c'est le dernier voyage, n'oubliez pas qu'ils emmèneront six hommes de plus et du matériel. Essayons de prévoir aussi serré que possible.

Bond fut aussitôt submergé par une foule de détails pratiques et l'ombre de la peur le quitta tout à fait.

A dix heures exactement, n'ayant au cœur qu'attente et excitation, une silhouette noire un peu luisante qui ressemblait à une chauve-souris se glissait des rochers dans trois mètres d'eau et disparaissait sous la mer.

— Faites qu'il revienne sain et sauf, dit Quarrel, à l'endroit où Bond s'était évanoui dans la nuit.

Il se signa. Puis Strangways et lui revinrent jusqu'à la maison au milieu des ombres, pour dormir si possible, mais surtout veiller, dans l'attente de ce qui pourrait arriver.

La vallée des ombres

Bond fut entraîné dans le fond de l'eau par le poids de la mine qu'il avait assujettie à sa poitrine avec des cordes et par la ceinture plombée qu'il portait autour de la taille pour compenser la légèreté des bouteilles d'air comprimé.

Il ne s'arrêta pas un instant et nagea les cinquante premiers mètres dans un palmage rapide, le visage juste au-dessus du sable au fond de l'eau. Les longues palmes lui auraient permis d'aller presque deux fois plus vite, s'il n'avait été ralenti par le poids qu'il portait et par le léger fusil à harpon qu'il tenait de la main gauche. Malgré cela il ne perdit pas de temps et, en moins d'une minute, parvint aux premiers arbres de corail où il s'arrêta pour souffler. Il essaya d'analyser ses sensations. Il avait chaud dans la combinaison de caoutchouc, plus chaud que s'il avait nagé en plein soleil. Ses mouvements étaient aisés et il n'avait aucun mal à respirer tant que sa respiration était régulière et décontractée. Il regarda les petites bulles indiscrètes qui roulaient contre le corail en une fontaine de perles argentées et pria pour que les vagues les dissimulent à la surface.

Au début, dans l'eau claire, il avait pu voir presque comme en plein jour. La lumière était tamisée et laiteuse, mais suffisante. Maintenant qu'il était au milieu des récifs, les choses allaient changer, et les ombres sous les rochers étaient sombres et impénétrables.

Il se risqua à allumer sa torche un instant et immédiatement la masse brune des arbres de corail prit vie. Des anémones de mer avec leur centre pourpre agitaient leurs tentacules de velours vers lui. Une colonie d'oursins noirs aux longs piquants aigus disparut, affolée par la lumière, une scolopendre de mer s'arrêta et fouilla l'eau de sa tête aveugle. Dans le sable, au pied de l'arbre, un poisson-grenouille rentra sa hideuse tête couverte de verrues et une quantité de vers de mer qui ressemblaient à

des fleurs filèrent sans demander leur reste. Un banc d'anges de mer s'agita dans la lumière. Bond éteignit sa torche et la remit à sa ceinture.

Au-dessus de lui la mer grouillait comme du vif-argent. Cela crépitait doucement, comme une friture dans une poêle. Là-haut, le clair de lune éclairait la profonde et tortueuse vallée qui se creusait encore tout au long de la route qu'il allait suivre. Il abandonna l'abri de l'arbre de corail et avança. C'était moins facile. Sur le relief tourmenté la lumière était trompeuse et la forêt pétrifiée de récifs de corail était pleine de culs-de-sac et d'avenues qui ne menaient nulle part.

Parfois il était obligé de remonter presque jusqu'à la surface pour passer au-dessus des buissons inextricables et des bois de corail. Quand cela arrivait, il en profitait pour vérifier sa position en se repérant sur la lune qui brillait comme une énorme fusée pâle brisée par la surface de l'eau.

Parfois il s'arrêtait quelques instants contre un bloc de lave et il soufflait tout à son aise, sachant que la légère écume des bulles qu'il faisait serait cachée par le rocher déchiqueté qui trouait la surface de la mer. Il regardait le ballet phosphorescent des infinité petits qui peuplent l'univers sous-marin et voyait des colonies et des populations entières affairées dans leur travail microscopique.

Il n'y avait pas de gros poissons en vue, mais beaucoup de homards sortaient de leurs trous sur son passage. Dans l'eau ils semblaient énormes, préhistoriques. Leurs yeux saillants avaient des lueurs rouges et leurs longues antennes curieuses s'agitaient comme pour lui demander le mot de passe. Quelquefois ils rentraient peureusement dans leurs abris, fouaillant le sable de leur queue puissante, et, ramassés sur leurs pattes, ils attendaient que le danger soit passé. Une fois, il frôla les tentacules d'une galère. L'animal flottait à la surface à quatre mètres au-dessus de lui, mais ses interminables tentacules le touchaient presque. Il se rappela la morsure cuisante comme un coup de fouet qu'il avait ressentie à Manatee Bay et qui l'avait brûlé pendant trois jours. Quand ces bêtes frappent un homme à la hauteur du cœur, elles peuvent le tuer. Il vit une grande quantité de murènes vertes et tachetées qui

rampaient dans le sable comme de gros serpents jaune et noir, en montrant leurs dents. Puis il rencontra des poissons souffleurs qui ressemblaient à des hiboux bruns avec leurs grands yeux verts si doux. Il en toucha un de la pointe de son fusil. La bête se hérisse et devint un bloc de dangereuses épines blanches, gros comme un ballon de football. De larges méduses-éventail dansaient dans les remous et quand la lune les éclairait elles s'agitaient comme des spectres, évoquant les morceaux de linceul des hommes péris en mer. Souvent dans l'ombre il y avait des mouvements imprévus, inexpliqués. L'eau tourbillonnait et on apercevait soudain de gros yeux luisants qui disparaissaient aussitôt. Alors Bond se retournait, prêt à faire face, le doigt sur la détente de son fusil, fouillant l'obscurité. Mais il n'y eut pas à tirer et rien ne l'attaqua, tandis qu'il glissait et se faufilait au milieu des récifs.

Il n'y avait pas cent mètres de corail, et pourtant il lui fallut un quart d'heure pour les franchir. Il s'arrêta à l'ombre du dernier morceau de corail et fut heureux de penser qu'il ne lui restait plus que cent mètres d'eau claire et grise à parcourir. Il se sentait parfaitement frais et il avait l'esprit clair et exalté que donne la benzédrine. Pourtant, pas un instant en traversant la barrière de récifs, il n'avait oublié qu'il pouvait déchirer sa combinaison de caoutchouc. Maintenant la forêt d'arbres de corail aux branches aiguës comme des lames de rasoir était derrière lui. Mais ce qui l'attendait c'était les requins et les barracudas. Ou peut-être l'explosion soudaine d'une cartouche de dynamite.

C'est pendant qu'il réfléchissait aux dangers qui le guettaient que la pieuvre l'attrapa. Par les deux chevilles.

Il était assis les pieds dans le sable quand soudain il les sentit tirés irrésistiblement vers la base du morceau de corail en forme de tabouret sur lequel il se reposait. Tandis qu'il réalisait ce qui arrivait, un tentacule se mit à ramper sur sa jambe, puis un autre, pourpre dans la faible lumière. Ils descendaient le long du pied palmé.

Il eut un mouvement de peur et de dégoût et se dressa, luttant pour se libérer. Mais la bête le tenait bien et les mouvements qu'il fit lui permirent de resserrer encore sa prise.

La force de l'animal était prodigieuse et Bond se sentit vaciller, entraîné irrésistiblement. D'un moment à l'autre il allait être jeté face contre terre et, gêné par la mine arrimée à sa poitrine et les cylindres accrochés à son dos, il lui serait presque impossible de lutter.

Bond tira son poignard et fouetta l'eau entre ses jambes. Mais la saillie du rocher dévia le coup. Il était terrifié à l'idée de déchirer sa combinaison de caoutchouc. Et brusquement il fut traîné, tiré sur le sable. Ses pieds étaient aspirés vers une large crevasse qui béait sous le rocher. Ses mains griffèrent le sable et il essaya de se tourner pour pouvoir porter un nouveau coup de poignard. La bosse que faisait la mine sur sa poitrine l'en empêcha. Au bord de la panique il se souvint du fusil. Il avait d'abord pensé que l'arme serait inefficace dans un combat de si près. Mais c'était la seule chance qui lui restait. Le fusil était sur le sable, là où il l'avait posé. Il s'en saisit et releva le cran de sûreté. La mine le gênait pour viser. Il fit glisser le canon du fusil le long de ses jambes et tâta chacun de ses pieds avec la pointe de son harpon, pour pouvoir tirer sans se blesser. Aussitôt un tentacule s'enroula autour du canon, l'arrachant. Le fusil allait lui échapper. Sauvagement il appuya sur la détente.

Immédiatement un gros nuage d'encre poisseuse et visqueuse jaillit de la crevasse vers son visage. Mais une de ses jambes était libre, puis ce fut l'autre. Il se hâta de les replier sous lui et saisit le bout du harpon qui disparaissait dans la crevasse. Il tira de toutes ses forces, arc-bouté, jusqu'à ce que la chair se déchire. Il tirait comme un aveugle, gêné par le brouillard noir qui flottait autour du trou. Enfin il réussit à l'arracher ; pantelant il se releva et s'éloigna du rocher. Son visage était inondé de sueur sous le masque. Au-dessus de lui un flot de bulles monta, risquant de le trahir, et il maudit la bête blessée blottie dans son trou.

Mais l'heure n'était pas aux regrets. Il rechargea son fusil et repartit en se guidant sur la lune qui brillait près de son épaule droite.

Il avançait facilement dans l'eau grise et se concentrait seulement pour garder son visage à quelques centimètres au-dessus du sable et sa tête bien dans le prolongement de son

corps. Tout à coup, du coin de l'œil il vit une pastenague aussi grosse qu'une table de ping-pong s'écarter de son chemin en battant des nageoires, sa longue queue fouettant le sable. Il ne s'inquiéta pas, se rappelant que Quarrel lui avait dit que ces poissons n'attaquent jamais s'ils peuvent l'éviter. Il réfléchit qu'elle était probablement venue du large pour déposer ses œufs, que les pêcheurs appellent des « oreillers de mer » parce qu'ils ont la forme d'un oreiller, avec une sorte de lien noir et raide à chaque coin et qu'on les trouve posés sur le sable du fond de l'eau.

Il vit des ombres de gros poissons se profiler sur le sable éclairé par la lune, certains étaient aussi longs que lui. L'un d'eux le suivit pendant plus d'une minute, il leva la tête, pour voir le ventre blanc d'un requin à trois mètres au-dessus de lui, telle une coque glauque et fuselée. Son nez plat furetait avec curiosité au milieu des bulles d'air. Sa large gueule en forme de faucille semblait une blessure mal cicatrisée. Le poisson s'inclina de côté et le regarda. Un œil dur et rose le considéra, puis la bête fit demi-tour et se fondit lentement dans l'eau grise.

Il effraya toute une famille de calmars qui se tenait dans l'eau presque verticalement, rangée par ordre de taille comme des choristes, du plus gros qui devait bien peser six livres, jusqu'au petit dernier qui ne faisait même pas deux cents grammes. Ils plongèrent et disparurent comme mus par un propulseur, avec un ensemble touchant.

A mi-parcours, Bond se reposa un moment, puis il se remit en route. Maintenant de gros barracudas rôdaient autour de lui. Certains devaient peser près de vingt livres. Ils étaient aussi effrayants que dans son souvenir. Ils glissaient au-dessus de lui comme des sous-marins argentés, braquant sur lui leurs yeux de tigre en colère. Les bulles qu'il faisait devaient les intriguer et ils le suivirent, l'encadrant comme une meute de loups silencieux. Au moment où Bond rencontra le premier morceau de corail qui indiquait qu'il approchait de l'île, il y en avait vingt autour de lui, se mouvant silencieusement, attentivement, dans son sillage.

La peau de Bond se hérissa sous le caoutchouc noir, mais il ne pouvait rien faire, que se concentrer sur l'objectif à atteindre.

Soudain il vit une longue forme métallique dans l'eau au-dessus de lui. Derrière il y avait un chaos de morceaux de rochers brisés qui montait en pente raide.

C'était la quille du *Secatur* et le cœur de Bond cognait dans sa poitrine.

Il regarda la montre étanche qu'il avait au poignet. Il était onze heures trois minutes. Il sortit une poignée de fusées à temps d'une poche à fermeture éclair, choisit celle qui ferait exploser la mine dans sept heures et l'inséra dans la mine. Quant aux autres fusées il les enterra dans le sable, de façon à ce qu'on ne découvre pas la mine, s'il venait à être pris.

Tandis qu'il remontait en nageant, portant la mine dans ses mains, il sentit une grande agitation dans l'eau derrière lui. Un barracuda passa comme l'éclair, les mâchoires entrouvertes, et le frôla, les yeux fixés sur quelque chose, que Bond ne voyait pas. Mais Bond ne pensait qu'à la mine et au point précis où il la poserait, au centre de la quille du yacht.

La mine l'entraînait presque, à la fin, tant les aimants puissants l'attiraient vers le métal. Bond la retint de toutes ses forces pour l'empêcher de cogner au contact de la quille. Il la plaça silencieusement puis, allégé, il nagea vigoureusement pour lutter contre sa soudaine légèreté et s'éloigner de la surface.

Comme il faisait demi-tour pour nager vers les hélices et aller se mettre à l'abri des rochers, il vit soudain les horribles choses qui étaient arrivées dans son dos...

La meute de barracudas semblait être devenue folle. Ils tournoyaient et mordaient comme des chiens enragés. Les trois requins qui s'étaient joints à eux étaient encore plus déchaînés. L'eau bouillonnait, Bond fut bousculé, bourré de coups de queue dans la figure. D'une seconde à l'autre sa combinaison de caoutchouc allait être arrachée et sa peau avec. Alors la meute serait sur lui.

La phrase du rapport de la Marine lui traversa l'esprit : « Ayant provoqué les conditions les plus défavorables... »

Hélas, c'était exactement son cas. La poudre anti-requins aurait pu le sauver. Sans elle il n'avait sans doute plus que quelques minutes à vivre.

En désespoir de cause, il battit l'eau le long de la quille du bateau et releva le cran de sûreté du fusil à harpon qui n'était plus qu'un jouet, face à la meute folle.

Il atteignit deux grosses hélices de cuivre et s'appuya à l'une d'elles haletant, la bouche crispée dans un rictus de terreur, les yeux fixes. Et il fit face.

Tout de suite il vit que les gueules des poissons qui fonçaient sur lui étaient à demi ouvertes, et qu'ils plongeaient et replongeaient sans cesse dans un nuage brun qui descendait de la surface. Tout près de lui un barracuda tenait quelque chose de marron dans ses mâchoires. Il l'avalà gloutonnement et rentra dans la mêlée.

En même temps il remarqua qu'il faisait plus sombre. Il leva la tête et comprit avec horreur pourquoi la surface de la mer devenait rouge, d'un rouge sanglant.

Des lambeaux passèrent à sa portée. Il en harponna un avec la pointe de son fusil, puis ramena l'extrémité de l'arme tout contre son masque. Il n'y avait plus aucun doute.

Là-haut, quelqu'un répandait à la surface de la mer des morceaux de chair et du sang.

20

La caverne de Bloody Morgan

Immédiatement Bond comprit pourquoi tous ces barracudas et ces requins rôdaient autour de l'île, comment on les rendait fous en les gorgeant de sang en ces banquets nocturnes, et pourquoi, contre toute raison, on avait retrouvé les corps de trois hommes à demi dévorés par les poissons. M. Big avait domestiqué à son profit les forces de la mer. Cette invention lui ressemblait : imagination, technique simple et sûre.

Tandis qu'en un éclair ces pensées lui traversaient l'esprit, il sentit un choc terrible à l'épaule et vit un barracuda de vingt livres qui reculait, la gueule pleine de caoutchouc noir et de chair. Il ne sentit pas la douleur. Il abandonna l'hélice et se rua vers les rochers. Son estomac se tordit en pensant au morceau de lui-même qu'il avait laissé entre les dents affûtées comme un rasoir. L'eau commençait à s'infiltrer entre le caoutchouc déchiré et sa peau. Bientôt elle atteindrait son cou et pénétrerait dans le masque.

Il allait abandonner et remonter à la surface quand il vit une large fissure dans les rochers, juste en face de lui. Un gros bloc de rocher était tout à côté et il s'abrita derrière. Il n'était protégé qu'en partie et quand il se tourna, il n'eut que le temps de voir le même barracuda qui revenait sur lui, sa mâchoire supérieure ouverte à angle droit avec l'autre, pour mieux happer sa proie. Bond tira sans voir. Les lanières élastiques se tendirent brutalement le long du canon et la pointe du harpon toucha le poisson au milieu de la mâchoire supérieure béante, la perça, en s'enfonçant de cinquante centimètres.

Le barracuda s'arrêta net, à moins d'un mètre de l'estomac de Bond. Il essaya de rassembler ses mâchoires et secoua violemment sa tête de reptile. Il fouettait l'eau, zigzaguant

follement ; lanière et fusil furent arrachés des mains de Bond. Il s'enfuit, traînant l'arme après lui. Bond savait que l'autre poisson allait se jeter sur le blessé et le mettre en pièces, avant qu'il ait fait cent mètres.

Il remercia Dieu de ce sursis. Son épaule baignait maintenant dans un nuage de sang. Dans quelques secondes le poisson le sentirait. Il fit le tour du rocher, dans l'intention de gagner l'abri de la jetée et d'essayer de se cacher quelque part en attendant d'avoir fait un nouveau plan.

C'est alors qu'il vit la caverne que le rocher dissimulait.

En réalité, c'était presque une porte taillée dans les fondations de l'île. Même si Bond n'avait pas lutté pour sa vie, il serait sans doute entré. Comme il n'avait pas le choix, il plongea droit dans l'ouverture et ne s'arrêta que lorsqu'il eut mis plusieurs mètres entre la porte et lui.

Alors il prit pied sur le sable fin et alluma sa torche. Il était possible qu'un requin le suive, mais, dans cet espace réduit, il serait presque impossible à l'animal de l'atteindre. Il n'entrerait sûrement pas d'un bond, car même le requin a peur de risquer sa peau coriace dans les rochers et Bond aurait de grandes chances de pouvoir lui plonger son poignard dans les yeux.

Il promena sa torche sur la voûte et les parois de la caverne. Elle avait certainement été façonnée ou achevée par la main de l'homme. Il se dit qu'elle avait été creusée du dehors, depuis le centre de l'île.

« Encore vingt mètres à creuser », les gars, avait dû dire Bloody Morgan aux surveillantes des esclaves.

Puis les pics avaient soudain rencontré l'eau et un amas de bras, de jambes et de bouches hurlantes, bâillonnées par l'eau à jamais, avait été précipité contre les rochers pour y rejoindre les corps des autres témoins.

Le gros bloc de l'entrée avait été placé de façon à masquer la sortie du côté de la mer. Le pêcheur de Shark Bay qui avait brusquement disparu six mois plus tôt avait dû un jour trouver le bloc roulé par une tempête ou par le raz de marée qui avait suivi un ouragan. Puis il avait découvert le trésor et avait pensé qu'il aurait besoin d'aide pour l'écouler. Un homme blanc le roulerait. Il valait mieux s'adresser au grand Noir de Harlem et

conclure un marché aussi avantageux que possible. L'or appartenait aux Noirs qui étaient morts pour le cacher. Il revenait de droit aux Noirs.

Debout, là, oscillant dans le courant qui parcourait le tunnel, Bond se disait qu'un tonneau de ciment de plus avait très certainement crevé la boue de la rivière de Harlem.

C'est alors qu'il entendit les tambours.

Dehors, au milieu des poissons, il lui avait semblé percevoir un roulement doux dans l'eau, qui s'était enflé lorsqu'il était entré dans la caverne. Mais il avait pensé que ce n'étaient que les vagues qui venaient battre le pied de l'île, et, de toute façon, il avait d'autres choses en tête. Mais à présent, il distinguait un rythme défini. Le bruit roulait, montait autour de lui comme s'il avait été lui-même prisonnier d'une gigantesque timbale. L'eau en vibrait, frissonnante. Il entrevit deux raisons au roulement des tambours. D'abord, sans doute une manière d'appeler les poissons quand des intrus approchaient, pour attirer et exciter encore les requins et les barracudas. Quarrel lui avait raconté comment, la nuit, les pêcheurs battent les flancs de leur canoë avec une pagaille pour éveiller et faire sortir le poisson. Ce devait être la même idée. Mais c'était aussi pour les gens du rivage un sinistre avertissement vaudou, dont l'effet se trouvait renforcé quand on découvrait les cadavres au matin.

Encore un des raffinements de M. Big, songeait Bond, une autre étincelle jaillie de cet esprit extraordinaire.

Eh bien, au moins, il savait où il en était. Les tambours indiquaient qu'il avait été repéré. Que penseraient Strangways et Quarrel, en les entendant ? Ils seraient obligés de rester là, à transpirer et à attendre. Bond avait prévu que les tambours étaient une sorte de piège et il avait fait promettre à ses amis de ne pas intervenir, à moins que le *Secatur* ne s'éloigne sans dommage, ce qui signifierait que tous les plans de Bond avaient échoué. Il avait dit à Strangways où était caché l'or et il faudrait intercepter le yacht en haute mer.

Maintenant l'ennemi était alerté mais il ne savait pas qui il était ni s'il était encore en vie. Il fallait continuer, ne serait-ce que pour empêcher à tout prix Solitaire d'embarquer sur le bateau miné.

Bond regarda sa montre. Il était minuit et demi. Il lui semblait qu'il y avait une semaine qu'il était parti pour ce dangereux voyage solitaire.

Il sentit le Beretta sous la combinaison de caoutchouc et se demanda s'il pourrait encore tirer après le bain qu'il avait pris, quand le barracuda l'avait mordu.

Le roulement des tambours devenait de plus en plus fort. Bond s'avança dans la caverne, sa torche projetant un mince pinceau lumineux devant lui. Il avait peut-être fait dix mètres lorsqu'il aperçut une faible lueur dans l'eau devant lui. Il éteignit sa torche et avança avec précaution. Le sable du fond de la caverne remontait en pente douce et à chaque pas la lumière devenait plus vive. Il voyait maintenant des douzaines de petits poissons qui s'ébattaient autour de lui et, devant, l'eau en grouillait, comme s'ils étaient attirés dans la caverne par la lumière. Des crabes sortaient des crevasses de rocher et un bébé pieuvre s'aplatit en une étoile phosphorescente contre le plafond.

Il discernait maintenant le fond de la caverne où brillait un vaste lac dont le fond sablonneux était aussi clair qu'en plein jour. Le martèlement des tambours s'enflait. Il s'arrêta dans l'ombre d'un renfoncement et vit que la surface n'était qu'à quelques centimètres et qu'il y avait des lumières allumées tout autour.

Bond était au pied du mur. S'il faisait un pas en avant il serait découvert par toute personne qui jettait un coup d'œil sur la surface du lac. Tandis qu'il se tenait là, hésitant, il vit avec horreur un petit nuage de sang qui se répandait dans l'eau autour de lui. Il avait oublié sa blessure, mais maintenant la douleur s'irradiait dans tout le bras, lancinante. Il y avait aussi le petit filet de bulles, mais il espérait qu'elles venaient crever à la surface sans attirer l'attention.

Au moment où il se renfonçait dans son trou il ne savait pas que son avenir était déjà joué.

Au-dessus de sa tête il y eut un énorme plouf, et deux Noirs tout nus, à part leurs masques de verre, fondirent sur lui en brandissant un poignard dans leur main gauche. Avant même

qu'il ait pu tirer son couteau de sa ceinture, les deux hommes immobilisèrent ses bras et le tirèrent vers la surface.

Impuissant, désespéré, Bond se laissa sortir du lac et déposer sur le sable. On le remit sur ses pieds et on arracha les fermetures Eclair de sa combinaison. On lui ôta son casque, son holster et son arme, et il se trouva debout au milieu des débris de sa peau noire, comme un serpent qui vient de muer, nu à part son minuscule slip de bain. Le sang continuait à jaillir du trou déchiqueté de son épaule gauche.

Quand on lui ôta son casque il fut soudain assourdi par la violence des battements de tambours. Le bruit était en lui et tout autour de lui. Le rythme syncopé, rapide, galopait et battait dans son sang. Il semblait assez fort pour réveiller la Jamaïque tout entière. Bond fit une grimace et essaya de cuirasser ses sens contre cette tempête saccadée. Ses gardes lui firent faire demi-tour et il se trouva devant une scène si extraordinaire que le bruit des tambours s'effaça, devant le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Au premier plan, à une table de jeu recouverte de feutre vert et surchargée de papiers, assis sur une chaise pliante, se tenait M. Big, un stylo à la main, le considérant sans curiosité. M. Big portait un léger costume de couleur fauve très bien coupé, une chemise blanche et une cravate de soie tricotée noire. Son lourd menton était appuyé à sa main gauche et il regardait Bond comme s'il avait été dérangé dans son travail par un membre de l'équipage venu lui demander une augmentation. Il avait l'air poli et légèrement ennuyé.

A quelques pas de lui, insolite et sinistre, se dressait l'épouvantail du Baron Samedi, planté sur un rocher, regardant Bond, sous son chapeau melon.

Lentement, M. Big retira la main de son menton et ses grands yeux dorés toisèrent Bond des pieds à la tête.

— Bonjour, monsieur James Bond, dit-il enfin d'une voix sans expression, tandis que les battements de tambours décroissaient. La mouche a mis bien longtemps à venir jusqu'à l'araignée, ou peut-être devrais-je dire, le vairon jusqu'à la baleine. Vous avez laissé une jolie traînée de bulles au bout du récif.

Il se renfonça dans sa chaise et se tut. Les tambours grondaient toujours sourdement.

Ainsi, le combat avec la pieuvre l'avait trahi. L'esprit de Bond enregistra le fait automatiquement, tandis que ses yeux parcouraient l'endroit où il se trouvait.

C'était une grotte creusée dans le rocher, aussi vaste qu'une église. La moitié du sol était recouverte par le lac clair d'où il était venu, et qui virait à l'aigue-marine, puis au bleu, près du trou noir de l'entrée. Il y avait ensuite une étroite bande de sable, sur laquelle il se tenait. Le reste du sol était un rocher plat, hérissé de quelques stalagmites grises et blanches.

Assez loin derrière M. Big, des marches raides montaient vers un plafond voûté d'où pendaient des stalactites de calcaire. Le long de leurs mamelons blancs, l'eau gouttait dans le lac ou sur les pointes des stalagmites qui se dressaient sur le sol.

Une douzaine de puissantes lampes à arc étaient fixées haut dans les murs, et se reflétaient sur les poitrines nues et dorées d'un groupe de Noirs qui se tenaient à sa gauche, roulant les yeux et regardant Bond avec des sourires cruels.

Autour de leurs pieds noir et rose, des débris de bois cassé, de cerceaux de tonneaux rouillés, de morceaux de cuir mois et de toile déchirée. Et à côté, une mer de pièces d'or, étincelante, des monceaux, des cascades d'or, d'où sortaient les jambes noires, comme si elles s'étaient soudain arrêtées au milieu d'un feu.

Tout près étaient entassées des rangées de plateaux de bois peu profonds. Quelques-uns étaient sur le sol, déjà à demi remplis de pièces d'or, et, au pied des marches, un Noir tout seul s'était immobilisé. Il tenait dans ses mains un des plateaux plein de pièces d'or. Il y en avait quatre rangées cylindriques et l'homme le brandissait comme un marchand qui fait l'article.

Plus loin, à gauche, dans un coin de la grotte, deux Noirs se tenaient à côté d'un chaudron ventru qui était suspendu au-dessus de trois lampes à souder sifflantes. Le fond du chaudron rougeoyait. Ils tenaient des écumoirs à la main et leurs longs manches baignaient à demi dans l'or. A côté d'eux il y avait un énorme tas d'objets d'or, assiettes, coupes, ciboires, croix, et une pile de lingots d'or de différentes tailles. Le long du mur, des

rangées de plateaux métalliques refroidissaient, pleins de liquide flamboyant. Par terre, près du chaudron, il y avait un plateau vide et une longue louche éclaboussée d'or dont l'extrémité était enroulée dans un chiffon.

Accroupi non loin de M. Big, un Noir isolé tenait un couteau d'une main et un gobelet incrusté de pierreries dans l'autre. A portée de lui, sur un plat, s'entassaient des joyaux qui miroitaient d'un éclat rouge, bleu et vert sous les lampes à arc.

Il faisait chaud et l'air était rare dans la grande caverne, et pourtant Bond tremblait, tandis que ses yeux embrassaient cette scène étonnante : les lumières blanches et violettes, le bronze luisant des corps en sueur, l'éclat de l'or, l'arc-en-ciel des bijoux, la couleur laiteuse et aigue-marine du lac. Il frissonnait devant toute cette beauté, devant ce fabuleux ballet pétrifié dans la caverne au trésor de Bloody Morgan.

Ses yeux revinrent au tapis vert et au grand visage de zombi. Il regarda ce visage et ces larges yeux jaunes avec crainte et presque avec respect.

— Arrêtez les tambours ! dit M. Big.

Déjà ils n'étaient presque plus qu'un murmure qui battait au rythme du sang dans les artères. Un des Noirs fit deux pas élastiques au milieu des pièces d'or et se pencha. Il y avait un pick-up portatif sur le sol et un puissant amplificateur dans la paroi du rocher. Un cliquetis, les tambours se turent. Le Noir referma le couvercle de l'appareil et retourna à sa place.

— Continuez le travail, dit M. Big.

Et aussitôt les silhouettes recommencèrent à bouger, comme si on avait glissé un penny dans une fente.

Le chaudron fut remué, l'or fut ramassé et rangé dans les boîtes, l'homme se pencha sur son gobelet et le Noir au plateau d'or se mit à gravir les marches.

Bond, toujours debout, suait sang et eau. M. Big se replongea dans ses papiers et prit quelques notes.

Bond remua et aussitôt il sentit la pointe d'un poignard dans ses reins. Le Big Man reposa son stylo et se dressa lentement. Il s'éloigna de la table.

— Continue, dit-il à l'un des gardes de Bond.

L'homme nu fit le tour de la table, s'assit à la place de M. Big et prit le stylo.

M. Big se dirigea vers les marches taillées dans le rocher et se mit à les gravir très lentement.

Bond sentit une piqûre dans son flanc. Il se dégagea des restes de sa peau noire et suivit la silhouette qui continuait à monter.

Personne ne leva la tête de son ouvrage. Et personne ne se laisserait distraire quand M. Big serait parti. Personne ne mettrait une pierre précieuse ou une pièce dans sa bouche.

Baron Samedi veillait.

Seul son zombi avait quitté la caverne.

21

« Dormez bien tous les deux »

Ils montèrent lentement, passèrent une porte ouverte non loin du plafond, gravirent une douzaine de mètres en hauteur et s'arrêtèrent sur un large palier dans un rocher. Là un Noir tout seul, à la lueur d'une lampe à acétylène, était en train de placer les plateaux pleins d'or au milieu des réservoirs de poissons. Il y en avait des dizaines empilés contre le mur.

Tandis qu'ils attendaient, deux Noirs venant de la surface descendirent les marches, ramassèrent un des réservoirs déjà prêt et repartirent par le même chemin.

Bond se dit que, plus haut, les réservoirs devaient être remplis de sable, d'algues et de poissons, et passés ensuite à la chaîne humaine qui était le long de l'escalier de la falaise. Il remarqua que quelques-uns des réservoirs en attente contenaient des lingots et d'autres des tas de joyaux, et il révisa son estimation du trésor, la quadruplant. Il devait y en avoir pour quatre millions de livres sterling.

M. Big s'arrêta pendant un moment, les yeux fixés sur le sol. Sa respiration était profonde mais contrôlée. Ils reprirent leur ascension.

Vingt marches plus haut il y avait un autre palier, plus petit, sur lequel donnait une porte. Elle était munie d'une chaîne toute neuve et d'un cadenas. La porte elle-même était faite de lattes de fer brunies et mangées par la rouille.

A nouveau M. Big s'arrêta et ils restèrent côté à côté sur la petite plate-forme.

Un moment Bond songea à fuir, mais, comme s'il avait lu dans sa tête, le garde le poussa contre le mur, l'éloignant de M. Big. Et Bond sut que son premier devoir était de rester en vie, de trouver Solitaire, de l'empêcher par n'importe quel moyen de

monter sur le bateau condamné où lentement l'acide rongeait le cuivre de la fusée à temps.

Un fort courant d'air froid venait d'en haut et Bond sentit la sueur sécher sur lui. Il mit sa main droite sur sa blessure sans tenir compte du poignard que le garde lui enfonçait dans les côtes. Le sang était déjà sec et coagulé, et presque tout son bras était raide. Il souffrait beaucoup.

M. Big parla :

— Ce vent que vous sentez, monsieur Bond, dit-il en levant la tête, s'appelle à la Jamaïque « le Vent du Fossoyeur ».

Bond haussa l'épaule droite et garda le silence. M. Big se tourna vers la porte de fer, sortit une clé de sa poche et ouvrit. Il passa le premier, suivi de Bond et de son gardien.

C'était une pièce étroite et longue, presque un couloir. Des anneaux rouillés étaient scellés au bas des murs, à moins d'un mètre d'intervalle. Au fond de la pièce où brillait une lampe tempête fixée dans la voûte de pierre, une silhouette immobile était couchée par terre, sous une couverture. Il y avait une autre lampe tempête près de la porte au-dessus de leurs têtes, et rien d'autre que l'odeur du rocher humide, des tortures du passé et de la mort.

— Solitaire ! appela M. Big doucement.

Le cœur de Bond battit plus fort et il voulut s'élancer. Aussitôt une énorme main l'agrippa par le bras.

— Du calme, le Blanc ! aboya son gardien en lui tordant le poignet le plus fort qu'il put.

Bond lui balança son talon gauche dans le tibia. Le coup fit plus mal à Bond qu'au gardien.

M. Big se retourna. Un petit revolver était blotti dans son énorme main.

— Lâche-le, dit-il tranquillement. Monsieur Bond, si vous désirez un nombril supplémentaire, c'est une chose faisable. J'en ai six de recharge dans ce revolver.

Mais Bond n'en avait cure. Solitaire était debout. Elle venait vers lui. Quand elle vit son visage, elle se précipita, levant les deux mains.

— James ! sanglota-t-elle. James !

Elle tomba presque à ses pieds. Leurs mains s'agrippèrent.

— Donne-moi de la corde, dit M. Big.

— Tout va bien, Solitaire, dit Bond sachant qu'il mentait. Tout va bien, je suis là maintenant.

Il l'aida à se relever et la tint à bout de bras. La douleur s'irradia dans son bras gauche. La jeune fille était pâle et échevelée. Il y avait une bosse sur son front et des cernes noirs autour de ses yeux. Son visage était sale et les larmes avaient tracé des sillons pâles sur sa peau. Elle n'était pas maquillée. Elle était vêtue d'un costume de toile blanc maculé et de sandales. Elle le regardait, de tous ses yeux.

— Qu'est-ce que ce salaud vous a fait ? dit Bond.

Il l'attira. Elle s'accrocha à lui et enfouit son visage dans son cou. Soudain elle recula et regarda sa main.

— Mais vous saignez ! dit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

Elle le tourna à demi et vit le sang noir qui couvrait son épaule et son bras.

— Oh ! mon cheri ! qu'est-ce que c'est ?

Et elle se remit à pleurer avec désespoir, comprenant soudain qu'ils étaient perdus l'un et l'autre.

— Attache-les ensemble, dit M. Big. Là, sous la lumière. J'ai des choses à leur dire.

Le Noir s'avança et Bond pivota. Le jeu en valait-il la chandelle ? Le Noir n'avait qu'une corde dans les mains. Mais M. Big avait fait un pas de côté et l'observait, le revolver négligemment pointé vers le sol.

— Non, monsieur Bond, dit-il simplement.

Bond regarda le grand Noir et pensa à Solitaire et à son propre bras blessé.

Le Noir s'approcha et Bond se laissa lier les mains dans le dos. Il s'y connaissait en nœuds. C'était du beau travail. Ça faisait mal.

Bond sourit à Solitaire. Il ferma à demi un œil. Ce n'était qu'une bravade mais il vit un peu d'espoir éclairer le visage de la jeune fille à travers ses larmes. Le Noir ramena Bond vers l'entrée.

— Là, dit M. Big en montrant un des anneaux du mur.

D'un brusque coup de pied dans le tibia, le Noir faucha Bond qui tomba sur son épaule blessée. Alors le Noir le tira par la

corde jusqu'à l'anneau, éprouva sa solidité puis, rassuré, passa la corde, l'attacha aux chevilles de Bond et les lia solidement. Il avait posé son poignard dans un creux du rocher. Il le reprit, coupa la corde et retourna vers Solitaire.

Bond était assis par terre, les jambes étendues droit devant lui, les bras liés dans son dos. Sa blessure s'était rouverte et le sang coulait de nouveau. Seuls les restants de benzédrine dans son système nerveux l'empêchaient de s'évanouir.

Solitaire fut attachée et placée presque en face de lui. Il y avait un mètre entre leurs pieds. Quand ce fut fait M. Big regarda sa montre :

— Tu peux partir, dit-il au garde.

Il ferma la porte de fer derrière l'homme et s'y adossa.

Bond et la jeune fille se regardaient et M. Big les contemplait tous les deux.

Après l'un de ses longs silences, il s'adressa à Bond. Celui-ci leva la tête. Le gros crâne gris en forme de ballon de football éclairé par la lampe tempête semblait un spectre sorti du fond de la terre. Il paraissait flotter dans l'air et les yeux d'or luisaient tranquillement, tandis que le grand corps restait dans l'ombre. Bond dut se souvenir qu'il avait entendu le cœur battre laborieusement dans sa poitrine, son souffle court et qu'il avait vu la sueur ruisseler sur la peau grise. Ce n'était qu'un homme de la même espèce que lui. Un homme fort avec un cerveau brillant, mais un homme tout de même, qui marchait, qui dormait, qui souffrait comme tout le monde. Un homme mortel au cœur malade.

La large bouche s'ouvrit et ses lèvres plates et légèrement retroussées découvrirent les dents blanches.

— Vous êtes le meilleur de ceux qu'on a envoyés contre moi, dit M. Big.

Sa voix était pensive et mesurée.

— Vous avez fait mourir quatre de mes hommes. Mes adeptes trouvent cela incroyable. Il était temps que nous réglions nos comptes. Ce qui est arrivé à l'Américain n'a pas suffi. La trahison de cette fille (il regardait toujours Bond) que j'ai trouvée dans le ruisseau, et à qui j'étais prêt à donner mon nom, a également mis mon infaillibilité en doute. Je me

demandais comment elle allait mourir, quand la Providence, ou Baron Samedi, comme le croiront mes adeptes, vous a amené ici aussi, sur l'autel où vous allez être immolé.

La bouche se tut, lèvres écartées. Bond vit les dents se serrer pour former le mot suivant.

— Aussi est-il convenable que vous mouriez tous les deux ensemble. Ce qui se produira, et d'une manière appropriée (M. Big regarda sa montre), dans deux heures et demie. Soit à six heures du matin, plus ou moins quelques minutes.

— Disons plutôt plus, fit Bond. Je ne suis pas pressé.

— Dans l'histoire de l'émancipation des Noirs, continua M. Big sur le ton aimable de la conversation, il y avait déjà eu de grands athlètes, de grands musiciens, de grands écrivains, de grands médecins, de grands scientifiques. En temps voulu, comme dans l'histoire des autres races, il y aura des Noirs grands et célèbres dans tous les domaines.

Il fit une courte pause.

— Il est regrettable pour vous, monsieur Bond, et pour cette fille, que vous ayez rencontré le premier des grands criminels noirs. J'emploie à dessein un mot vulgaire, monsieur Bond, car c'est celui que vous, en tant que policier, emploieriez vous-même. Mais je préfère me considérer comme un homme qui a eu la capacité, les facultés mentales et nerveuses de faire et de suivre ses propres lois plutôt que d'accepter celles qui régissent le commun des mortels. Vous avez certainement lu *Les Instincts des masses en temps de guerre et en temps de paix*, de Trotter, monsieur Bond. Eh bien, je suis par nature et par goût un loup, et je vis suivant les lois des loups. Naturellement, le troupeau n'a qu'un mot pour qualifier un tel homme. Le mot « criminel ».

» Le fait, monsieur Bond, reprit le Big Man, que je sois toujours vivant et que je connaisse des succès sans limites bien que je sois seul contre d'innombrables millions de moutons, doit être attribué aux techniques modernes que je vous ai décrites lors de notre dernier entretien et au véritable génie artistique que je cultive. Et je trouve, monsieur Bond, qu'il n'est pas difficile d'être plus malin que le troupeau de moutons, si nombreux qu'ils puissent être, à condition de se consacrer

pleinement à sa tâche et d'être de surcroît un loup parfaitement équipé.

» Laissez-moi vous donner un exemple de la manière dont mon esprit travaille. Prenons, si vous le voulez bien, la méthode que j'ai choisie pour vous faire mourir tous les deux. C'est une variante moderne de celle qu'employait il y a deux cents ans mon cher patron, Sir Henry Morgan. C'est une pêche à la traîne un peu spéciale.

— Continuez je vous en prie, dit Bond sans regarder Solitaire.

— A bord du yacht nous avons un paravane, c'est-à-dire une drague, continua M. Big sur le ton du chirurgien décrivant une opération particulièrement délicate à un groupe d'étudiants, que nous utilisons pour pêcher au chalut les requins et autres gros poissons. Ce paravane, comme vous le savez sans doute, est un appareil léger en forme de torpille, qui court à l'extrémité d'un câble partant du flanc d'un navire, et qui peut être employé pour attacher un filet ou le tirer dans l'eau lorsque le bateau se déplace ; ou encore qui peut être équipé de cisailles pour sectionner les câbles des mines mouillées, en temps de guerre.

» J'ai l'intention, poursuivit M. Big presque badin, de vous attacher ensemble à un câble partant de ce paravane et de vous jeter à la mer jusqu'à ce que vous soyez dévorés par les requins.

Il s'arrêta et ses yeux allèrent de l'un à l'autre. Solitaire regardait fixement Bond, et Bond réfléchissait à toute allure. Ses yeux étaient impassibles et son esprit tendu vers l'avenir. Il sentit qu'il fallait qu'il dise quelque chose.

— Vous êtes un grand homme, dit-il et un jour vous mourrez d'une grande, d'une horrible mort. Si vous nous tuez, cette mort ne tardera pas. J'y ai déjà veillé. Vous êtes en train de devenir fou, sinon vous verriez que notre mort causera votre perte.

Tout en parlant l'esprit de Bond continuait à travailler, comptant les heures et les minutes. Il savait que la propre mort de M. Big se rapprochait comme l'acide dans la fusée, et qu'il était tout près de la minute de vérité du dernier rendez-vous. Mais Solitaire et lui seraient-ils morts avant que cette heure sonne ? Ce serait une question non pas de minutes mais de secondes. La sueur ruisselait sur son visage et tombait sur sa

large poitrine. Il sourit à Solitaire. Elle regardait vers lui mais ses yeux ne le voyaient pas. Soudain elle poussa un cri d'agonie qui mit les nerfs de Bond à vif.

— Je ne sais pas ! hurla-t-elle. Je ne peux pas voir !... C'est si près, si proche... Je vois beaucoup de morts, mais...

— Solitaire ! cria Bond, terrifié à l'idée que les étranges choses qu'elle voyait dans l'avenir puissent donner un avertissement à M. Big. Solitaire, ressaisissez-vous !

La voix était mordante, presque en colère.

Les yeux de la jeune fille s'éclairèrent. Elle le regarda, mais sans comprendre. M. Big ouvrit la bouche :

— Je ne suis pas en train de devenir fou, monsieur Bond, dit-il d'une voix unie, et rien de ce que vous avez pu prévoir ne saurait m'affecter. Vous mourrez sur le récif et il n'y aura aucune preuve. Je laisserai traîner vos corps jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Il y a une grande part d'adresse dans mes plans. Vous savez peut-être aussi que les requins et les barracudas jouent un rôle dans le culte vaudou. Ils auront leur sacrifice. Baron Samedi sera apaisé et mes adeptes satisfaits. Je suis également curieux de continuer mes expériences sur les poissons carnivores. Je crois qu'ils n'attaquent que lorsqu'il y a du sang dans l'eau, aussi vos corps seront-ils remorqués en partant de l'île. Le paravane les traînera jusqu'au premier récif. Jusque-là je crois qu'il ne vous arrivera rien. Le sang et la chair qui ont été répandus dans ces eaux chaque nuit auront été mangés ou dispersés. Mais quand vos corps se déchireront sur les rochers vous saignerez, je le crains, et vous serez à vif, alors nous verrons si mes théories sont fondées.

M. Big passa une main dans son dos et ouvrit la porte.

— Je vais vous laisser, maintenant, dit-il, afin que vous puissiez réfléchir à l'excellence de la méthode que j'ai imaginée pour vous faire mourir ensemble. Deux exécutions nécessaires auront lieu. Il n'y aura aucune preuve. La superstition est satisfaite. Mes adeptes contents. Et les corps seront utiles à la recherche scientifique. Voilà ce que j'appelle, monsieur James Bond, le véritable génie artistique.

Debout sur le seuil de la porte, il leur jeta un dernier regard.

— La nuit sera courte. Dormez bien tous les deux.

22

Terreur en mer

Il ne faisait pas encore jour quand les gardiens vinrent les chercher. Les cordes qui liaient leurs jambes furent coupées et, les bras attachés derrière le dos, ils gravirent les dernières marches de pierre qui menaient à la surface.

Debout au milieu des arbres clairsemés, Bond respira l'air frais du matin. A travers les arbres il regarda vers l'est et vit que les étoiles pâlissaient et que l'horizon devenait lumineux dans l'aube naissante. Le chant des grillons s'était presque tu, et quelque part dans l'île un oiseau moqueur égrenait ses premières notes.

Il devait être environ cinq heures et demie. Ils restèrent là plusieurs minutes. Des Noirs affairés les dépassaient, transportant des ballots et des sacs de marin, en bavardant gaiement. Les portes des huttes étaient toutes ouvertes. Les hommes se suivaient les uns derrière les autres jusqu'au rebord de la falaise, à droite de l'endroit où Solitaire et Bond se tenaient. Aucun ne revenait. Visiblement c'était l'évacuation générale. Toute la garnison de l'île décampait. Bond pressa son épaule nue contre celle de Solitaire et elle lui répondit. Il faisait froid, après l'air confiné de la cellule, et Bond frissonna. Il aurait préféré partir, plutôt que l'attente en bas se prolonge.

Ils savaient l'un et l'autre ce qui allait se passer et la nature de l'enjeu. Quand M. Big les avait quittés, Bond n'avait pas perdu de temps. Dans un souffle il avait parlé à la jeune fille de la mine magnétique qui était collée au flanc du bateau et devait exploser quelques minutes après six heures. Il lui avait expliqué les facteurs qui décideraient de qui devait mourir ce matin.

D'abord il tablait sur la manie de l'exactitude de M. Big et son goût de l'efficacité. Le *Secatur* devait appareiller à six

heures précises, leur avait-il dit. Il fallait que le ciel soit sans nuage, sinon la visibilité dans le demi-jour de l'aube ne serait pas suffisante pour que le bateau traverse l'étroite passe entre les récifs, et M. Big devrait retarder l'embarquement. Si Bond et Solitaire se trouvaient alors sur la jetée le long du bateau, ils périraient avec M. Big.

A supposer d'autre part que le yacht appareille à l'heure juste, à quelle distance et sur quel flanc du bateau seraient remorqués leurs corps ? Le paravane serait nécessairement à bâbord pour pouvoir sortir de l'île. Bond se dit que le câble du *Secatur* à l'appareil devait mesurer une cinquantaine de mètres et qu'ils seraient remorqués à vingt ou vingt-cinq mètres derrière le paravane.

S'il voyait juste, ils seraient traînés sur la barrière de récifs environ cinquante mètres après que le *Secatur* aurait franchi la passe. Il aborderait probablement cette passe à une vitesse de trois noeuds, et ensuite filerait dix ou vingt noeuds. Au début ils seraient jetés à la mer et tournoieraient à l'extrémité de la corde de remorque. Puis le paravane se redresserait, et quand le bateau aurait franchi la passe, ils seraient, eux, sur le point de l'aborder. Le paravane passerait au-dessus du récif quand le yacht s'en serait déjà éloigné de quarante mètres, et alors ce serait leur tour.

Bond frémit en pensant à ce qu'ils souffriraient quand, traînés à toute allure, leurs corps se déchireraient sur les pointes acérées des rochers et des arbres de corail. La peau de leurs jambes et de leurs dos serait entièrement arrachée. Une fois passé le récif ils ne seraient plus qu'un énorme appât sanglant et quelques minutes au plus s'écouleraient avant que le premier requin ou le premier barracuda se jette sur eux.

Et M. Big serait confortablement assis aux premières loges à la poupe du bateau, observant l'affreux spectacle, avec des jumelles, peut-être, et comptant les secondes et les minutes tandis que l'appât vivant deviendrait de plus en plus petit, jusqu'à ce que le poisson ne trouve plus qu'une corde souillée de sang.

Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'eux.

Alors le paravane serait ramené à bord et le yacht fendrait élégamment la mer vers les Keys de Floride, Cape Sable et la jetée mangée par le soleil du port de Saint Petersburg.

Et si la mine explosait pendant qu'ils étaient dans l'eau, à moins de cinquante mètres du bateau ? Quel serait l'effet du choc qu'ils subiraient ? Peut-être ne serait-il pas mortel. Peut-être la coque du bateau l'absorberait-elle en grande partie... Le récif pourrait même les protéger.

Bond ne pouvait qu'attendre et espérer.

Avant tout, il fallait rester vivant jusqu'à la dernière seconde possible. Il faudrait continuer à respirer, quand ils seraient traînés, paquet vivant, dans l'eau. Beaucoup de choses dépendraient de la façon dont ils seraient attachés. M. Big voudrait qu'ils restent en vie. Un appât mort n'avait pour lui aucun intérêt.

S'ils respiraient encore quand le museau du premier requin apparaîtrait à la surface près d'eux, Bond avait froidement décidé de noyer Solitaire. De la noyer en tordant son corps sous le sien et en le maintenant sous l'eau. Ensuite il essayerait de se noyer lui-même, en ramenant le cadavre de la jeune fille au-dessus de son propre corps pour rester immergé.

Il y avait un affreux cauchemar au détour de chacune de ses pensées, partout l'horreur, la monstruosité de la torture et de la mort que cet homme avait imaginée pour eux. Mais Bond devait conserver son sang-froid et il était résolu à lutter jusqu'au bout pour défendre leurs vies. Il était malgré tout réconfortant de penser que M. Big et la plupart de ses hommes trouveraient la mort, eux aussi. Et il y avait l'ombre d'une chance que Solitaire et lui s'en tirent. A moins que la mine ne fasse long feu, les chances de l'ennemi étaient encore moindres.

Tout cela et des centaines d'autres détails et de plans avaient traversé l'esprit de Bond au cours de la dernière heure qu'ils avaient passée dans le cachot. Il avait fait partager tous ses espoirs à Solitaire, aucune de ses craintes.

Elle était assise en face de lui, ses yeux bleus épuisés braqués sur lui, obéissante, confiante, dévorant avidement son visage et ses paroles, docile, aimante.

— N'ayez pas peur pour moi, mon chéri, avait-elle dit quand les hommes étaient venus les chercher. Je suis heureuse d'être avec vous de nouveau. Mon cœur est plein de vous. Je ne sais pourquoi je n'ai pas peur, bien que je sente beaucoup de morts autour de nous. M'aimez-vous un peu ?

— Oui, dit Bond, et nous nous aimerons.

— Debout, dit l'un des hommes.

Maintenant dehors il faisait plus clair et Bond entendait monter du bas de la falaise le grondement des moteurs diesels. Au vent, il y avait un léger souffle de brise, mais, sous le vent, là où était ancré le yacht, la baie n'était qu'un miroir de bronze.

M. Big apparut en haut des marches, une serviette d'homme d'affaires à la main. Il s'arrêta un moment, regarda autour de lui, cherchant à retrouver son souffle. Il n'accorda aucune attention à Solitaire et à Bond, pas plus qu'aux deux gardes qui se tenaient près d'eux, revolver au poing.

Il scruta le ciel et soudain d'une voix claire et forte cria vers le soleil :

— Merci, Sir Henry Morgan. Nous ferons bon usage de votre trésor. Donnez-nous un vent favorable !

Les deux gardes noirs roulaient des yeux affolés.

— C'est le Vent du Fossoyeur, laissa tomber Bond.

M. Big le regarda.

— Tout est chargé ? demanda-t-il aux gardes.

— Oui, monsieur Patron, répondit l'un d'eux.

— Emmenez-les, dit M. Big.

Ils marchèrent jusqu'à la crête de la falaise et commencèrent à descendre les marches raides, un garde devant, un garde derrière. M. Big suivait.

Les moteurs du long yacht racé tournaient régulièrement, l'échappement ronronnait et un filet de vapeur bleue s'élevait à l'arrière du bateau.

Il y avait deux hommes sur la jetée, préposés aux câbles de guidage. Trois hommes seulement se trouvaient sur le pont, en plus du capitaine et d'un marin. Il n'y avait pas place pour plus. Tout l'espace disponible, à part une chaise disposée à l'arrière, était occupé par les réservoirs à poissons. Le pavillon marchand

avait été baissé et seule la bannière étoilée pendait, immobile, à la poupe.

A quelques mètres du bateau, le paravane rouge qui mesurait un peu moins de deux mètres reposait sur l'eau qui avait viré à l'aigue-marine, dans la lumière de l'aube. L'appareil était attaché à un épais câble métallique dont un gros rouleau était lové sur la plage arrière. Il sembla à Bond qu'il y en avait bien cinquante mètres de longueur.

L'eau était limpide comme le cristal et on ne voyait aucun poisson. Le Vent du Fossoyeur était presque entièrement tombé. Bientôt le Vent du Docteur se mettrait à souffler de la mer. Dans combien de temps ? se demandait Bond. Etait-ce un présage ?

Au loin, il apercevait le toit de Beau Désert au milieu des arbres, mais la jetée, le bateau et l'escalier de la falaise étaient encore entièrement dans l'ombre. Les lunettes de nuit seraient-elles assez puissantes pour les apercevoir, et si oui, qu'allait penser Strangways ?

M. Big se tenait sur la jetée, pour superviser la manière dont on les liait ensemble.

— Déshabille-la, dit-il au garde de Solitaire.

Bond se sentit défaillir. Il avait réussi à jeter un coup d'œil sur la montre de M. Big. Il était six heures moins dix. Il serra les dents. Il n'y avait plus une seconde à gaspiller.

— Déchire ses vêtements, dit M. Big et attaches-en des morceaux autour de l'épaule de l'homme. Je ne veux pas qu'il y ait de sang dans l'eau. Pas encore.

Les vêtements de Solitaire furent coupés au couteau. Elle resta debout, pâle et nue. Elle secoua la tête et le lourd rideau de cheveux noirs vint lui cacher le visage. On pansa grossièrement l'épaule de Bond avec des bandes du fin chemisier de Solitaire.

— Espèce d'ordure, cracha Bond entre ses dents.

Sous la direction éclairée de M. Big, on leur détacha les mains. Leurs corps furent pressés l'un contre l'autre, face contre face et leurs bras passés autour de la taille l'un de l'autre puis liés solidement.

Bond sentit les seins doux de Solitaire tout contre sa poitrine. Elle blottit son menton contre son épaule droite.

— Je ne voulais pas que cela se passe ainsi, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Bond ne répondit pas. Il sentait à peine son corps. Il comptait les secondes.

Sur la jetée, il y avait un tas de corde, relié au paravane. Bond voyait courir la corde dans le sable jusqu'à l'endroit où elle remontait pour toucher le corps de la torpille rouge. L'autre extrémité fut attachée autour de leurs aisselles et nouée serré dans l'espace libre qui séparait leurs cous. C'était du travail soigné. Aucun moyen de se libérer.

Bond comptait toujours les secondes. Il était six heures moins cinq.

M. Big laissa tomber sur eux un dernier regard.

— Vous pouvez laisser les jambes libres, dit-il, ce sera un appât plus appétissant.

Et il monta sur le pont du bateau. Les deux gardes le suivirent. Les deux hommes préposés aux cordages sur la jetée détachèrent les amarres et montèrent à leur tour. Les hélices brassèrent l'eau calme et, les moteurs tournant à petit régime, le *Secatur* glissa lentement, s'éloignant de l'île.

M. Big s'installa à l'arrière sur sa chaise de pêche. Ils voyaient ses yeux, fixés sur eux. Il ne disait rien. Il ne faisait pas un geste. Il regardait.

Le *Secatur* fendait l'eau vers le récif. Bond voyait le câble du paravane qui se déroulait au-dessus du bord du bateau. Le paravane s'ébranla doucement derrière le yacht. Soudain, il piqua du nez, puis se redressa et se mit à prendre de la vitesse ; peu à peu son gouvernail l'écartait du sillage du *Secatur*. Sur la jetée, le rouleau de corde se mit à vibrer.

— Attention, dit Bond, d'une voix brève, en serrant plus fort la jeune fille.

Leurs bras faillirent se déboîter sous la violence du choc qui les projeta dans la mer. Pendant une seconde ils allèrent sous l'eau, puis ils remontèrent à la surface, leurs corps fendant l'eau.

Bond cherchait à retrouver son souffle au milieu des vagues et recrachait l'eau qu'il avalait. Il entendait Solitaire halenter contre son oreille.

— Respirez, continuez à respirer, hurla-t-il dans le grondement assourdissant de l'eau. Enroulez vos jambes autour des miennes.

Elle l'entendit et il sentit ses genoux qui pressaient ses cuisses. Elle toussa à s'étouffer puis sa respiration redévoit plus régulière contre son oreille et les battements de son cœur se calmèrent. Au même moment leur vitesse faiblit.

— Retenez votre souffle, cria Bond. Il faut que je regarde. Prête ?

Une pression de bras lui répondit. Il sentit sa poitrine se gonfler, tandis qu'elle emplissait ses poumons d'air.

Avec le poids de son corps il la fit balancer, si bien que sa tête à lui se trouva presque hors de l'eau.

Ils filaient, à environ trois nœuds. Il souleva le cou par-dessus les courtes vagues. Le *Secatur* entrait dans la passe, à environ soixante-dix mètres d'eux, estima Bond. Le paravane filait au ras de la surface, presque à angle droit avec le bateau. Encore vingt mètres et la torpille rouge passerait sur les récifs. Et eux, à trente mètres derrière, troueraient la surface de la baie.

Plus que cinquante mètres avant le récif.

Bond se tordit et Solitaire émergea, hors d'haleine.

Ils filaient toujours lentement sur l'eau.

Cinq mètres, dix, quinze, vingt...

Plus que quarante mètres et ils seraient déchiquetés sur le corail.

Le *Secatur* avait juste dû franchir la passe. Bond reprit son souffle. Il était sûrement six heures passées, maintenant. Qu'est-ce qui avait bien pu arriver à cette sacrée mine ? Bond fit une rapide et fervente prière.

— Mon Dieu, sauvez-nous, murmura-t-il dans l'eau.

Soudain il sentit la corde se raidir sous ses bras.

— Respirez, Solitaire, respirez, hurla-t-il, tandis que l'eau se mettait à siffler de plus en plus fort.

Ils volaient presque au-dessus de l'eau vers la masse du récif.

Il y eut un léger temps d'arrêt. Bond pensa que le paravane avait heurté un morceau de corail. Puis leurs corps furent à nouveau précipités dans leur mortelle étreinte.

Vingt mètres, quinze, dix.

— Seigneur, se dit Bond, ça y est ! On va y passer.

Il banda ses muscles pour lutter contre la douleur qui allait le déchirer. Il souleva Solitaire du mieux qu'il put pour la protéger, si peu que ce fût.

Soudain il perdit le souffle et un poing géant le jeta contre Solitaire avec une telle force que la jeune fille fut projetée en l'air, avant de retomber. Une fraction de seconde plus tard, un éclair zébra le ciel et une explosion secoua la mer dans un bruit de tonnerre.

Ils s'arrêtèrent net et Bond sentit le poids de la corde devenue toute lâche qui les entraînait vers le fond.

A demi assommé il sombra et l'eau salée lui remplit la bouche. C'est ce qui lui fit reprendre conscience. Il fouetta l'eau avec ses jambes, et leurs deux bouches remontèrent à la surface. Solitaire n'était plus qu'un poids mort dans ses bras. Il battait frénétiquement des jambes, tout en regardant autour de lui et en soutenant la tête molle de Solitaire contre son épaule.

La première chose qu'il vit ce fut les tourbillons autour du récif, à moins de cinq mètres. S'ils n'avaient pas été protégés par cette barre, ils auraient tous les deux été soufflés par les remous de l'explosion.

Le courant le déportait. Il luttait désespérément, avalant des bouffées d'air quand il le pouvait. Sa poitrine éclatait sous l'effort, et il voyait le ciel à travers un voile rouge. Le poids de la corde l'alourdissait, l'entraînait vers le fond. Il avait des cheveux de Solitaire plein la bouche et il suffoquait.

Soudain il sentit la morsure du corail lui écorcher le bas des jambes. Il battit des pieds comme un fou pour essayer de trouver une prise, s'arrachant un peu plus la peau à chaque mouvement. Il était presque insensible à la douleur. Son dos était à vif et ses bras aussi. De toutes ses forces il se débattait et ses poumons le brûlaient. Tout à coup il y eut un nid d'aiguilles sous ses pieds. Il porta tout son poids dessus, s'arc-boutant contre les courants et les violents remous qui essayaient de le déloger. Il prit pied et sentit qu'il y avait du rocher qui lui râpait le dos. Il se laissa aller en arrière, pantelant. Il y avait du sang

tout autour de lui dans l'eau, et il tenait toujours le corps froid et inanimé de Solitaire contre lui.

Pendant une minute il se reposa, épuisé, les yeux clos, le sang lui martelant les tempes, les membres gourds, toussant comme un perdu. Presque tout de suite il revint tout à fait à lui. Sa première pensée fut pour le sang qui se répandait dans l'eau autour de lui. Il espéra que les gros poissons ne s'aventureraient pas autour du récif. Et de toute façon il n'y pouvait rien. Alors il se tourna vers la mer.

Le *Secatur* avait disparu.

Haut dans le ciel clair un gros champignon de fumée commençait à s'effilocher vers la terre, porté par le Vent du Docteur.

L'eau était jonchée de débris de toutes sortes. Ça et là quelques têtes essayaient de surnager et la mer était pleine de poissons étourdis ou tués par l'explosion. Leurs ventres blancs donnaient à la mer des reflets laiteux. Il y avait une forte odeur d'explosif dans l'air. Et au bord du chaos, le paravane rouge flottait tranquillement, coque en bas, ancré par le câble dont l'autre extrémité devait être quelque part au fond de l'eau. Des fontaines de bulles venaient crever la surface vitreuse de la mer.

Non loin des têtes et des poissons morts, quelques nageoires triangulaires apparaissent, fendant l'eau. Maintenant il en venait de tous les côtés. Tout à coup Bond vit un grand museau jaillir et happer quelque chose. Les nageoires tourbillonnaient au milieu des épaves. Deux bras noirs battirent l'air puis disparurent. Il y eut des hurlements, des cris. Deux ou trois autres paires de bras s'agitaient désespérément en direction du récif. Un homme s'arrêta de nager pour battre l'eau levant lui du plat de la main. Soudain ses mains disparurent et lui aussi se mit à crier, le corps tout secoué de sursauts. Les barracudas l'attaquaient, comprit Bond encore tout hébété.

Mais une des têtes se rapprochait en direction du morceau de récif sur lequel Bond se tenait, léché par de petites vagues qui venaient se briser à la hauteur de sa poitrine, les cheveux noirs de Solitaire tout collés dans son dos à vif.

C'était une grosse tête chauve et un flot de sang coulait d'une blessure à la tempe. Bond la regardait approcher.

M. Big se débattait dans une brasse maladroite, créant assez de remous dans l'eau pour attirer tout poisson qui n'avait encore rien eu à se mettre sous la dent.

Froidement, Bond se demandait s'il réussirait à se sauver. Ses yeux se plissèrent et sa respiration se fit plus calme, tandis qu'il attendait que la mer cruelle décide du sort de son ennemi.

Ballottée au ras des flots, la tête se rapprochait. Bond voyait les dents crispées dans un rictus de souffrance et de lutte désespérée. Le sang voilait à demi les grands yeux d'or, qui devaient rouler dans leurs orbites. Il lui semblait presque entendre cogner le cœur malade sous la peau gris-noir. Céderait-il le premier, ce cœur ?

M. Big avançait toujours. Ses épaules étaient nues, ses vêtements avaient été arrachés par l'explosion, mais la cravate de soie noire était toujours autour de son cou épais, et elle flottait derrière la tête chauve comme la natte d'un Chinois.

Une vague vint laver le sang qui l'aveuglait. Les yeux étaient écarquillés, regardant Bond d'un air fou. Ils n'appelaient pas au secours, ils avaient seulement l'éclat fixe de l'épuisement.

Bond ne pouvait en détacher son regard ; ils n'étaient plus qu'à dix mètres de lui quand soudain ils se fermèrent. Le grand visage se crispa dans une grimace de douleur.

— Ahhh !... hurla la bouche en se tordant.

Les deux bras cessèrent de battre l'eau et la tête disparut, puis remonta. Un nuage de sang obscurcit la mer. Deux longues ombres brunes sortirent du nuage pour y replonger aussitôt. Le corps était agité de soubresauts. Le bras de M. Big sortit à moitié de l'eau. Au bout de ce bras il n'y avait plus ni montre, ni poignet, ni main.

Mais la grande tête vivait toujours, la bouche agrandie remuait encore. Elle hurlait, un long hurlement gargouillé qui s'interrompait chaque fois que le requin mordait le corps pantelant.

Derrière Bond un appel lointain retentit dans la baie. Mais il n'y fit pas attention. Il était fasciné par la scène d'horreur qui se déroulait devant lui.

A quelques mètres, une nageoire fendit l'eau, puis s'arrêta. Bond imagina le requin pointant son museau comme un chien,

ses yeux roses et myopes essayant de percer le nuage de sang pour retrouver sa proie. Le requin mordit l'homme en pleine poitrine et la tête hurlante disparut sous l'eau.

Quelques bulles remontèrent à la surface.

Une queue brune et tachetée tournoya tandis que l'énorme requin-léopard revenait à la charge inlassablement.

La tête remonta à la surface. La bouche était close.

Les yeux jaunes semblaient toujours regarder Bond.

La gueule du requin sortit de l'eau et il nagea vers la tête, les mâchoires grandes ouvertes, les dents éclatantes. Il y eut un horrible bruit d'os broyés et un grand remous dans l'eau. Puis le silence.

Les yeux dilatés de Bond fixaient toujours la tache brune qui s'agrandissait, qui s'agrandissait.

La jeune fille gémit et Bond se ressaisit. Un autre appel retentit derrière lui et il tourna la tête.

C'était Quarrel. Sa poitrine brune dépassait de la fine coque d'un canoë et il pagayait en force. Loin derrière lui tous les autres canoës de Shark Bay fendaient les vagues légères qui commençaient à rider la mer.

Les alizés du nord-est se levaient et le soleil brillait sur l'eau bleue et sur les flancs verts de la Jamaïque.

Des yeux gris-bleu de Bond jaillirent les premières larmes qu'il ait versées depuis son enfance. Elles roulèrent sur ses joues creuses et se mêlèrent à l'eau rougie de sang.

23

« Permission passion »

Deux oiseaux-mouches tournaient autour d'un buisson d'hibiscus comme deux pendentifs d'émeraudes. L'oiseau-moqueur avait commencé son chant du soir, plus doux que celui du rossignol, dans les jasmins odorants.

L'ombre hérissée d'un oiseau-galère se découpait au-dessus de la pelouse. Il prit le vent en direction de la côte vers quelque lointaine colonie. Un oiseau-lune bleu ardoise se mit à jacasser rageusement en voyant l'homme qui était assis dans le fauteuil de jardin. Il s'envola vers la mer. Un papillon soufre voletait dans l'ombre pourpre sous les palmiers.

Les eaux bleues de la baie étaient calmes. Les rochers de l'île de la Surprise avaient des reflets rose profond dans la lumière du soleil couchant.

L'air sentait le soir et la fraîcheur après une journée chaude, et une légère odeur de tourbe montait des huttes des pêcheurs qui cuisaient leur manioc du soir.

Solitaire sortit de la maison et traversa la pelouse pieds nus. Elle portait un plateau avec un shaker à cocktail et deux verres. Elle le posa sur une table de bambou à côté du fauteuil de Bond.

— J'espère qu'ils seront réussis, dit-elle. Je n'ai jamais préparé de vodka-Martini. Six doses de vodka pour une de Martini, ça me paraît un mélange détonant.

Bond leva la tête vers elle. Elle portait un de ses pyjamas de soie blanche. Il était beaucoup trop grand pour elle. Elle avait l'air absurdement enfantine. Elle rit.

— Comment trouvez-vous mon rouge à lèvres de Port-Maria ? demanda-t-elle. Et mes sourcils dessinés à la mine d'hibiscus, qu'en pensez-vous ? Pour le reste je n'ai pas pu faire grand-chose, excepté me laver.

— Merveilleuse, dit Bond... Vous êtes merveilleuse, et de loin la plus jolie fille de tout Shark Bay. Si j'avais des jambes et des bras je me lèverais pour vous embrasser.

— Qu'à cela ne tienne, dit Solitaire.

Elle se pencha et l'embrassa longuement sur les lèvres, un bras tendrement passé autour de son cou. Elle se redressa enfin et elle releva doucement la mèche de cheveux noirs qui barrait le front de Bond.

Ils se regardaient l'un et l'autre sans rien dire. La jeune fille revint vers la table et vers les cocktails. Elle en prit un demi-verre pour elle et s'assit dans l'herbe chaude, la tête contre le genou de Bond. Il jouait avec ses cheveux et pendant un long moment ils restèrent ainsi, regardant la mer à travers les palmiers et la lumière qui baissait sur l'île de la Surprise.

La journée avait été consacrée à panser les blessures et à nettoyer le gâchis.

Quand Quarrel avait touché terre sur la petite plage de Beau Désert, Bond avait porté Solitaire directement dans la salle de bains. Il avait fait couler un bain chaud et, sans qu'elle se rende compte de rien, il l'avait savonnée entièrement et lui avait lavé les cheveux. Quand il eut nettoyé tout le sel et les débris de corail, il la sortit du bain, la sécha et mit du merthiolate sur les coupures de corail qui lui balafreraient le dos et les cuisses. Il lui fit avaler un somnifère et la déposa toute nue entre les draps, dans son propre lit. Il l'embrassa. Il n'avait pas fini de tirer les stores qu'elle dormait déjà.

Ensuite il prit un bain lui-même. Strangways le lava et l'enduisit pratiquement des pieds à la tête de merthiolate. Il était à vif, saignant par plus de cent plaies et son bras gauche était comme mort de la morsure du barracuda. Il avait perdu un bon morceau du muscle et le merthiolate sur la blessure le fit grincer des dents.

Il enfila une robe de chambre et Quarrel l'emmena en voiture à l'hôpital de Port-Maria. Il prit tout de même le temps d'avaler un plantureux breakfast et fuma avec bonheur sa première cigarette. Il s'endormit dans la voiture, continua à dormir sur la table d'opération et sur le lit où ils l'avaient finalement déposé, masse de bandages et de sparadrap.

Quarrel vint le chercher au début de l'après-midi. Pendant ce temps Strangways était passé à l'action, grâce aux renseignements donnés par Bond. Un détachement de policiers occupaient l'île de la Surprise. L'épave du *Secatur*, qui gisait par trente-cinq mètres de fond, avait été balisée et la vedette des douaniers de Port-Maria patrouillait constamment dans les parages. Les plongeurs et l'équipement de renflouement avaient quitté Kingston et allaient arriver. On avait fait un bref communiqué aux journalistes de la presse locale, et la police gardait l'entrée de Beau Désert pour repousser le flot des reporters qui allaient envahir la Jamaïque dès que toute l'histoire serait connue du monde. Un rapport détaillé était déjà parti pour « M » et pour Washington, si bien que toute l'équipe de M. Big à Harlem et à Saint Petersburg avait pu être arrêtée et inculpée pour contrebande d'or.

Il n'y avait aucun survivant du *Secatur*, mais les pêcheurs locaux avaient ramené presque une tonne de poissons morts dans la matinée. Des rumeurs circulaient dans toute la Jamaïque. Il y avait partout des rangées de voitures sur les falaises au-dessus de la baie et tout le long de la plage. L'histoire du trésor de Bloody Morgan avait filtré, mais on parlait aussi des meutes de requins et de barracudas qui l'avaient défendu, et c'est pourquoi aucun nageur ne se risqua à gagner la scène du naufrage à la faveur de l'obscurité.

Un médecin était venu examiner Solitaire, mais la préoccupation majeure de la jeune fille était de trouver des vêtements et un rouge à lèvres seyant.

Strangways avait demandé qu'on lui en envoie tout un assortiment de Kingston dès le lendemain. Pour l'instant elle en était réduite au contenu de la valise de Bond et à un bol d'hibiscus.

Strangways était revenu de Kingston peu après le retour de Bond de l'hôpital. Il avait un télégramme de « M » adressé à Bond qui disait :

PRÉSUME QUE VOUS AVEZ DÉJÀ FAIT VALOIR LES DROITS DE L'UNIVERSAL EXPORT SUR LE TRÉSOR – STOP – PROCÉDEZ IMMÉDIATEMENT AU RENFLOUEMENT - STOP – AI ENGAGÉ AVOCAT CONSEIL POUR DÉFENDRE

NOS DROITS CONTRE COLONIAL OFFICE ET MINISTÈRE DES FINANCES – STOP – VOUS ACCORDE QUINZE JOURS PERMISSION PASSION – STOP.

— Je suppose qu'il veut dire « compassion », fit Bond.

Strangways avait l'air solennel.

— Je n'en doute pas, dit-il. J'ai fait un rapport complet sur vos blessures... et sur la jeune fille.

— Hmm hmm ! dit Bond. Curieux tout de même. Le service du chiffre de « M » ne se trompe pas souvent...

Strangways regardait obstinément par la fenêtre, d'un œil.

— Ça ressemble vraiment au vieux renard de penser à l'or d'abord, dit Bond. Je suppose qu'il espère mettre la main sur le trésor et s'arranger pour que les fonds secrets ne soient pas diminués quand les parlementaires voteront les nouveaux crédits. Il passe au moins la moitié de sa vie à se battre avec le ministère des Finances. Ça ne fait rien, il n'a pas perdu de temps !

— J'ai déposé une réclamation en votre nom au Palais du gouverneur dès que j'ai eu le message, dit Strangways. Mais ce n'est pas du tout cuit. La Couronne réclamera l'argent et l'Amérique ne voudra pas lâcher le morceau non plus, étant donné que M. Big était citoyen américain. C'est une affaire qui sera longue.

Ils avaient bavardé encore un peu, puis Strangways était parti et Bond était allé en clopinant jusqu'au jardin s'asseoir au soleil avec ses pensées.

Il repassait dans sa tête une fois encore tous les dangers qu'il avait courus dans sa longue chasse à l'homme, l'histoire du trésor fabuleux, et il revoyait les différentes morts auxquelles il avait échappé.

Et maintenant c'était fini. Il était assis au soleil au milieu des fleurs, la récompense à ses pieds. Sa main courut dans la longue chevelure noire. Il savourait cet instant et pensait aux quatorze lendemains qui les attendaient tous les deux.

Il y eut un bruit de vaisselle brisée venant de la cuisine, derrière la maison, et la voix de Quarrel tonna contre quelqu'un.

— Cher Quarrel ! dit Solitaire. Il a fait venir la meilleure cuisinière du village et il a pillé tous les marchés pour nous

acheter des surprises. Il a même trouvé des crabes noirs, les premiers de la saison. Il est en train de faire rôtir un succulent petit cochon de lait à la broche. Il nous a préparé une salade d'avocats, de la crème à la noix de coco et des goyaves. Le commandant Strangways a déposé une caisse du meilleur champagne de la Jamaïque. Quand j'y pense, j'en ai l'eau à la bouche. Mais n'oubliez pas que c'est supposé être un secret. J'ai passé la tête dans la cuisine. Quarrel a presque fait pleurer la malheureuse cuisinière, à force de recommandations.

— Il viendra avec nous pendant les vacances que nous allons passer ensemble.

Il lui parla du câble de « M ».

— Nous allons nous cacher dans une petite maison bâtie sur pilotis entourée de palmiers avec dix kilomètres de sable doré rien que pour nous. Et il faudra que vous me soigniez bien, parce que je ne peux pas faire l'amour avec un seul bras.

Les yeux de Solitaire brillaient de sensualité lorsqu'elle leva la tête vers lui. Elle eut un sourire innocent :

— Il serait peut-être temps de s'occuper de mon dos, vous ne croyez pas ?

FIN